

MEMOIRES

DE GEORGE-ANNE

BELLAMY,

ACTRICE DU THÉATRE

DE COVENT-GARDEN.



Désespoir de M.rs Bellamy sur les marches du Pont de Westminster.

La Ville f.e Benoist del. *F. Maradan Scu*

MÉMOIRES

DE GEORGE-ANNE

BELLAMY,

ACTRICE DU THÉATRE

DE COVENT-GARDEN.

Traduit de l'Anglais, sur la quatrième édition,

PAR A.-V. BENOIST.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, libraire, rue du Bouloy, n°. 56.

AN VII.

MÉMOIRES

DE GEORGE-ANNE

BELLAMY,

Actrice du théâtre de Covent-Garden.

LETTRE LXII.

Mrs. BELLAMY *à Miss* — —

Londres, 23 Avril 17 —

MADAME,

L'époque de mon bénéfice approchant, il se trouva que le jour choisi pour ma représentation, étoit précisément celui qu'avoit pris pour la sienne, Mrs. Cibber : nous ne pouvions que nous nuire l'une à l'autre. L'opéra, d'ailleurs, donnoit ce même jour : je priai Mrs. Hamilton de me céder son Lundi, et de

prendre mon Samedi. Comme elle avoit peu de chose à attendre des loges, elle accepta volontiers un arrangement qui, sans lui faire aucun tort, lui donnoit le premier bénéfice de l'année.

Elle avoit choisi les *Reines rivales*. Un très-mauvais tems n'empêcha pas le concours des habitués de la seconde galerie, d'être considérable. Cette partie de la salle remplie, elle fit admettre le surplus dans les loges, et jusques sur le théâtre, préférant judicieusement à des bancs vuides, les deux schellings par tête, que donnoient ces spectateurs. Mais la chaleur d'une salle remplie, venant à agir sur les vêtemens mouillés de son noble auditoire, il s'en exhala des vapeurs qui n'étoient rien moins qu'aromatiques.

N'étant pas accoutumée à de pareilles émanations, je donnai la préférence à l'eau de lavande, dont je baignai mon mouchoir, que je tenois devant mon visage. M. Ross, qui jouoit *Alexandre*, me demanda pourquoi Statira se cachoit le visage pendant qu'il lui rendoit ses hommages. Je lui répondis que l'infection horrible qui régnoit dans la salle me suffoquoit.

Le mutin personnage choqué de ma déli-

catesse, travestit mon propos, et alla répéter à l'aimable Roxane, que je venois de dire que son public *puoit* à faire trouver mal. Piquée de voir traiter ainsi de bons amis, qui avoient risqué leur vie en se mouillant pour elle jusqu'aux os, elle résolut de me mortifier à son tour.

Le Lundi suivant, vers les six heures et demie, presque au moment de lever la toile, elle me fit dire qu'elle ne pouvoit jouer le rôle de Lady Graveairs. Un pareil contre-tems nécessitoit quelques excuses au public, sur le retard qui en résultoit. Ross, espiègle comme un écolier de Westminster, (*a*) jouissoit trop de l'orage qu'il avoit excité, pour se prêter à l'appaiser. Smith s'étoit chargé du rôle de Lord Foppington; mais son effroi ne lui permit pas d'articuler un mot. En conséquence, Lady Betty fut obligée de paroître avant le tems, avec tous ses falbalas, pour prier le public de prendre patience, jusqu'à ce que M[rs]. Vincent eût pu s'habiller pour le rôle que M[rs]. Hamilton avoit dû jouer.

Ma pétition fut couverte d'applaudissemens;

(*a*) Les jeunes gens de cette école ont, à Londres, la plus mauvaise réputation. *N. du Tr.*

et j'eus tout lieu d'espérer que le public me vengeroit. C'est, en effet, ce qui arriva à la représentation suivante. Mrs. Hamilton jouoit le rôle de la Reine dans le Moine Espagnol, et moi celui d'Elvire. Sa Majesté Espagnole déploya toute la magnificence de ses pierres fausses, qui la faisoient comparer, par Cibber, à un buisson garni de vers luisans, parce que ses cheveux étoient d'un noir foncé, et qu'elle ne portoit jamais de poudre.

Dès qu'elle parut, elle fut saluée de sifflets, dont le ramage peu gracieux à toute oreille dramatique, se prolongea fort long-tems. Enfin, elle profita d'un instant de calme, s'avança sur le bord du théâtre, et dit d'un ton de Démosthène, qu'elle supposoit qu'on la siffloit, parce qu'elle n'avoit pas joué pour le bénéfice de Mrs. Bellamy; mais qu'elle étoit bien aise d'informer le public que j'avois dit que ses auditeurs infectoient et sentoient la tripe. Cette éloquence fit sur le parterre, un effet incroyable. On cria *bis* tout d'une voix, en ajoutant :Bien dit, Tripe; nom qu'elle a gardé jusqu'à ce qu'elle ait quitté le théâtre.

J'ai dit que M. Smith avoit pris le rôle de Foppington. Cela me rappelle une anecdote qui montre sa présence d'esprit, et la promp-

titude avec laquelle il savoit prendre avantage de la moindre circonstance, pour rendre son rôle plus piquant.

L'aventure de Mrs. Hamilton donna lieu à une conversation de foyer, où je dis assez légèrement : « Je ne suis jamais deux heures de suite » dans la même disposition d'esprit. Shakes» peare et Rollin nous ont peint Cléopâtre sous » les mêmes traits. »

M. Smith, qui étoit présent, ne laissa pas tomber ce propos, et se promit bien d'en tirer parti. Nous jouions ensemble les rôles de Lord Foppington et de Lady Betty-Modish. Aux excuses que je lui faisois dans la dernière scène, il répondit avec une grâce et une nonchalance qui convenoient merveilleusement à son rôle, par une révérence respectueuse; ajoutant, avec un sourire :

« Madame, je vous en supplie, ne vous » donnez pas la peine de vous justifier ; car je » ne m'étonne jamais que lorsque je vois une » femme conserver deux heures de suite la » même disposition d'esprit. C'est cette va» riété enchanteresse qui captiva le fameux » Antoine, et lui fit croire qu'on pouvoit, » sans regret, perdre un monde, quand on » gagnoit les bonnes grâces d'une Cléopâtre. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cet impromptu; et le public, sans être dans le secret, l'applaudit vivement.

L'hiver devint plus lucratif pour le propriétaire, que la foiblesse de sa troupe ne lui permettoit de l'espérer, sur-tout le théâtre rival ayant alors Garrick, Mossop, Woodward, Cibber, Clive et Pritchard. A la fin de la saison, je me trouvai très-arriérée. Je devois à Miss Meredith, 1200 livres; encore plus à Deard, Maison-Neuve et Lazare, pour une addition que j'avois faite à mes pierreries. Quelque obérée que je fusse, j'avois une telle répugnance à en parler à M. Calcraft, que j'aimai mieux m'adresser à M. Sparks. Il s'estima fort heureux de me prêter quelques centaines de guinées, prévoyant un retour qui les lui paieroit au double. (*a*)

L'été n'eut rien d'agréable. Lord Tyrawley écrivit à sa femme, pour lui demander son consentement à l'aliénation de la terre de Blessington, dont elle devoit hériter à la mort de son frère, qui étoit d'une très-mauvaise santé. Elle me demanda mon avis. Je pensai qu'elle devoit répondre par un refus positif:

(*a*) On verra plus bas que M. Sparks avoit des liaisons d'intérêt avec M. Calcraft. *N. du Tr.*

son mari avoit déja disposé de toutes ses terres; comme elle ne lui avoit pas apporté de fortune, elle n'avoit, pour tout revenu, qu'une rente annuelle de huit cents livres, mal payée; et si le Lord venoit à mourir avant elle, elle n'auroit, pour vivre, que sa pension, comme veuve de Général.

Lady Tyrawley suivit mon conseil; et j'avoue qu'il n'étoit pas tout-a-fait désintéressé; car elle m'avoit souvent promis de laisser, après sa mort, tout ce qu'elle posséderoit à moi et à mes enfans. En conséquence, elle écrivit à son mari, « qu'elle connoissoit parfaitement » ses devoirs de femme, quoique Mylord eût, » jusqu'à ce moment, oublié ceux de mari. » Qu'ayant reçu de lui des preuves incontes- » tables du peu d'intérêt qu'elle lui inspiroit, » elle se croyoit dans la nécessité de songer » à elle, pour ne pas se trouver, dans le cas » où il viendroit à mourir, réduite à un titre » Irlandais, dont au reste, elle feroit bon mar- » ché, si Mylord trouvoit un amateur. »

Lord Tyrawley répondit : « Qu'il l'avoit tou- » jours regardée comme une mauvaise tête; » mais qu'il étoit bien convaincu que son cœur » ne valoit pas mieux. » Réponse qui fut, sur- » le-champ, suivie de cette réplique. « Mylord,

» je ne me suis jamais piquée d'avoir une » bonne tête : quant à mon cœur, comme il » est depuis long-tems en votre possession, » je ne puis plus en répondre. » Cette épître laconique, le blessa au vif; il m'en fit honneur, quoique je n'en eusse eu connoissance que quelques jours après qu'elle eut été envoyée.

Je fis, dans le même tems, un petit voyage à Malmsbury, où une indisposition abrégea mon séjour, et m'empêcha d'aller à Bristol, comme je me l'étois proposé.

Un autre motif me rappelloit à Londres. Il s'étoit élevé de vifs débats au sujet de l'élection de Windsor, dont M. Fox étoit représentant. Malgré les bienfaits dont le Duc de Cumberland avoit comblé cette ville, et les secours qu'il avoit prodigués aux nécessiteux, les habitans eurent l'ingratitude de porter un inconnu en opposition à M. Fox, dont ils connoissoient les liaisons intimes avec le Duc. Heureusement cette opposition fut sans succès.

Comme le voisinage étoit habité par un grand nombre de mes amis, qui avoient de l'influence sur les votans, et qu'il me falloit voir en personne, pour leur demander leur

voix, on me dépêcha un exprès, et je me pressai d'arriver tout au travers du tumulte électoral. Si-tôt que je fus à Windsor, je sollicitai Sir Francis Delaval de nous déterrer un certain M. Nuthâll, homme actif et remuant, rompu à tout le manège des élections : il avoit fait offrir ses services à M. Fox, qui le remercia, à cause de sa partialité pour le député Paterson ; en conséquence de ce refus, il s'attacha à M. Pitt, qui le fit depuis solliciteur du trésor, et récompensa sa fidélité par beaucoup d'autres émolumens.

Comme j'étois sur la porte d'une auberge, où j'attendois le retour de Sir Francis, ayant auprès de moi le jeune Fox, un drôle, armé d'un bâton, vint à nous, faisant mine de vouloir porter un coup à l'enfant, et criant : Point de Fox ! Heureusement, quelqu'un qui se trouvoit derrière lui, le renversa assez à tems pour que le coup ne pût porter. Sir Francis arrivoit au moment même, avec M. Nuthall, et l'on s'assura du coquin; mais comme on jugea sa brutalité suffisamment punie par la violence du coup qu'il avoit reçu, et par les meurtrissures que lui avoit causées sa chute, on le relâcha sur la parole qu'il donna de ne plus se mêler de l'élection.

L'effroi du jeune Fox fut si grand, qu'il en contracta une maladie, nommée *la Danse de Saint-Vit*, qui l'affectoit avec violence à la moindre contradiction, et qui le fit souffrir pendant plusieurs années.

En retournant de Windsor à Hollwood, je pris à travers champ pour éviter Londres, et je me hâtai d'arriver, dans l'espérance de trouver bonne compagnie; je ne rencontrai, à ma grande surprise, que le docteur Francis, qui étoit devenu partie de la famille. J'avois depuis long-tems promis de faire une visite à Foote, qui occupoit alors une des maisons de Sir John Vanburgh, à Black-Heath. L'occasion me parut favorable, et je proposai au docteur de m'y accompagner le lendemain.

Il y consentit. Nous montâmes à cheval, et nous trouvâmes notre célèbre Aristophane en compagnie de M. Murphy et d'un auteur, nommé Clealand; en attendant le dîner, nôtre hôte nous proposa d'aller voir la vente de la Duchesse de Bolton, qui venoit de mourir. On sait que le talent supérieur avec lequel elle jouoit le rôle de Polly Peachum (*a*) l'avoit élevée à ce haut rang. Je n'en étois que plus curieuse de voir le lieu de sa résidence.

(*a*) Personnage de l'opéra du *Gueux*, de M. Gay.

Au moment de partir, il prit un scrupule au bon docteur. Un homme de sa robe paroître en public avec une actrice! Il oublioit qu'il vivoit chez moi, qu'il acceptoit volontiers une place dans ma loge, à l'opéra, à la comédie, aux oratorio, etc. (*a*) Peu touchés de cette impertinence, nous laissâmes le timoré docteur remonter à cheval, et reprendre tristement le chemin d'Hollwood, en sacrifiant à son scrupule une bonne compagnie, un bon dîner qu'il aimoit encore mieux, d'excellent vin de Bordeaux qu'il ne haïssoit pas, et la société d'un homme que recherchoient tous ceux qui aimoient l'esprit et la gaité.

(*a*) On a vu que le docteur avoit même travaillé, sans succès, pour le théâtre : la pièce qu'il avoit donnée sous le nom d'Eugénie, en 1752, étoit la traduction de la Cénie de Madame de Grafigny. *N. du Tr.*

LETTRE LXIII.

29 Avril 17 —

A mon arrivée à Londres, je trouvai que M. Calcraft étoit parti pour Grantham, dans le dessein de sauver sa sœur des pièges d'un séducteur. M. Medlicote, dont je vous ai déja parlé, s'étoit trouvé dans ce pays, et avoit déployé tous ses charmes pour captiver le cœur de Miss Calcraft. La jeune personne, assez vive, lasse du célibat, et persuadée qu'on vouloit l'épouser, prêta l'oreille aux hommages du beau cavalier; l'erreur s'étant dissipée, elle écrivit à son frère pour l'informer de sa situation.

Mon héros se mit donc en campagne, dans la ferme résolution de venger l'outrage fait à l'honneur de sa famille. Mais le voyage lui donnant le tems de la réflexion, il pensa que ce seroit une haute imprudence que de risquer sa vie pour les affaires d'autrui, et au lieu de demander raison au suborneur, il crut beaucoup plus sage de faire revenir sa sœur à Londres.

Malheureusement la même poste qui l'avertissoit du danger de sa sœur, lui avoit apporté une lettre de son frère, le Capitaine Calcraft, qui faisoit des recrues à Huntingdon. Dans une visite qu'il faisoit chez le Comte de....., grand joueur qui habitoit dans le voisinage, il s'étoit laissé aller, et avoit perdu, sur sa parole, 200 liv. Comme c'étoit une dette d'honneur, il l'avoit acquittée avec l'argent du régiment; et pour remplacer cette somme, il s'étoit vu obligé de tirer sur son frère.

L'écuyer, importuné des sottises de sa famille, avoit, avant de partir, renvoyé la lettre protestée : c'étoit justement le soir du jour où j'avois fait la partie d'aller voir M. Foote, et la lettre étoit déja à la poste. Un des commis, nommé Willis, vint sur-le-champ, m'avertir de ce qui s'étoit passé. Tremblante pour le jeune homme qu'une pareille affaire alloit traduire devant un conseil de guerre, et perdre pour toujours, nous délibérâmes sur le parti qu'il y avoit à prendre. Je n'avois point d'argent; mais il m'étoit plus aisé d'en emprunter que de parvenir à retirer de la poste la lettre de M. Calcraft.

Celui-ci avoit pris pour armes les trois lions de Lord Tyrawley; et la vaisselle du

Gouvernement, que le général Braddock avoit laissée à nous et nos enfans, ayant, outre les armes du Roi, un levrier pour cimier, il l'avoit ajouté à sa cotte d'armes d'emprunt. Heureusement je me rappellai que M^rs^. Jordan, ma marchande de modes, étoit parente du secrétaire de la poste. Après m'être pourvue d'argent, j'allai la trouver : je lui remis mon cachet, qui étoit à-peu-près le même que celui de M. Calcraft; lui donnai la somme nécessaire, et la priai d'engager son parent à substituer cette lettre au billet protesté; ce qu'elle fit, à ma grande satisfaction. Aussi-tôt que M. Calcraft avoit été de sang-froid, il s'étoit repenti de ce qu'il avoit fait, moins par affection pour son frère, que dans la crainte de la honte, qui n'eût pas manqué de rejaillir sur lui.

Miss Calcraft, étant arrivée à Londres, il fallut songer à lui trouver un asyle décent. Ce fut encore moi qui me chargeai de ce soin. M^rs^. Jordan, à ma prière, voulut bien la prendre en pension, et bientôt après, la plaça dans une honnête famille, à Essex. Malgré la tendresse qu'il affichoit pour sa sœur, M. Calcraft aimoit encore plus l'argent. Si je ne m'étois pas occupée de sa garde-robe, elle auroit fait une pauvre figure dans la famille

d'une veuve qui avoit équipage, jouissoit d'un bon douaire, et qui, en la recevant, n'avoit cherché qu'à se donner une société.

Au retour du courier, M. Calcraft fut fort étonné de recevoir de son frère une lettre de remerciment. A la première lecture, il la crut ironique. Mais en faisant réflexion que le jeune homme le craignoit trop pour se permettre une plaisanterie de cette nature, il conjectura la vérité : il vint sur-le-champ me trouver. Dans la première chaleur de sa reconnoissance, il me rendit l'argent avec mille actions de grâce, en m'appellant son dieu sauveur. J'avois trop de délicatesse pour prendre avantage d'une pareille circonstance, sans quoi il m'auroit, je crois, donné tout l'argent que je lui aurois demandé.

Mes affaires étoient cependant dans un tel embarras, que je n'osois m'en occuper, ne sachant si je pourrois jamais m'en tirer. Un bel attelage de chevaux, dont on m'avoit fait présent, ajoutoit encore à mes dépenses. M. Calcraft avoit refusé d'en supporter les frais, sous prétexte qu'il avoit déja beaucoup de chevaux à nourrir. Ces raisons, en me rendant nécessaire le revenu que je retirois du

théâtre, me décidèrent à contracter un nouvel engagement avec M. Rich.

Durant l'hiver, Romeo et Juliette ayant été demandé par des personnes de qualité, Lady Coventry, (ci-devant Miss Maria Gunning) (*a*) avec quelques autres dames de distinction, étoient dans une loge sur le théâtre. J'ai déja parlé de la liaison que j'avois eue avec cette beauté célèbre, et de l'occasion qui y avoit donné lieu. Mais je ne l'avois revue depuis qu'une seule fois, peu de jours avant son mariage, qu'elle m'avoit fait l'honneur de passer chez moi, pour une petite affaire d'argent.

Dans la scène où Juliette avale le poison, au moment le plus intéressant du monologue, je fus interrompue par un éclat de rire qui partoit de sa loge. Le profond silence que gardoient les spectateurs attentifs, rendit l'inconvenance encore plus frappante. Elle me déconcerta au point que je me vis obligée de demander

(*a*) L'une des deux sœurs de ce nom que Miss Bellamy avoit connues en Irlande ; elles étoient nièces du Lord Vicomte de Mayo. Clément, de Genève, confirme, dans ses lettres, ce qu'a dit plus haut notre Auteur de leurs charmes et de leur pauvreté. *N. du Tr.*

la permission de me retirer un moment pour reprendre mes esprits. Le public, mécontent de l'interruption et de l'etourdie qui l'avoit causée, à forces de huées, contraignit les dames à sortir de leur loge.

Un spectateur voisin reprocha vivement à Lady Coventry son impolitesse et son ingratitude, à quoi elle eut la bonté de répondre qu'elle ne pouvoit me souffrir depuis qu'elle avoit vu Mrs. Cibber. Cette réponse lui attira une réplique mortifiante de l'interlocuteur, qui n'étoit autre que mon frère, le capitaine O'Hara. Ce dialogue ajouta à l'humiliation de la dame, et hâta son départ. Le feu Lord Eglington, un des hommes les plus polis de son tems, qui s'étoit trouvé dans la loge avec elle, vint au foyer me faire des excuses ; il m'assura qu'on n'avoit pas eu l'intention de m'offenser, et que l'enfantillage d'une dame qui s'amusoit à jouer avec une orange, avoit excité ce rire déplacé. Je reçus cette justification, et j'achevai mon rôle avec plus d'applaudissemens que jamais on ne m'en avoit donné.

Le lendemain, mon frère vint me voir, et me rendit l'impertinent propos de la belle rieuse. Sur-le-champ je sonnai l'intendant de

la maison, et lui remettant dans les mains la reconnoissance qu'elle m'avoit donnée étant encore Miss Gunning, de l'argent que je lui avoit prêté avant son mariage, je lui ordonnai d'en aller chercher le paiement chez Lord Coventry.

Mylady étoit sortie à cheval ; Quince attendit son retour, et lui présenta le billet. Qu'est-ce, dit-elle, avec un air dédaigneux, M^{rs}. Bellamy l'actrice ? Oui, Mylady, répliqua mon homme un peu piqué de pareils airs, et qui me voyoit tous les jours traitée d'une manière toute différente par des dames fort au-dessus d'elle. Dites-lui, reprit Milady, tournant sur le talon, de ne pas faire l'insolente, sans quoi je la ferai siffler. Après avoir encore repliqué un peu vivement, le pauvre Quince ne voyant pas grande apparence de succès dans sa commission, se retira. Mais un valet le suivit de près, et lui dit qu'on enverroit incessamment l'argent demandé.

Je n'ai pas, je crois, besoin d'ajouter que j'avois parfaitement oublié ce billet, et que je n'y eusse jamais songé, s'il ne m'eût offert un moyen de punir l'impertinente. Il n'est pas inutile d'ajouter que jamais on ne me l'a remboursé.

M. Calcraft avoit alors la goutte dans la tête ; et son état réclamoit toute mon attention. Quelque mépris qu'il m'inspirât, je ne pouvois être insensible à ses souffrances : c'étoit moi qui lui plaçois les cataplasmes sur les yeux. Je lui témoignois les mêmes soins, la même tendresse que si j'eusse eu à me louer de lui.

LETTRE LXIV.

10 Mai 17—

A-PEU-PRÈS à la même époque, M. Dodsley, aussi intéressant par ses vertus privées que par ses talens littéraires, vint présenter à M. Rich une tragédie, intitulée *Cléone*. Les situations en étoient fort touchantes; des malheurs domestiques en faisoient le sujet, ce qui intéressoit le public en sa faveur; mais le succès dépendoit entièrement de l'héroïne, dont je devois jouer le rôle, ce qui, vu l'état actuel de notre troupe, étoit un double titre de recommandation, car Ross et Smith étoient plus avoués par Thalie que par Melpomène.

M. Garrick et M[rs]. Cibber avoient refusé la pièce, je ne sais pour quelle raison: elle avoit cependant son mérite. Les affections de la société privée trouvent plus aisément le chemin du cœur, que celles des têtes couronnées (*a*).

(*a*) Ainsi n'en jugeoient pas les anciens, nos maîtres en tous les arts. Ils pensoient avec raison que le malheur augmente d'intensité, par le contraste d'une haute for-

Le langage en étoit simple ; je résolus d'y conformer mon action. C'étoit une tentative qui en valoit la peine ; du moins elle étoit nouvelle, et devoit me laisser le mérite de ne rien emprunter d'autrui.

Les soins que j'avois rendus à M. Calcraft, avoient affecté ma santé, et me faisoient désirer de différer la représentation ; mais quoique je n'aie jamais cherché à me faire valoir par de semblables caprices, la crainte seule qu'on pût m'en soupçonner, me fit acquiescer aux vœux de l'auteur.

Les nombreux amis de M. Dodsley, et surtout les gens de lettres, assistèrent aux répétitions de sa pièce ; de ce nombre étoit Lord Littleton, qui, malgré toute son amitié pour moi, laissa entendre à l'auteur que j'avois totalement pris à contre-sens le rôle important de sa tragédie. Le public avoit été si accoutumé au bruit et au tumulte des folles de théâtre, que, d'aprés l'état de ma santé affoiblie par une in-

---

tune qui l'a précédé. Ils savoient que de grands intérêts fournissent aux passions plus d'aliment et de ressort, que les petites combinaisons qui remplissent une vie bourgeoise. L'opinion contraire compte aujourd'hui peu de partisans. *N. du Tr.*

disposition réelle, on supposa que l'ouvrage n'auroit pas de succès.

Parmi ceux qui étoient venus voir notre dernière répétition, occasion où le théâtre étoit toujours fort encombré, j'apperçus avec surprise M. Metham. Comme nous ne nous étions pas revus depuis notre séparation, on jugera aisément que je n'étois pas à mon aise. Il ne justifia que trop mes craintes : armé d'une effronterie supérieure, s'il est possible, à celle de Cibber, lorsque dans le rôle de Lord Foppington il approche d'Amanda, et prenant une prise de tabac de l'air le plus dégagé, il s'approcha de moi avec un mélange d'importance et de facilité et vint me faire des complimens sur ma beauté, plus angélique, disoit-il, que jamais. Puis, se tournant vers un ami : « Ne suis-je pas, dit-il, un heureux mortel, d'avoir eu les bonnes grâces des deux premières actrices (*a*) et en même tems des deux plus charmantes femmes de l'Europe ? » La tournure de ce compliment, le lieu où il m'étoit adressé, le nombre des spectateurs, me causèrent une vive émotion : je

(*a*) On a vu que M. Metham, après sa rupture avec M^{rs}. Bellamy, avoit offert ses vœux à Mademoiselle Lecouvreur. *N. du Tr.*

fus sur le point de quitter la répétition, et de m'en retourner chez moi sans autre cérémonie.

Cette ridicule aventure me déconcerta au point, que la supposition qu'avoient faite l'auteur et ses amis devint, à leurs yeux une certitude. Lorsque je vins à répéter : *Tu ne tueras pas*, le docteur Johnson me saisit assez vivement par le bras, en disant : C'est un commandement (*a*), il faut y mettre plus d'emphase. Comme je ne connoissois pas alors personnellement cet homme célèbre, j'avoue que je fus un peu choquée de la véhémence avec laquelle il communiquoit ses instructions.

Ces diverses scènes augmentèrent tellement mon indisposition, qu'on me conseilla de ne pas paroître le lendemain dans un rôle où j'allois subir une si rude épreuve ; mais c'eût été jouer le public, qui m'avoit trop honorée de ses bontés pour que je ne cherchasse pas à m'en rendre digne. Je me résignai donc à toutes les conséquences, bien résolue à jouer le rôle d'après ma manière de le sentir.

(*a*) *Thou* SHALL *not murder*. C'est le mot *shall* qui implique le commandement, et c'est celui que le docteur recommandoit à l'actrice de prononcer avec une intention bien marquée. *N. du Tr.*

Le lendemain, comme j'étois sur le point de m'habiller, M. Dodsley m'aborda avec toutes les allarmes d'un cœur paternel, et prétendit qu'au jugement de ses amis et au sien, je ne visois pas assez à l'effet dans la scène de folie. L'embarras d'un vésicatoire, que mon indisposition avoit rendu nécessaire, jointe à l'inquiétude inséparable d'un nouveau rôle, me fit répondre à cet estimable homme avec une vivacité qui me fit peine à moi-même. Comme actrice, lui dis-je, j'avois aussi une réputation à perdre; et quant à l'ouvrage, M. Garrick avoit prévenu le jugement du public, en disant hautement la veille, au Café Bedford, que la pièce n'iroit pas, et qu'elle étoit la plus mauvaise qu'il eût jamais vue. Après ce compliment, je le laissai, regrettant beaucoup, m'a-t-il dit depuis, de m'avoir choisi pour l'héroïne de sa pièce.

La simplicité de mon costume répondit à celle que je me proposois de mettre dans mon jeu; je quittai même le panier, qui m'a toujours paru extrêmement incommode.

La nouveauté a quelquefois des charmes irrésistibles. Je réussis dans ces deux points au-delà de mes espérances; les applaudissemens furent universels, et je ne pus douter de mon triomphe quand j'entendis le docteur Johnson

s'écrier : Je veux lui adresser des vers! Lorsque je parus pour débiter l'épilogue, le public me fit un accueil plus flatteur encore que celui que j'avois déja éprouvé.

J'étois si fatiguée le soir, que je ne pus me rendre dans l'appartement de M. Calcraft. Le docteur Francis l'avoit informé de l'opinion publique exprimée à la répétition ; et mon indisposition lui faisant craindre un mauvais succès, il regarda ce manque d'attention de ma part comme une preuve trop certaine de ma déconvenue. Il ne tint pas à son impatience ; quoique malade encore, il parcourut la longue enfilade qui séparoit nos appartemens, pour venir s'assurer lui-même du sort de Cléone. A peine venois-je de répondre à ces questions : *Assez bien*, que le docteur entrant hors d'haleine, lui apprit mon triomphe et les circonstances qui en rehaussoient l'éclat.

Le lendemain, je reçus les complimens de tous nos amis, et entr'autres de Lord Littleton et de Sir Charles Hanbury Williams : le premier me félicita de mon succès avec la plus grande chaleur, heureux, disoit-il, de s'être trompé dans ses conjectures. M'adressant alors à Sir Charles, je lui demandai s'il pensoit qu'une folie violente eût produit le même effet. Sans

me répondre, il me regarde avec des yeux fixes, et semble vouloir s'élancer sur moi. Lord Littleton qui s'en apperçoit, me tire en arrière, et M. Harris, qui étoit assis à côté de son ami Sir Charles, le retient sur le sopha, pendant que je me dérobe à sa furie. Il étoit tems, car il avoit déja saisi un couteau qui se trouvoit sur la table, et juroit qu'il alloit m'en percer le cœur.

Ce fut-là la première marque de folie que donna Sir Charles. En entrant, il m'avoit fait son compliment de la meilleure grâce du monde. Il ne survécut pas long-tems à cette scène ; et jusqu'à sa dernière heure, il persista dans le dessein de me tuer.

Les représentations de Cléone absorbèrent une grande partie de la saison ; elles auroient duré plus long-tems encore, si ma santé m'eût permis de jouer ; mais la vérité avec laquelle j'entrois dans la passion de mon rôle, étoit telle, qu'elle m'ôtoit quelquefois la faculté de parler, quoique j'eusse la voix forte et étendue. Mrs. Clive m'écrivit une lettre de félicitation, suffrage qui me flatta d'autant plus, que je ne pouvois douter de sa sincérité.

Mon tems étoit alors très-précieux. Outre les lettres que j'avois à copier, j'avois des cor-

respondans dans toutes les parties du monde où nous avions alors des armées, sur le continent, en Ecosse et en Irlande. Pour surcroît de fatigue, les médecins ayant ordonné à M. Calcraft d'aller aux eaux de Bath, pour fixer la goutte aux extrémités, j'étois obligée d'ouvrir toutes ses lettres particulières, et de lui en envoyer chaque fois la substance.

Le retour de sa santé fut celui de mes dégoûts, et je me promis bien d'insister, quand il reviendroit de Bath, sur un mariage public, et le paiement de toutes mes dettes.

Elles avoient pris un nouvel accroissement. Le printems précédent, les plaintes répétées qui arrivoient de l'armée d'Allemagne, sur la mauvaise qualité des habits, bas et souliers, qu'on fournissoit aux soldats, m'avoient fait naître le désir de remédier à cette friponnerie. En conséquence, je pris les renseignemens nécessaires; et trouvant qu'une addition d'un sol pour les chemises, et de 3 sols et demi pour les bas et souliers, seroit suffisante, j'étois convenu avec le fournisseur, de lui passer ce prix additionnel pour tout ce qui seroit envoyé, en Allemagne, aux régimens dont M. Calcraft étoit l'agent. La conséquence de ce

beau zèle fut qu'au bout de huit mois, je me trouvai endettée de neuf cents livres (*a*).

Lord Granby, de retour d'Allemagne, outre mon billet de bénéfice, m'en donna un de cent livres, et M. Fox un pareil; ce fut-là tout le fruit que je retirai de mon patriotisme; si ce n'est l'honneur de voir les sentinelles du parc s'arrêter pour me voir passer.

Une fausse nouvelle de la mort de Lord Granby, parvenue à sa femme pendant qu'elle étoit en couches, la conduisit au tombeau. Cette mort fut pour moi, un coup très-sensible; et ma douleur ne fit qu'augmenter, en apprenant que ce faux bruit avoit eu pour cause la mort trop réelle de Lord Down, tué lorsqu'il étoit en faction à la porte de la tente du Général Anglais. Parti en qualité de volontaire, il s'étoit obstiné, par je ne sais quel caprice, à remplir, ce jour-là, les fonctions de

---

(*a*) L'auteur des Nuits Anglaises attribue à Mrs. Woffington un trait si semblable à celui-ci, qu'il y a lieu de croire qu'il a fait honneur à l'une de ces deux actrices, de ce qui appartenoit à l'autre. C'est une bizarrerie assez curieuse de leur destinée, que cette rivalité prolongée au-delà du trépas. *N. du Tr.*

simple soldat. Lord Ganby venoit de lui envoyer son dîner, qu'il partageoit avec son camarade, lorsqu'un boulet de canon vint le frapper.

LETTRE XLV.

18 Mai 17—

Lord Granby, de retour en Angleterre, vint nous voir, et me fit sa trésorière; ce que M. Fox comparoit gaiment au boîteux qui mène l'aveugle. Mais la générosité du Lord excédant de beaucoup sa bourse, je fus obligée de me démettre de ma charge.

Le soir de mon bénéfice, M. Fox, ayant été retenu par le Duc de Cumberland, arriva tard au théâtre. Lady Caroline y étoit dèja. Il y avoit foule; il dit à l'ouvreur qu'il avoit oublié son billet; mais peu importoit, dit-il gaiment, puisque c'étoit pour *son* bénéfice qu'on jouoit, et en même tems, il se fit ouvrir la loge de sa femme. Un méchant libelliste, qui vouloit faire acheter son silence, prit occasion de cette saillie, ainsi que des rapports répandus contre moi par Mrs. Woffington, pour insérer, dans une de ses feuilles, que j'étois le *Capitaine du grand Capitaine;* et qu'on ne disposoit qu'à ma recommandation, des

commissions et des places dépendantes du département de la guerre.

Ce sarcasme, quoique peu fondé, m'affecta. Je n'avois jamais fait une demande indiscrète à M. Fox. Mais, comme il ne bougeoit de notre maison, sans qu'il fût en mon pouvoir de rendre ses visites plus rares, je craignois que ses assiduités ne donnassent quelque couleur de vérité aux bruits de la calomnie, et sur-tout, qu'ils ne pussent me nuire dans l'esprit d'une femme qui étoit l'honneur de son sexe, et une de mes plus zélées protectrices. J'en parlai à M. Fox, qui rit de mes terreurs. Il m'assura que son épouse avoit trop de confiance en son affection, pour admettre de pareils doutes, et, en même tems, trop bonne opinion de moi, qu'elle croyoit mariée, pour s'arrêter aux insinuations d'un misérable gagiste. Mais, en dépit de ces assurances, je crus m'appercevoir qû'après la publicité de l'épigramme dont je viens de parler, Lady Caroline ne me recevoit plus avec la même bienveillance.

En conséquence, pour prêter encore moins le flanc aux bruits calomnieux, je m'excusai d'aller souvent à Hollwood, où un club politique se rassembloit chaque semaine. Ce club

étoit composé des Ducs de Cumberland, de Bedford et de Marlborough, de Lord Ducie-Morton, de M. Fox, de M. Charles Townsend, etc. On y débattoit les intérêts nationaux, et, sans la résolution que j'avois prise, j'y aurois acquis des connoissances supérieures à celles du reste des femmes.

Le Duc de Grafton, qui nous honoroit aussi fréquemment de ses visites à Hollwood, nous amusoit des anecdotes de Georges II, dont je vous raconterai une ou deux. Durant la rébellion de 1745, on avoit demandé la tragédie de Macbeth. La crise approchoit ; le Duc de Cumberland commandoit l'armée rebelle, et le sort de la maison de Brunswick dépendoit d'un événement.

On peut s'imaginer aisément que le Roi n'étoit pas très à son aise : par une suite de cette anxiété, craignant de laisser lire sur son visage l'agitation de son esprit, il se détermina à ne point paroître au spectacle ce soir-là, quoique la pièce eût été annoncée *par ordre*. Le Duc de Grafton, alors Lord-Chambellan, et dans la plus haute faveur, sentit l'inconvenance d'une pareille démarche ; il parvint à ramener son maître, qui se rendit au spectacle, suivant sa première résolution, et

parut

parut, durant les deux premiers actes, absorbé dans ses réflexions.

Dans l'entr'acte, des dépêches furent rendues au Roi. Elles lui annonçoient la victoire remportée par son fils à Culloden. Après les avoir parcourues rapidement, il se leva, dans son émotion, et, tenant le papier en l'air, poussa un cri de joie, qui fut suivi des applaudissemens de toute l'assemblée. On ordonna aux acteurs de se *désenchanter*, (*a*) et d'entonner le *God save the King*. Cette scène de joie et de ravissement, fut répétée si souvent, qu'il étoit une heure du matin, avant que le Roi pût se retirer.

La première année de la même rébellion, la souscription ouverte pour le soutien du Gouvernement, ayant été remplie avec une admirable promptitude, le duc de Grafton complimenta son maître sur cette preuve non équivoque d'affection. « Mylord, répondit le Roi, dans son mauvais anglais, mon peuple est ma femme; elle me querelle, mais elle ne veut pas me laisser quereller par d'autres. »

Pendant que ces grands personnages occupent ma plume, permettez-moi de vous amuser un moment à mes dépens. Honorée de l'ap-

(*a*) Allusion aux trois sorcières de Macbeth.

probation du public, j'eus la vanité de vouloir y joindre le suffrage du Roi. En conséquence, je priai le Duc de Grafton, de solliciter, auprès de Sa Majesté, l'honneur de paroître devant elle, dans un des rôles de mon emploi.

Le Duc eut la complaisance de se prêter à ma foiblesse, et le Roi, ayant beaucoup entendu parler de la manière dont notre inimitable Roscius, jouoit le rôle du *Roi Lear* (*a*), consentit à honorer cette pièce de sa présence. Flattée d'avance des éloges que j'attendois, je me rapprochai, insensiblement, après ma première tirade, de la loge. Quelle fut ma mortification, lorsque Lord-Chambellan, ayant demandé au Roi comment Sa Majesté trouvoit *Cordelia*, j'eus la douleur d'entendre répondre : Hom ! hom ! pas mal ; mais son panier est bien large ! »

Ainsi, mon panier avoit attiré les regards du Roi, plus que ma personne ! Cette humiliation m'étourdit un peu, et je ne repris courage, que lorsque j'en vins à la belle prière

(*a*) Cette pièce de Shakespeare se joue telle qu'elle a été arrangée par Tate : malgré l'enthousiasme des Anglais pour leur poëte favori, on ne joue la plupart de ses pièces qu'avec des coupures et des changemens. *N. du Tr.*

que fait *Cordelia*, pour son père détrôné. Je mis, dans ce morceau, tant de naturel et de sensibilité, que le Roi en fut ému. Il me fit dire, par le Lord-Chambellan, qu'il n'avoit jamais été autant affecté des malheurs de *Lear*, qu'il l'étoit de la tendre piété de sa fille. Cette louange étoit toute pour *Cordelia;* il fallut s'en contenter, et paroître plus satisfaite, que ma vanité ne l'étoit réellement.

Je vous demande grâce encore pour cette anecdote, où mon ami *Shuter* joue un rôle.

M. Lacy, un des propriétaires du Ranelagh, avoit été engagé, par deux banquiers, à l'assister dans la direction du théâtre de Drury-lane. Mais M. Lacy, ayant formé le dessien d'obtenir une patente, en son propre nom, à l'exclnsion des deux personnes qui l'employoient, s'avisa de cet expédient.

Jockey (*a*) de profession, il suivoit constamment la chasse de Croydon, dont le Lord-Chambellan étoit le conducteur. Sa Grâce observoit avec plaisir le train nombreux qui l'ac-

---

(*a*) Ce nom n'est pas pris ici dans le sens que nous lui donnons en France; il s'applique aux amateurs enthousiastes de l'équitation, aux parieurs des courses, etc. etc. *N. du Tr.*

compagnoit, et remarquant que M. Lacy étoit un des plus assidus, il prit, un jour, occasion d'admirer le cheval que montoit celui-ci. C'étoit l'amorce que le rusé cavalier présentoit, et dès qu'il vit qu'elle avoit fait son effet, il pria le Duc d'accepter sa monture.

Le Lord refusa d'abord, et parla de compensation; sur quoi M. Lacy l'informa que ses commettans étoient sur le point de rompre leurs engagemens, et qu'il lui seroit obligé, s'il vouloit lui faire obtenir la patente en son propre et privé nom. Sa requête réussit : sous peu de jours, il devint seul directeur de Drury-lane, et les deux personnes, qui avoient acheté de M. Fletwood, se virent obligés d'accepter des places de contrôleurs dans le théâtre, qui, précédemment, leur appartenoit. M. Lacy vendit, ensuite, la moitié de la patente à M. Garrick, qui devint le seul directeur ostensible, et dont le talent supérieur et les soins infatigables sauvèrent ce théâtre de sa ruine.

C'étoit Hollwood qui fournissoit de renards la chasse de Croydon, et le Duc, voyant que Shuter étoit souvent de la partie, me pria de l'inviter à dîner.

Shuter, très-gai et très-amusant, quand il

croyoit jouer le premier rôle, ne se trouvoit pas là à son aise, et fut d'abord assez taciturne. Mais d'excellent Bordeaux, que j'avois fait placer devant lui, faisant son effet, il reprit tout son babil, et même sa causticité.

Dans le cours de la conversation, le Duc vint à lui demander s'il aimoit la chasse, ou s'il la couroit seulement par raison de santé. Ni l'un, ni l'autre, Mylord, répliqua vivement Shuter: Je cours pour une patente, faisant allusion à l'anecdote. Le Duc trouva l'impromptu si gai, qu'il lui promit de le servir, même sous ce rapport, s'il y avoit jamais jour à l'obliger. En attendant, il lui fit accepter, avant son départ, un fort beau présent, que Shuter ne manqua pas d'aller déposer aux pieds de Nancy Dawson, alors sa sultane favorite.

Mais revenons à ce qui me concerne. Mon séjour en ville eut pourtant un heureux résultat; il contribua à sauver M. Calcraft de sa ruine, et beaucoup d'individus, d'une perte irréparable. Une société nombreuse s'étoit réunie à Hollwood. Fidèle à mon systême, j'étois presque seule à Londres, à l'exception du portier, de mon cocher et de mon postillon, qui n'étoient pas même à la maison;

et comme c'étoit un Dimanche, les commis étoient aussi absens.

Le matin de ce jour fatal, je vis accourir près de mon lit, ma femme-de-chambre avec l'air du désespoir, pâle, échevelée, et n'ayant pas la force de parler. Mais les cris : Au feu, que j'entendois venir de la rue, m'apprirent bientôt ce que son effroi ne lui permettoit pas encore d'articuler.

Aussi-tôt je saute à bas du lit, et n'ayant qu'un manteau-de-lit et des mules, car dans ma terreur, j'avois jetté mon bonnet de nuit, je descends précipitamment les escaliers. Arrivée dans la cour, j'apprends que le feu a éclaté chez un boulanger en Channel-Row : un des côtés de cette petite rue, étoit occupé par un magasin de bois et de charbon, et l'autre par un marchand de liqueurs. Ces deux maisons auroient fourni de nouveaux alimens à l'activité de la flamme.

Comme le feu étoit justement en face des bureaux où étoient déposés les comptes d'une foule de personnes, et que ces bureaux n'étoient séparés que par de minces cloisons, mes alarmes étoient excessives; car si l'incendie les eût atteints, tout étoit perdu. Les flammes redoubloient de violence; et, chas-

sées par le vent vers notre maison, on s'attendoit à chaque instant à les voir s'y attacher. Heureusement il me vint dans l'idée de faire enlever, par un vitrier accouru à notre secours, les chassis des fenêtres, non-seulement de notre maison, mais des trois voisines, dont les maîtres étoient, pour le moment, hors de la ville.

Ensuite je fis ramasser tous les porteurs qu'on pût se procurer, et transporter par eux les livres, premier objet de mes soins, au comptoir situé au-dessous. Nous rompîmes les coffres, où nous ne trouvâmes, en argent, que ce qui devoit suffire aux paiemens du lendemain, jusqu'à ce qu'on eût reçu chez les banquiers. En peu de tems la maison se trouva remplie de ceux qui, pour leur compte, ou pour celui de leurs parens, avoient quelque intérêt dans les bureaux. Le portier avoit dépêché le cocher à Hollwood. Cependant je mis en sûreté tout ce qu'il me fut possible, et je sauvai tout ce qui étoit dans les bureaux. Enfin, on parvint à se rendre maître du feu, avant qu'il eût pu gagner l'autre côté de la rue.

Quand je fus sur le point de me retirer, le Colonel Honeywood me témoigna ses crain-

tes que je ne gagnasse un rhume. Ce fut le premier moment où je me rappellai ma situation. J'étois restée quatre heures dans l'état où l'effroi m'avoit fait sauter du lit, au milieu de plus de cent spectateurs de tout rang, qui étoient venus m'assister dans cette malheureuse circonstance.

A peine étois-je habillée, que j'entendis la voix de M. Calcraft, hurlant comme un furieux, qu'il étoit un homme perdu, ruiné. Mais quand il fut informé des soins que j'avois pris, et du succès qui les avoit suivis, je fus encore une fois *sa chère libératrice ;* et les louanges qu'il me prodigua étoient bien, en effet, la récompense la plus flatteuse pour un cœur désintéressé comme le mien.

Cependant mes embarras pécuniaires augmentant, je fus obligée de chercher des ressources chez quelques enfans d'Israël; je ne réussis que trop facilement à en trouver. M. Furtado me procura un honnête usurier qui m'avança 500 livres, à condition que je lui en paierois 100 par an pendant toute ma vie, sur l'annuité de 120 que M. Calcraft m'avoit donnée. Mais ces clauses ne pouvant être exprimées dans le contrat, il me donna un écrit

qui me permettoit de racheter cet engagement, en payant les 500 livres; plus, 50 par forme de gratification.

Ma vanité reçue, dans le même tems, un petit échec, dont le récit vous fera peut-être sourire, mais qui pensa me coûter bien cher.

Les complimens ridicules que m'avoit attirés quelquefois la beauté de ma main, flattoient mon amour-propre; je cherchois à les justifier, et à augmenter cette blancheur si admirée. Pour arriver à ce grand résultat, qui étoit alors, à mes yeux, de la plus haute importance, j'envoyai prendre, chez le parfumeur Warren, une paire de gants de poulet que je mis avant de me coucher; et je forçai ma femme-de-chambre à attacher mes mains au chevet du lit, pour accélérer l'effet de cette merveilleuse recette. Je m'endormis, persuadée que j'allois me réveiller avec les plus belles mains du monde. Mais au bout de deux heures, je m'apperçus, en m'éveillant, que j'avois perdu l'usage de la main droite.

Allarmée de cet accident, j'appellai ma femme-de-chambre pour me détacher. Mes craintes n'étoient que trop fondées : j'en-

voyai, sur-le-champ, chercher un chirurgien. Quand je lui eus raconté ce qui venoit de m'arriver, et ce qui l'avoit occasionné, il me dit, en riant, qu'il trouveroit le moyen de me tranquilliser sur la blancheur de ma main. Il tint parole; car il m'appliqua un vésicatoire de moutarde, qui s'étendoit depuis l'épaule jusqu'au bout du doigt; remède très-douloureux, qui me rougit si bien le bras, qu'obligée de porter des gants tout le reste de l'hiver, je ne pus ni montrer ni regarder ces belles mains dont j'étois si fière.

Vers le même tems, je fus honorée d'une visite de mon parent de Watford, M. Crawford. Je la devois au besoin où il étoit de quatre cents livres, pour completter une somme destinée à faire une importante acquisition.

Je n'avois emprunté du Juif que pour payer à M. Sparks une partie de la somme qu'il m'avoit prêtée. Comme celui-ci ne l'étoit pas venu demander, je crus pouvoir en disposer. J'informai donc M. Crawford que, ne pouvant lui prêter que la moitié de ce qu'il désiroit, je lui confierois une paire de boucles à diamans, sur laquelle il lui seroit facile de trouver

le surplus. Il se montra très-sensible à mes offres, prit l'argent et les boucles d'oreilles, me fit son billet de 400 livres, payables dans trois mois, et me quitta, avec promesse de revenir à cette échéance.

Il fut exact, en effet; mais ce fut pour m'apprendre qu'il ne pouvoit me payer. Quant à mes boucles d'oreilles, M. Smith, de l'Echiquier, m'avanceroit sur notre billet commun, la somme nécessaire pour les retirer. Je n'avois aucun doute sur l'honnêteté, ni sur la solvabilité de mon cousin. Il passoit pour joindre de bonnes affaires à une fortune assurée, et je signai aveuglément le billet qu'il me présenta, sans même en lire le contenu. Il sortit, en disant qu'il alloit revenir avec les boucles d'oreilles.

J'avois un engagement pour le reste du jour ; je ne pensai plus à mes boucles. Mais peu de jours après, ayant fantaisie de les porter, j'envoyai à son logement, où j'appris que mon honnête parent, ayant de fort mauvaises affaires, étoit parti brusquement pour la France, et qu'il avoit escroqué tous ses amis pour se soutenir, lui et sa famille, pendant son exil. Pour comble de malheur, quand M. Smith

se présenta pour être payé, j'eus le chagrin de trouver que le billet portoit 600 livres, au lieu de 100, pour lesquelles je me croyois engagée.

LETTRE LXVI.

26 Mai 17 —

Je m'étois rendue très-utile à M. Fox, non-seulement en transcrivant ses lettres, mais en assistant aux séances de la Chambre des Communes, ma mémoire étant presque aussi extraordinaire que la sienne. Il commença à se plaindre de ne me plus voir à Hollwood, où il vouloit, d'ailleurs, travailler à fixer Charles Townshend, vraie girouette, mais qui avoit pour moi une considération particulière. Il n'en fallut pas davantage pour me décider à y reparoître. Quand on commençoit à jouer, je me retirois; et comme j'étois la seule femme admise dans la société, ma situation n'étoit pas très-agréable.

Durant ces heures de solitude, j'avois tout le tems de me livrer à mes réflexions, dont le résultat étoit que j'étois loin d'être heureuse. Mais qui m'empêchoit de l'être ? Ce n'étoient pas mes dettes; je ne doutois point que M. Calcraft n'y satisfît. Quant à ma position, on me croyoit mariée; et ce mariage étoit un évè-

nement que je regardois comme certain. Cependant la mélancolie me gagnoit; et dans ces accès, je pleurois quelquefois des heures entières. Pour me distraire, et me delasser à la fois, je résolus d'accepter une invitation que j'avois reçue de M^rs^. Child, laquelle étoit établie à Bruxelles avec son mari, et devoit faire un petit voyage à Cologne. Je me proposois, en même-tems, d'exécuter, au commencement de l'été, mon ancien projet d'aller faire une visite à Voltaire.

Deux événemens s'opposèrent à l'accomplissement de ce plan. Le premier ne m'intéressoit pas personnellement; mais comme il fut très-désagréable pour la famille du secrétaire de la guerre et pour la nôtre, je participai aux désagrémens qu'il causa.

M. Fox étant allé passer quelque tems chez son frère, Lord Ilchester, M. Calcraft se rendit à Holland-house, suivant son usage, pour demander, avant d'écrire à son patron, s'il y avoit quelques lettres pour lui, ou quelque chose qu'on pût lui mander. Au moment où il entroit, il entendit Fanning, intendant de M. Fox, dire à un homme, qui avoit l'air d'un fermier : Je suis sûr que ce n'est pas là l'écriture de mon maître; mais voici quel-

qu'un qui peut vous l'assurer encore mieux que moi. En disant ces mots, il remit un bail entre les mains de M. Calcraft, qui le parcourut, et déclara que la signature n'étoit point celle de M. Fox. Je suis perdu! s'écria le fermier; le coquin m'a volé ce que j'avois mis en réserve pour la dot de mes filles. En y regardant de plus près, M. Calcraft vit que le prétendu bail étoit une pièce fabriquée par un certain Ayliffe, pour attraper de l'argent.

M. Fox avoit fait de cet Ayliffe un Commissaire ambulant. Le revenu de cette place étoit plus que suffisant pour le soutenir, lui et sa famille; mais il avoit adopté, pour supplément, la profession de vendre des terres: et comme on le supposoit connoisseur en ce genre, M. Calcraft l'avoit chargé de lui en acheter en Dorset-shire, et lui avoit déja remis onze mille livres pour cet objet.

Alarmé pour ses fonds, et toujours éveillé sur ses intérêts, il se mit aussi-tôt sur les traces de son voleur. Il le trouva à Salisbury, où il le fit arrêter comme fabricateur de faux contrats. Ayliffe prit l'épouvante, rendit les onze mille livres, et fut ramené à Londres, par les officiers du Juge Frielding, qui l'avoient

poursuivi à la requisition du fermier. Aussi-tôt, on dépêcha un exprès pour informer M. Fox de tout ce qui s'étoit passé : ce fut là la première nouvelle qu'il en eut : ce qui prouve l'injustice des reproches qui lui furent faits, en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, où ses commis avoient tout le profit, et lui tout l'odieux.

Le malheureux, une fois convaincu, voyant qu'il y alloit du gibet, m'envoya sa femme pour me conjurer d'intercéder auprès de M. Fox. En même-tems, il lui écrivit une lettre où il imploroit son pardon, se reconnoissoit le plus ingrat des hommes, et promettoit que, s'il lui faisoit obtenir sa grâce, toute sa vie seroit employée à la mériter, et à réparer les crimes dont il s'étoit rendu coupable.

Mais, à la même heure, ce misérable écrivit à M. Pitt, alors Ministre, pour l'informer que, s'il vouloit le sauver, il lui révéleroit telles manœuvres iniques de son dernier patron, qui paieroient sa grâce. M. Pitt, avec une noblesse qui fait honneur à sa mémoire, renvoya la lettre à M. Fox, qui se disposoit à aller solliciter en faveur du prisonnier. Tant de bassesse l'indigna; le malheureux subit la peine de ses crimes.

Comme

Comme ma situation me mettoit hors d'état de voyager, il fallut renoncer à mon excursion sur le continent. Le 4 Septembre, je commençai à sentir les douleurs; et avant que le docteur Hunter pût être arrivé de Londres, une sage-femme de campagne m'aida à mettre au monde un fils, que M. Fox nomma Henri *Fox-Calcraft*.

J'étois accouchée depuis quatre ou cinq jours, lorsque M. Calcraft m'honora d'une visite, pour m'informer qu'il avoit reçu une lettre de M. Davy, qui demandoit le paiement de l'annuité que je lui avois cédée. Choquée de l'entendre me parler, si hors de propos, d'intérêts pécuniaires, je le priai de sortir, sur-le-champ, de ma chambre, de payer et d'exécuter son contrat. Je l'assurai même que je saurois l'y forcer, aussi-tôt que je serois en état de me lever; j'ajoutai que je n'ignorois pas les mensonges qu'il m'avoit faits, en me faisant entendre que son patron désapprouvoit notre mariage. Etourdi de ce reproche, il se hâta de me quitter, en murmurant contre ce qu'il appelloit mon extravagance.

Quand il fut parti, je me plaignis à une dame qui m'étoit venue voir, et qui faisoit pro-

fession d'être mon amie, de la grossiéreté avec laquelle M. Calcraft venoit, dans ma situation, me rompre la tête d'une pareille bagatelle, après tout ce que j'avois fait pour lui. Ma *bonne amie*, observant que j'étois plus animée qu'à mon ordinaire, et ayant des raisons particulières, pour désirer de me voir sortir de ma situation actuelle, par la mort ou par le ressentiment, saisit une occasion si favorable à ses vues, et m'apprit que l'homme que je regardois comme mon mari, ne pourroit probablement jamais l'être, puisqu'il s'étoit marié, quelques années avant de me connoître. Sa femme étoit jeune; elle demeuroit à Grantham, avec une tante, nommée Moore.

Frappée, étourdie, d'une nouvelle si inattendue, je sautai à bas du lit, dans le dessein d'aller trouver l'imposteur, et de me venger de lui. Mais, avant d'atteindre la porte, je tombai sans connoissance. Carter, ma garde, qui demeuroit avec moi depuis plusieurs années, aidée de l'obligeante personne, qui venoit de me mettre dans cet état, me replaça dans mon lit.

Quand je repris mes sens, je souffrois des douleurs si vives, sur-tout au côté, qu'il m'étoit impossible de parler et de respirer. On

dépêcha, sur-le-champ, un exprès à M. Adair et au docteur Hunter. D'abord, ils furent d'avis que ma maladie provenoit de l'ignorance de la femme qui m'avoit accouchée ; mais les gardes les détrompèrent, assurant que j'avois été assez bien, pour leur permettre de me quitter, et de me laisser avec une Dame, qui m'étoit venue voir. Le délire où j'étois, et dont la pauvre Carter pensa devenir la victime, ne me permit pas de leur révéler la véritable cause de l'état où je me trouvois.

M. Calcraft étoit hors de lui. Chaque nuit paroissoit devoir être la dernière de ma vie. Je ne respirois qu'autant qu'on m'ouvroit la veine. Il m'eût été impossible de rester couchée, sans étouffer, et je m'appuyois alternativement sur l'épaule de chacune de mes gardes. M. Adair, malgré le nombre de ses malades, revenoit, chaque soir, à Hollwood, pour tâcher de calmer les douleurs inexprimables que j'endurois.

Après avoir souffert, durant quelques semaines, plus que la nature humaine ne semble capable de le supporter, mon arrêt de mort fut prononcé, pour une heure du matin. Une personne (*a*) de Londres, que j'attendois im-

(*a*) Un Prêtre Irlandais Catholique.

patiemment, étant arrivée, et l'affaire que j'avois avec elle étant terminée, je me résignai, attendant l'heure de ma délivrance.

Calme et tranquille, ne tenant plus au monde, oubliant les injustices dont j'y avois été l'objet, je tombai dans un sommeil profond, pendant lequel j'eus un rêve qui sembloit être le présage de tous les malheurs que j'ai éprouvés depuis. Il me sembloit que, dégagée de tous les soins terrestres, j'étois devenue une habitante du séjour céleste. Mon emploi étoit d'allumer cinquante lampes. J'entrai en exercice, et les allumai de suite, jusqu'à la dernière, que j'eus le malheur de briser. La peine que me fit cet accident, mit un terme au sommeil et au rêve; et je m'éveillai dans une violente agitation.

LETTRE XLVII.

10 Juin 17 —

Je restai plusieurs semaines dans la cruelle situation où m'a laissée ma dernière lettre; après quoi, je fus transportée à la ville. Deux consultations par jour n'améliorèrent pas mon état. La Faculté me persécuta jusqu'à Noël : enfin ses doctes membres, désespérant de me procurer quelque soulagement, et honteux de prendre, sans fruit, tant d'argent, m'abandonnèrent à ma destinée. Mon humain et vigilant ami, M. Adair, continua pourtant ses assiduités; et voyant que les autres médecins ne m'avoient été d'aucun secours, il m'amena furtivement le docteur Lucas. Mais quoique le mérite de ce médecin fut incontestable, ses principes politiques étant fort différens des nôtres, son introduction, dans notre maison, fut trouvée répréhensible.

Le docteur découvrit bientôt la cause de ma maladie, qui avoit échappé à ses confrères. Il prononça que j'avois un abcès au poumon, ce dont l'événement prouva la vérité; il ajouta

que, s'il venoit à percer, pendant que je serois assoupie, car je ne dormois pas, il devoit me suffoquer.

Après m'avoir préparée, par les remèdes qu'il jugea convenables, il m'envoya aux bains chauds de Bristol, pour y passer les fêtes de Noël. Ces bains, à cette saison, ne sont fréquentés que par quelques misérables qu'on envoie là exhaler leur dernier soufle. J'avois entièrement perdu l'usage de mes membres, ne pouvant lever le bras jusqu'à la tête, et j'étois portée comme un enfant dans les bras d'un domestique. Durant le voyage, on m'avoit défendu de faire plus de vingt milles par jour, et quoique nous fussions au cœur de l'hiver, j'étois obligée de laisser les glaces de ma chaise ouvertes. Comme j'étois fort connue sur la route, les maîtres et maîtresses d'auberge sembloient me faire leurs derniers adieux, et regretter la perte d'une de leurs meilleures pratiques.

Mrs. Sparks, femme de l'acteur de ce nom, avoit quitté sa famille pour m'accompagner; des raisons de santé avoient forcé ma chère Miss Meredith de faire un deuxième voyage en France. Mes deux gardes et ses domestiques me formoient un train considérable. Quand

j'aurois dépensé, dans cette occasion, toute la fortune de M. Calcraft, je m'en serois mise peu en peine; car mon ressentiment contre lui subsistoit dans toute sa force : je n'avois pas même voulu lui permettre de prendre congé de moi, ni souffrir qu'on prononçât son nom en ma présence.

Après une suite de pénibles journées, j'arrivai aux eaux, où les objets qui se présentèrent à mes regards, la triste perspective du lieu, le son funèbre de la cloche de Clifton, n'offrirent que de lugubres tableaux à mon imagination. Là, je fus confiée aux soins du docteur Ford, qui m'ordonna le vin de Porto et le punch. Accoutumée au vin trempé, l'usage de ces liqueurs, qui m'étoient inconnues, me fut désagréable. Mais j'avois été saignée si souvent, que mon état d'épuisement faisoit craindre qu'il ne survînt une hydropisie, quand même je guérirois de mon autre maladie.

Enfin l'abcès creva, pendant que je prenois l'air. Je retournai à mon logement, et le docteur Ford, aux soins duquel j'ai les plus grandes obligations, ayant été appellé, me fit conduire à la chambre de pompe, pour y recevoir la douche. Ensuite il me fit mettre dans un lit bien bassiné; on me donna à boire un peu

d'eau-de-vie brûlée. Je n'avois pu me coucher depuis plus de quatre mois. Aussi-tôt que je fus au lit, le sommeil me prit, et je ne m'éveillai qu'au bout de dix-huit heures. Ce sommeil fut si calme, que ceux qui me gardoient furent plus d'une fois tentés de croire que je m'étois endormie pour toujours : souvent ils mirent un miroir sur ma bouche, pour s'assurer si je respirois encore ; enfin ils commencèrent à se flatter que ce profond repos deviendroit un excellent remède, et seroit le premier symptôme de ma guérison.

Mon rétablissement fut plus prompt, cependant, qu'on n'eût pu s'y attendre ; car à mon réveil, je me trouvai en état, non-seulement de me tenir debout, mais même de faire quelques pas. La cause du mal une fois détruite, je repris des forces chaque jour, ce qui me détermina à quitter ma triste solitude, et à retourner à la ville. Mais résolue de ne pas rentrer chez M. Calcraft, j'écrivis à ma mère, pour la prier de me louer sa maison. C'étoit celle de la rue Brewer, qu'avoit jadis occupée M. Calcraft.

Quoique affligée des circonstances qui me faisoient quitter Parliament-street, ma mère

me répondit que la maison seroit préparée pour me recevoir. Aussi-tôt que M. Calcraft fut instruit de mon dessein, il pensa perdre la tête. Il craignoit, avec grande raison, que je ne fisse pas mystère des motifs que j'avois eus pour quitter sa demeure. La plupart de ceux qui l'employoient, n'avoient pris confiance en lui que par égard pour moi. Lord Tyrawley, malgré la froideur qui subsistoit entre nous, ne pouvoit manquer de s'intéresser à mon sort : mon frère étoit encore plus redoutable ; et toutes ces considérations avoient bien plus de poids, sur lui, que la tendresse.

D'ailleurs, il n'étoit pas indifférent pour lui que je présidasse à sa table, à raison de l'importance de mes liaisons, et du nombre de mes protectrices parmi les Dames du premier rang. Mais ce qui le touchoit encore plus, et motivoit ses promesses réitérées de payer ses dettes, étoit l'attente où il étoit de la mort de mon amie Miss Meredith. Cette jeune personne étoit abandonnée par les médecins, et comme on supposoit qu'elle devoit tester en ma faveur, il en concluoit que ma fierté ne me permettroit pas d'avoir des obligations à quelqu'un que je détestois si cordialement, et

faisoit, sans ménagement, des promesses qu'il croyoit bien n'être jamais dans la nécessité de remplir.

Il écrivit donc à M[rs]. Sparks, pour la prier de chercher l'occasion de me communiquer le contenu des lettres qu'il lui écrivoit, et qui renfermoient les plus belles promesses du monde. Il n'ignoroit pas que je n'avois vu que cette dame, et comme il avoit avec elle des liaisons d'intérêt, (*a*) il étoit bien sûr que rien ne transpireroit. Son nom seul me jetta dans une telle agitation, qu'elle craignit de le prononcer devant moi. Mais il devint si pressant à chaque lettre, qu'elle se hasarda enfin à m'entretenir sur ce sujet.

Après diverses tentatives, elle parvint enfin à me lire une de ces lettres. M. Calcraft m'y conjuroit, au nom de l'humanité, pour l'amour de mes enfans et de moi-même, de retourner auprès de lui. Il s'engageoit, par tout ce qu'il y a de plus sacré, à payer mes dettes en trois mois. Il finissoit par protester de la violence de sa passion.

(*a*) M. Calcraft avoit alors trois parts dans le théâtre, et l'on s'attendoit qu'il acheteroit la patente, lorsque M. Sparks eut la promesse d'être directeur.

Déterminée par l'avis de M. Quin, qui avoit toujours éte mon oracle, mais que la générosité de son cœur égara en cette occasion, fatiguée de toutes ces importunités, à peine remise de mes eaux de Bristol, je retournai enfin dans l'odieuse maison, sous la condition expresse qu'il ne tenteroit jamais de me voir ou de me parler seul, et qu'il seroit exact à payer mes dettes, articles auxquels il se soumit sans objections.

LETTRE LXVIII.

19 Juin 17 —

Vous allez me revoir encore faisant les honneurs de la table de M. Calcraft, et recevant à ce sujet les félicitations de mes nombreux amis. Quelque tems après mon rétablissement, la trésorerie nous redemanda l'argenterie du Gouvernement, que nous avoit laissée l'infortuné Général Braddock. Nous refusâmes : un procès s'ensuivit ; mais nous le gagnâmes ; et les lions, les licornes, etc., continuèrent de figurer sur notre table.

Je reçus alors la nouvelle de la mort de Miss Meredith ; elle m'avoit légué cinq cents liv., avec les douze cents que je lui devois, ses bijoux, qui en valoient près de deux mille, et ses plus belles dentelles, qui étoient d'un grand prix. Ce legs étoit pour moi de la plus haute importance : n'étant pas engagée cet hiver au théâtre, je m'étois vue obligée d'emprunter sur mes diamans, pour faire face à mes dépenses personnelles, dans l'assurance que M.

Calcraft tiendroit sa parole, à l'expiration du terme qu'il avoit pris.

Mais ces considérations étoient bien peu de chose, mises en balance avec la perte d'une inestimable amie, que je pleurerai toujours. L'infortunée avoit conçu un tendre sentiment pour le Duc de Kingston : il parut quelque tems y répondre ; mais il ne tarda pas à détruire toutes ses espérances de bonheur, par un autre attachement. Avec une constitution extrêmement délicate, et une sensibilité qui ne l'étoit pas moins, elle ne put, malgré toute la force de sa raison, surmonter une passion malheureuse.

Par son testament, elle laissa au Duc une boîte d'or, dans le couvercle de laquelle étoit son portrait. J'étois chargée de la lui remettre; commission assez désagréable pour moi, car le Duc avoit fait profession d'être un de mes admirateurs. Je lui écrivis cependant, pour l'informer de son legs, et il vint le recevoir. En le lui présentant, je lui dis que j'eusse désiré qu'il y eût eu deux portraits; j'en aurois demandé un, afin de pouvoir conserver au moins la foible ressemblance d'une personne qui m'étoit si chère. Le Duc, alors, prit tranquillement un canif, détacha le portrait du couvercle, et me

le donna. Une preuve si choquante d'indifférence pour la mémoire d'une femme dont il avoit, suivant toute apparence, abrégé les jours, m'affecta tellement, que je m'éloignai avec mépris, laissant le Duc emporter sa boîte.

En reconnoissance des attentions que Mrs. Sparks m'avoit témoignées durant ma maladie, non-seulement je consentis à jouer dans la Fiancée en Deuil (the Mourning Bride), pour le bénéfice de son mari, mais je lui plaçai deux cents billets à une guinée. Comme je n'avois pas joué depuis que les papiers publics m'avoient tuée si souvent, l'affluence fut considérable ; mais ce qui excita un étonnement général, fut que ma voix n'avoit jamais eu plus d'éclat ; du moins je pus juger à la manière dont je fus applaudie, que le public étoit satisfait, et M. Sparks ne le fut pas moins des émolumens de la soirée.

Ma maison m'etoit devenue si odieuse, que je ne m'y trouvois que lorsque la société étoit très-nombreuse. J'aimois la musique à l'excès, ce qui me lia bientôt avec les plus habiles virtuoses. J'allois souvent chez Frasi (*a*), où je ren-

(*a*) Célèbre chanteur de ce tems.

contrai un soir Lady Saint-Léger, mère de feu mon aimable amie Miss Saint-Léger, depuis femme du Colonel Burton, dont je vous ai souvent parlé dans mes précédentes lettres. La plus jeune de ses sœurs, Miss Kitty, étoit logée avec cette dame, qui, par le moyen de son douaire et d'une pension que lui avoit fait obtenir Lady Harrington, étoit en état de recevoir bonne compagnie.

C'étoit ce qu'on appelle en Irlande une femme comme il faut du second ordre : son caractère étoit inégal; on la voyoit tantôt d'une hauteur insolente, tantôt d'une bourgeoisie triviale. Vous en jugerez par le trait que je vais vous citer. Son mari, juge d'Irlande, avoit traité avec sévérité quelques pauvres malheureux accusés d'avoir exercé des brigandages dans le pays. Paul Liddy, capitaine des bandits, qui avoit levé des contributions dans la partie de l'isle où résidoit le Chevalier, avoit eu l'insolence de lui écrire que s'il ne déposoit pas à jour nommé une certaine somme à l'endroit qu'il lui désignoit, il mettroit le feu à sa maison, le tueroit, et enleveroit sa femme.

Bientôt après, grâce à la vigilance du Chevalier, le capitaine fut pris, et mis aux fers dans la prison de Black-Dog. Lady Saint-Léger

ne put résister à la tentation de voir un homme qui avoit osé lui faire une pareille déclaration : elle se rendit à la prison, où la belle Monique Gall, courtisanne que Liddy avoit épousée, lui dit que celui-ci étoit trop indisposé pour voir personne ; sur quoi la dame, avec une insolence qui la rabaissoit au-dessous de la malheureuse à laquelle elle parloit, lui demanda si elle étoit la maîtresse du misérable, ou sa femme. Madame, répondit l'autre naïvement, j'ai le malheur d'être sa femme ; l'honneur d'être sa maîtresse vous étoit réservé.

Telle étoit ma nouvelle connoissance, que j'invitai à venir à Hollwood, et qui profita de notre intimité, pour redire avec exagération, à M. Calcraft, tout ce que je lui confiois.

Aussi-tôt que ma compagnie m'eut quittée, je me disposai à mon voyage de Bruxelles. Mais, avant de partir, je laissai une lettre pour M. Calcraft, où je lui rappellai la promesse qu'il m'avoit faite de payer mes dettes, seule réparation qu'il pût me faire pour la bassesse de sa conduite. Quant à ma visite à Voltaire, la mort du Marquis de Verneuil, en qui je perdis encore un excellent ami, vint y mettre obstacle. Le Marquis s'occupoit beau-

coup

coup de chimie, et même y avoit acquis une certaine habileté. Dans une expérience dont il suivoit les résultats, une explosion subite lui coûta la vie.

Arrivée à Bruxelles, je trouvai Miss Child entourée de mes amis, et devenue l'objet particulier des attentions de l'Electeur de Cologne. Elle me reçut de manière à me prouver combien ma visite lui faisoit plaisir. Elle fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour me rendre le séjour de la ville agréable, et m'amener insensiblement à oublier mes chagrins. Je me prêtai, de bonne grâce, aux vœux de mon amie ; pendant trois mois, je jouis de tous les plaisirs que m'offroit sa société. Mais le chagrin que je portois dans mon cœur, empoisonnoit tout ; l'idée seule de retourner dans l'odieuse maison que j'avois fuie, me rendoit la plus malheureuse de toutes les femmes.

De Bruxelles, dont je laisse aux voyageurs de profession, le soin de vous décrire toutes les curiosités, je me rendis à Anvers, où je me proposois de prendre des renseignemens sur la fortune de M. Sykes, auprès de son frère, qui étoit établi dans cette ville. A mon arrivée, j'appris que M. Sykes, qui étoit tout-

à-la-fois, peintre, joailier et bijoutier, s'étoit rendu à Paris, sur l'invitation du Duc de Berry, qui vouloit faire quelque changement dans sa galerie. Un grand personnage qui s'intéressoit à un autre artiste, piqué de cette préférence, obtint une lettre-de-cachet contre lui. Un jour qu'il étoit dans un café, un exempt le prit à part, le fit monter dans une voiture qui l'attendoit à la porte, et le conduisit à la Bastille : il n'eut que le tems de prier un de ses amis, qui se trouvoit là, d'informer sa femme de sa disgrace. Cet ami remplit ce triste devoir. La pauvre femme, après un long évanouissement, perdit la raison : et dans cette douloureuse situation, il étoit bien à craindre que ni le mari, ni la femme ne revissent jamais leur famille.

J'appris également, que les Etats-Généraux avoient pris possession des effets que M. Sykes avoit laissés à la Haye, et qu'il m'avoit légués. La perte d'un bien, dont j'ignorois la valeur, ne pouvoit m'affecter vivement; je la supportai avec assez de courage.

LETTRE LXIX.

28 Juin 17 —

Les beautés d'Anvers me déterminèrent à y faire quelque séjour; mais rien ne me frappa plus que la Cathédrale. J'en admirois, un matin, la grandeur et la majesté, quand je vis une espèce de fantôme, enveloppé dans une large mante, et dont les yeux se fixoient sur moi. Mrs. Walker, qui m'accompagnoit dans cette promenade, se rappellant l'aventure de sir Charles Hanbury-Williams, commençoit à concevoir des craintes qui n'étoient pas déraisonnables.

L'inconnue demande à mon domestique, si je n'étois pas Miss Bellamy; sur la réponse affirmative de celui-ci, elle fond en pleurs, et pousse un cri. L'Egliseétoit pleine; on se presse autour de nous; les regards s'arrêtent sur moi : mais le domestique qui m'accompagnoit, ayant observé au peuple que ce n'étoit qu'une mendiante, la foule se dissipa. Car, là comme ailleurs, la pauvreté est redoutée, et on la fuit comme une contagion.

Quand la foule fut dispersée, la personne qui avoit causé tout ce tumulte, attendoit en silence, que je lui parlasse la première. Je lui demandai qui elle étoit. Son nom, me dit-elle, étoit Biddy Kendal; elle étoit fille de M^rs^. Kendal, dont je fréquentois les assemblées à Dublin, et avec laquelle j'avois été fort liée. Je me la rappellai sur-le-champ, et lui demandai ce qu'étoit devenue sa sœur Betty. « Venez, » ma chère, me dit-elle, avec un accent Irlan- » dais, et en me saisissant vivement la main, » venez la voir; j'espère que nous la trouve- » rons encore vivante, et que votre vue rani- » mera ses yeux éteints dans les larmes. » Elle me pria cependant, de ne point venir en carosse, désirant de n'être pas remarquée; et m'avouant, d'ailleurs, qu'une voiture ne pourroit arriver jusqu'à leur porte.

Nous sortîmes de l'Eglise; après beaucoup de tours et de détours, nous arrivâmes à une chétive habitation, que je n'eusse jamais cru pouvoir exister dans l'enceinte de cette belle et opulente ville. Enfin, gravissant une espèce d'échelle, nous pénétrâmes dans cet asyle de la misère. Jamais une scène pareille ne s'étoit présentée à mes yeux. Le premier objet qui les frappa, fut le cadavre d'un homme

que cachoit une seule couverture. Un peu plus loin, sur une misérable paillasse, étoit assise une femme maigre comme un squelette, qui se tordoit les mains, dans l'excès du désespoir. Près d'elle, un enfant couché, sembloit lutter contre la mort; un autre, âgé de neuf à dix ans, et couvert de haillons, faisoit chauffer quelque chose dans un pot de terre placé sur des cendres de tourbe ; les larmes ruisseloient le long de ses joues.

Je restai, quelques momens, immobile de surprise et de compassion. De son côté, la femme sembloit absorbée dans la douleur, et ne paroissoit pas prendre garde à nous. Courage, Betty, lui dit alors sa sœur; voilà Miss Bellamy qui vient vous voir. Sans répondre, elle ouvrit des yeux égarés, et retomba sans connoissance. J'avois eu la précaution d'envoyer mon domestique chercher quelques rafraîchissemens, dont l'effet fut aussi prompt qu'extraordinaire. Cette personne, que je croyois mourante, reprit ses sens, et à ma grande surprise, parut presque aussi gaie, que, peu de minutes avant, elle avoit paru accablée de sa misère.

Sa sœur m'apprit alors que l'infortunée, ayant épousé un Officier Irlandais, avoit fait

naufrage avec son frère et son mari. Tous deux avoient péri. Ce malheur lui avoit fait perdre tout ce qu'elle possédoit : sa vie et celle de ses deux enfans, avoient été sauvées par un matelot d'Anvers : c'étoit lui dont je voyois le cadavre. Cet homme, aussi humain que brave, les avoit conduites à son habitation, où il avoit dépensé jusqu'à son dernier sou, pour les soutenir ; mais, en se privant de son asyle, il avoit gagné un rhume, dont il étoit mort le matin même.

Biddy Kendal ajouta qu'une Dame de qualité, lui ayant écrit de venir la joindre à Spa, où elle la prendroit comme Demoiselle de compagnie, elle avoit, en débarquant à Flessingue, trouvé une lettre qui lui apprenoit la détresse de sa sœur. L'humanité et la voix du sang l'avoient conduite à Anvers, où, pour faire subsister cette malheureuse famille, elle avoit tout sacrifié, tout vendu : il ne lui restoit pas même des habits. Cet homme mort étoit pour elle un surcroît d'embarras. Elle ne savoit à qui faire sa déclaration, et elle craignoit qu'on ne la mît à la porte du misérable logis qu'elle occupoit : elle se trouveroit sur le pavé, destituée de toute ressource.

J'avois craint, d'abord, que le décédé ne

fût le mari de Mrs. Bramsted. Je consultai mon valet, qui m'avoit déja servi en Angleterre, et qui étoit devenu domestique de louage. Il me dit qu'il connoissoit, dans les fauxbourgs, une personne, chez qui l'on pourroit placer la famille. Quant au corps, il avoit pour ami quelqu'un de la Police, à qui il alloit s'adresser, pour le faire enterrer.

Lorsqu'il fut parti, pour exécuter le plan convenu, je ne pus m'empêcher de remarquer que la reconnoissance ne paroissoit pas la vertu favorite des deux sœurs. Elles sembloient insensibles au sort de leur bienfaiteur, et ne s'occupoient que de leurs intérêts, en véritables Irlandaises (*a*). Cette découverte me causa tant de dégoûts, que je les quittai, aussi-tôt après le retour de mon domestique, qui avoit arrêté la pension de toute la famille, à raison de douze ducats par mois.

Je partois, lorsque Mrs. Bramsted me demanda si je me rappellois Sally French, jeune personne que j'avois beaucoup aimée dans son enfance. Elle se hâta d'ajouter qu'un

(*a*) On reconnoît ici la haîne générale des Anglais contre les Irlandais, et l'on sait combien ces derniers ont de raisons de rétorquer ce reproche contre leurs oppresseurs. *N. du Tr.*

Officier, qui partoit pour rejoindre son régiment en Flandre, avoit déterminé cette jeune fille à quitter un oncle, dont elle attendoit tout. En passant par Anvers, il étoit allé voir une veuve de ses parentes, qui tenoit un hôtel garni. Cette femme l'avoit décidé à quitter sa compagne; ce qu'il avoit fait un matin, en la prévenant, par une lettre, qu'elle ne devoit plus compter sur lui. Depuis ce tems, Miss French étoit en proie au plus sombre désespoir, refusoit de prendre de la nourriture, et vouloit expier sa foiblesse, en hâtant la fin de sa vie.

Instruite de sa demeure, je me hâtai de me rendre auprès d'elle. Je la trouvai dans un appartement décent. Son aspect me frappa : c'étoit la plus belle personne que j'eusse jamais vue. Grande et bien faite, elle avoit un air extrêmement noble et imposant. Elle me reconnut, et vint à moi, en me disant, d'une voix affoiblie : Que vous êtes bonne, ma chère dame, de daigner venir voir la plus malheureuse créature qui soit sur terre! Après avoir calmé ses premiers transports, je lui dis que je venois pour l'emmener. A cette nouvelle, un rayon de joie brilla sur ses joues décolorées. Elle sourit; on eût cru voir le

soleil perçant un brouillard de printems. Ses comptes avec son hôtesse furent aisément réglés, et mon aimable fugitive fut bientôt prête à me suivre.

LETTRE LXX.

5 Juillet 17 —

Après avoir satisfait aux émotions d'un cœur sensible, et aux mémoires exorbitans de la maîtresse de l'hôtel, qui me rançonna avec la dernière insolence, je me trouvai moi-même dans le plus grand embarras. Je n'avois plus que quelques ducats de reste; et comme j'étois en deuil, tous mes bijoux consistoient en une montre et un *Agnus-Dei*, dont le diamant étoit de quelque valeur. Je résolus de m'en défaire, comptant en tirer un parti avantageux dans un pays si dévot; mais mon compagnon de voyage s'y opposa, et me dit qu'il me procureroit sur mon billet, payable à vue en Angleterre, tout l'argent dont j'aurois besoin.

Ce secours vint très-à-propos, car ma jeune pupille fut bientôt si malade, que je fus obligée de retarder mon voyage : ses malheurs, ce brusque passage du désespoir à une délivrance inespérée, avoient affecté trop vivement une constitution aussi délicate; j'eus la douleur

de la voir languir et s'éteindre par dégrés. Cet incident me retint si long-tems à Anvers, que je fus forcée de différer encore le voyage de la Haye; d'ailleurs, une lettre d'Angleterre m'apprenoit que le théâtre devoit rouvrir en Septembre.

Dans les dispositions où j'étois à l'égard de M. Calcraft, j'aurois voulu ne retourner jamais dans ma patrie. Ma maison m'étoit devenue si odieuse, que l'impulsion seule de l'amour maternel, avec la certitude de trouver mes affaires pécuniaires en règle, pouvoit m'y déterminer. Enfin, je me décidai; mais l'indisposition de Miss French, qui étoit devenue d'une affreuse maigreur, rendit notre marche plus lente.

A mon arrivée en Angleterre, je trouvai, à mon grand chagrin, que M. Calcraft, qui étoit alors à Marlborough, n'avoit tenu aucune de ses promesses. Comptant sur sa parole, je n'avois pas cru nécessaire de mettre mes créanciers dans la confidence de mon voyage. La publication de mon nouvel engagement au théâtre, insérée dans les papiers publics, étoit plus que suffisante pour calmer leurs inquiétudes; mais il étoit mortifiant pour moi d'être réduite à user de pareils moyens.

Je crus devoir, en cette occasion, consulter

ma constante amie de Sommerset-house, Lady Tyrawley, qui me conseilla de quitter la maison si M. Calcraft ne payoit pas mes dettes. A son retour, craignant une explication, il se dit malade, et mit tous ses soins à m'éluder; mais malgré ma répugnance à entrer dans de pareilles discussions avec un homme que je méprisois, et me croyant en droit de demander l'accomplissement d'une promesse qui, à mes yeux, étoit une dette sacrée, mon parti étoit pris irrévocablement; en conséquence, je descendis à son bureau, et avec une chaleur qu'il ne m'avoit jamais vue, j'insistai sur ce qu'il remplît ses engagemens, lui reprochant son infidélité à les tenir, et lui laissant voir ma ferme détermination de quitter sur-le-champ la maison si j'éprouvois un refus.

Il objecta qu'il avoit fait des pertes considérables, acheté deux terres, et avancé de fortes sommes pour Lord Granby, ce qui l'avoit épuisé. Il avoit espéré que le legs de Miss Meredith, montant à sept cents livres, sans les bijoux, m'auroit mis à l'aise. Je lui rappellai les douze cents livres qu'il falloit en déduire, et lui dis que je devois en outre environ trois mille liv., ce dont Clifford, au reste, lui feroit un meilleur compte que moi. Je conclus en lui déclarant

que j'entendois que ces dettes fussent payées.

Il secoua la tête, en observant que la somme étoit exorbitante; mais si je consentois à en retarder le paiement jusqu'à mon bénéfice, il me tireroit d'embarras, sur ma promesse de ne plus faire de dettes. Je répondis que je ne voulois pas qu'on me fît de condition; mais que s'il vouloit me débarrasser de la charge de son frère et de sa sœur, j'y consentirois. Il devoit savoir que la rente qu'il me passoit pour cet objet, étoit insuffisante; il étoit honteux pour lui, de restreindre à sa paie, les dépenses d'un jeune homme placé dans un régiment aussi coûteux que celui des Gardes; et à une pension de 50 livres, celles d'une jeune personne obligée de paroître décemment. Je lui remis le mémoire du vin, article qui n'entroit pas dans ceux que je devois payer. Sa réponse fut une traite sur son banquier, que j'eus soin de faire acquitter dès ce jour même. Cette opération me donna un peu de calme. Mais comme le maître n'en étoit pas moins méprisable à mes yeux, la maison ne m'en fut pas moins odieuse.

A la même époque, Lady Caroline Keppel tomba dangereusement malade, ce qui alarma Lady Caroline Fox, ainsi que toute la fa-

mille. Les médecins envoyèrent, comme moi, cette jeune personne à Bristol pour y mourir; mais elle échappa presque aussi miraculeusement que je l'avois fait. M. Adair, qui, depuis, eut le bonheur de voir Lady Caroline sa femme, déclara, en cette occasion, qu'il nous croyoit toutes deux immortelles. Hélas! il devoit bientôt éprouver que son épouse ne l'étoit pas. Avant d'être bien rétablie, pressée par sa sœur, Lady Tavistock, de l'accompagner en Portugal, les assidus et tendres soins qu'elle rendit à celle-ci, lui coûtèrent la vie, au grand regret de tous ceux qui avoient le bonheur de la connoître.

La perspective que m'offroit, cette année, le théâtre, n'avoit rien de très-brillant. La plupart des dames qui m'avoient honorée de leurs bontés, étoient malades, absentes ou mortes; ce qui changeoit de beaucoup ma situation. Mes liaisons politiques ne me promettoient pas plus de satisfaction. M. Fox fit la faute d'accepter les sceaux; poste où il devoit avoir trop d'entraves pour faire le bien. On eut beaucoup peine à l'y déterminer. Son acceptation fut accompagnée d'une circonstance singulière. Il se vit trois fois Ministre, et trois fois simple particulier, dans l'espace de 24 heures.

Sa perte fut vivement sentie par le Département de la Guerre. Aucun Secrétaire d'Etat ne s'étoit acquitté de ses fonctions, aussi honorablement, ni avec autant de satisfaction pour le public. Son attention infatigable descendoit jusques dans les plus petits détails. Jamais un officier n'étoit obligé de paroître deux fois à son audience; et il savoit, dès la première, si sa demande étoit de nature à réussir ou non.

Il est vrai, et c'est une réflexion qui se sera naturellement présentée; il est vrai, dis-je, qu'un homme d'un génie aussi élevé, et d'un sens aussi juste que l'étoit M. Fox, ne pouvoit guères se trouver heureux dans une situation où il n'avoit pour second, qu'un homme dont les talens se bornoient à savoir donner à dîner. Mais une fois qu'il eut cédé à des suggestions dangereuses, il ne lui fut plus possible de revenir sur ses pas : et chaque jour il eut à réparer les bévues de son agent.

La nouvelle administration où il entroit, ne fut pas heureuse. Une suite d'événemens imprévus, le départ de la flotte, et la fatale catastrophe qui donna à M. Pitt une si belle occasion de faire briller son éloquence; tout contribua à son discrédit.

L'ambition de M. Calcraft fut fort trompée, lorsqu'il vit qu'il n'avoit pas été nommé secrétaire de son patron. Le nouveau Ministre donna cette place à son neveu, M. Digby. Ce chagrin affoiblit beaucoup les liens de la reconnoissance qu'il devoit, à tant de titres, conserver pour M. Fox. Il ne put dissimuler son mécontentement. J'eus beau lui faire sentir combien il étoit peu propre à siéger au Parlement : il s'étoit trop flatté de figurer dans la Chapelle de Saint-Etienne, pour écouter mes représentations. Pour éluder le réglement qui exclut du Parlement les premiers commis des Secrétaires d'Etat, il s'étoit proposé de faire passer l'agence des régimens à ses deux principaux commis, en se réservant la plus grande partie des émolumens.

Ses prétentions me firent pitié. Sans doute, lui dis-je, à votre entrée dans la Chambre, vous ne serez pas long-tems à savoir de quel côté vous aurez à siéger; ou plutôt, vous ne serez guères propre qu'à dire oui ou non. Il parut choqué de ma manière de le juger, et me répondit qu'il étoit encore assez jeune pour apprendre; qu'il avoit été assez long-tems dans la dépendance, et qu'il ne vouloit plus être l'esclave de personne. Fatiguée de tant d'in-

solence

solence et d'absurdité, je lui dis que j'étois fâchée de prendre tant de peine pour l'empêcher de paroître un monstre d'ingratitude. S'il réussissoit dans ses projets, je lui garantissois le mépris et l'indignation de tout être raisonnable. Il fut frappé de ma vivacité, et de l'expression de mépris que j'avois mise dans toute mon action, et parut, pour le moment, renoncer à ses grands projets. Mais sa conduite prouva, depuis, que cette prétendue deférence à mon opinion, n'étoit qu'un masque qu'il avoit pris pour me déguiser ses véritables desseins, et pour se débarrasser de ce qu'il appelloit mes jérémiades.

LETTRE LXXI.

11 Juillet 17—

Tout conspiroit à rendre ma situation plus pénible; et ces constantes agitations d'esprit, prirent tellement sur ma santé, que je parus rament sur le théâtre. La mort de Miss French, qui expira à table sous mes yeux, quoique prévue depuis long-tems, m'affecta beaucoup. J'ai appris depuis, que le misérable, dont la trahison l'avoit ainsi fait périr dans sa fleur, avoit été chassé pour cause de poltronnerie. Il n'y a que des lâches qui puissent traiter avec tant d'inhumanité, un être foible et sans défense, une femme sensible et confiante.

Les mauvais succès des affaires publiques vinrent ajouter à mes chagrins domestiques. M. Fox devint l'objet des calomnies les plus grossières, et fut responsable des fautes d'autrui. Il avoit été jugé nécessaire d'engager des troupes étrangères pour la défense du Royaume. C'étoit un beau champ pour l'éloquence d'un orateur, qui, entre autres expressions hasar-

dées, se permit celle-ci : « Puisse la motion devenir une meule de moulin, qui, suspendue au col de celui qui l'a faite, l'entraîne dans l'abîme ! »

Enfin, abreuvé de dégoûts, de contradictions, de calomnies, M. Fox donna sa démission. S'il lui eût été permis d'agir seul, et par ses propres lumières, je ne doute pas qu'il n'eût continué à tenir le gouvernail avec succès.

M. Pitt ne manqua pas d'adopter le plan qui avoit valu tant de censures à son prédécesseur. *C'étoit en Allemagne qu'il falloit conquérir l'Amérique*. Lorsqu'il en fit la motion dans la Chambre, M. Fox se leva, et dit : « Je suis charmé de voir l'honorable membre rétracter l'opinion qu'il a soutenue jusqu'à ce jour ; je fais des vœux sincères, pour que ce qui devoit être à mon col une meule de moulin, devienne un diamant (*a*) aussi précieux que celui qui porte son nom, et qu'il pare le chapeau de M. Pitt. » L'air et le ton ajoutèrent infiniment au mérite de la pensée. Elle faisoit sentir la versatilité du *credo* politique de M. Pitt, et l'uniformité du système de M. Fox, qui avoit été invariable-

(*a*) Diamant connu sous le nom du *Pitt*.

ment dirigé vers le bien public, comme l'aiguille aimantée vers le Nord.

J'étois aussi lasse de mes liaisons politiques, que de mes engagemens au théâtre. Vers la fin de la saison, je me proposai de passer sur le continent, ne doutant pas que M. Calcraft ne payât mes dettes. Mon attente, en ce point, fut cruellement trompée. Dès que l'hiver fut passé, M. Calcraft se rendit chez Lord Tyrawley, lui apprit qu'une perte considérable, qu'il venoit d'essuyer, le mettoit hors d'état de se charger, pour le moment, de mes dettes, et le pria de m'engager à patienter jusqu'à l'hiver suivant. Il offrit, en même tems, de signer avec moi un billet à Sparks, pour les 400 liv. que je lui devois.

Je fus obligée d'accéder à cette dernière proposition, et je souscrivis avec lui le billet pour Sparks, qui n'a jamais été payé.

J'empruntai deux mille livres, sur mes bijoux, à Bibby, prêteur sur gages, qui demeuroit dans la rue Stanhope, Clare-Market, et joignant cette somme à l'argent que j'avois tiré de mes bénéfices, je satisfis mes créanciers, autant qu'il me fut possible, ne réservant que 200 liv. pour mon voyage de la Haye. Plus la société devenoit désagréable pour moi, plus

je sentois le besoin de quitter le Royaume. J'étois si abattue, que la conversation même avoit perdu pour moi tous ses charmes. Je dissimulois cependant la cause de mes chagrins, comme si j'eusse été coupable de la perfidie dont j'étois la victime, et que mes malheurs eussent été l'effet de ma propre imprudence, et non de la duplicité d'un autre.

Mon voyage de Hollande, pendant lequel il ne m'arriva rien d'intéressant, se borna à une course de deux mois. A mon retour en Angleterre, je fus invitée à m'engager encore avec M. Rich. Mais Barry étant allé en Irlande, je ne voulus pas hasarder ma réputation, en jouant dans une salle vuide de spectateurs. Ainsi, persuadée que M. Calcraft paieroit mes dettes, je me refusai à tout engagement. Ma santé étoit parfaitement rétablie; mais j'avois conservé une mélancolie que rien ne pouvoit distraire. J'appellai la dissipation à mon secours; cette ressource ne me réussit pas. La plaie étoit au cœur, et l'espérance seule eût pu la cicatriser.

Bientôt M. Woodward me proposa de rejoindre Barry, à Dublin, au théâtre de Crow-street, auquel tous deux étoient intéressés. Il avoit été assez peu sage pour quitter Garrick, à l'occasion d'un léger différend, et

pour exposer une fortune de onze mille liv. dans une entreprise de théâtre, en société avec Barry, qui n'avoit pas un scheling à lui, et qui étoit accablé de dettes. Pour commencer à jetter son argent par les fenêtres, il se proposoit de faire bâtir un nouveau théâtre.

M. Mossop venoit d'en élever un autre, en concurrence avec le leur; et d'après l'accueil que j'avois reçu à Dublin, dans ma première jeunesse, il étoit naturel de supposer que mes succès sur les théâtres de Londres, devoient me rendre une acquisition précieuse pour celui des deux auquel je m'engagerois. Je répondis à M. Woodward, qui m'avoit écrit à ce sujet, que je ne pouvois, si long-tems d'avance, me décider sur ses propositions; mais que, si je me déterminois à passer en Irlande, je lui donnerois la préférence.

LETTRE LXXII.

18 Juillet 17 —

A cette époque, la célèbre madame Bruna vint en Angleterre pour tâcher de recouvrer une terre qui avoit été confisquée sur son grand-père, sous le règne du Roi Guillaume. Sa voix avoit captivé le cœur du Marquis de Abria, Ambassadeur d'Espagne, qui avoit remplacé le général Wall; et comme ce Ministre venoit familièrement chez moi, et connoissoit ma passion pour la musique, il me présenta cette dame. Ses talens et mon admiration établirent bientôt une sorte d'intimité entre nous; Madame Bruna me donnoit obligeamment tous les momens dont elle pouvoit disposer.

Shakespeare dit qu'il n'y a point d'être si dur, si insensible, si farouche dont la musique ne finisse par changer la nature. Calcraft étoit une exception à cette règle. Telle étoit son aversion pour l'harmonie, qu'aux premiers accords qui frappoient son oreille, il se hâtoit de sortir. Cette raison, jointe à mon goût pour la musique, me détermina à donner souvent

des concerts, auxquels des dames du premier rang me faisoient l'honneur d'assister. Ma nouvelle amie s'étoit fait une si grande réputation, que toutes les fois qu'elle chantoit, soit chez l'Ambassadeur, soit chez moi, la foule venoit pour l'entendre. Je n'étois à la maison que lorsque j'avois du monde, de sorte que M. Calcraft et moi, nous ne nous rencontrions presque jamais, excepté de tems en tems à dîner.

Le jour du nouvel an, j'avois toujours concert et bal. Cette année, M. Calcraft, en considération de ce que je n'avois pas d'engagement pour le théâtre, m'envoya cent guinées par son homme d'affaires. Cet excès de genérosité me surprit beaucoup, et quoique cette somme fût fort au-dessous des dépenses du jour, puisque j'avois les premiers virtuoses, une société nombreuse et brillante, y compris les ministres étrangers, je jugeai à propos de l'accepter. L'infortuné Comte de Bathmore, Ministre de Danemarck, ouvrit la foule avec la Comtesse d'Harrington, les trois filles de cette dame, qu'on eût prises pour les trois grâces, suivirent leur aimable mère.

La nuit se passa avec une gaité, qui étoit due en grande partie à l'absence du maître de

la maison. Il avoit, comme je l'ai su postérieurement, formé, depuis quelque tems, des liaisons avec une femme qui avoit été mon intime amie. Ma femme-de-chambre m'avoit bien donné à entendre que M. Calcraft avoit de nouveaux engagemens, et ne manquoit pas de répéter avec exagération tout ce que je disois de lui. Mais, comme ses amours ne me donnoient aucun souci, j'avois toujours fait la sourde oreille.

Après le bal, quand je fus retirée dans mon appartement, Clifford, pour qui son secret étoit un poids insupportable, vint me faire son compliment sur le cadeau des cent guinées, ajoutant que son maître avoit eu bien peur que la fête n'eût pas lieu à l'ordinaire, ce qui lui auroit fait manquer son rendez-vous avec mon amie, Madame une telle. La supposition ne me parut d'abord que ridicule; mais, comme la dame en question étoit mariée, je commençai à l'envisager d'un autre œil.

Enfin, ma femme-de-chambre m'apprit qu'il me seroit facile de me convaincre, par moi-même, de la vérité de ce qu'elle avançoit; elle connoissoit le lieu du rendez-vous, et offroit de m'y accompagner. M. Calcraft ne m'inspiroit pas assez d'intérêt pour que je ne lui

permisse pas de grand cœur de porter ses vœux où il vouloit. Mais une femme qui avoit eu toute ma confiance, et que j'avois rendue maîtresse de tout ce que je possédois ! C'étoit-là une perfidie à laquelle je ne pouvois m'accoutumer. Je vis alors d'où partoient tant de propos répétés à mon désavantage. La suite des engagemens que j'avois alors me fit oublier quelque tems les informations que je venois de recevoir.

Un soir, cependant, Clifford vint me trouver, et me dit que si je voulois me rendre à une certaine maison, en Leicester-Square, je pourrois être le témoin oculaire de tout ce qui s'y passeroit : je me laissai conduire ; mes yeux me convainquirent que ma bonne amie étoit la plus indigne de toutes les femmes.

M. Calcraft, dans la crainte d'un éclat qui pouvoit l'exposer au ressentiment d'un époux outragé, revint à la maison, pour m'engager au silence. Mais j'étois déja partie, pour me rendre chez Madame Bruna, méprisant trop la dame et son galant, pour m'occuper d'eux. La honte, l'avarice, portèrent l'amant à m'éviter pendant quelques jours, ce qui étoit loin

de me déplaire, dans la résolution où j'étois de sortir de sa maison.

Malgré ce qui étoit arrivé, je ne doutois pas qu'il ne tînt la promesse qu'il m'avoit si souvent faite, et si solemnellement répétée à Lady Tyrawley. Durant les trois derniers mois de ma résidence dans la rue du Parlement, nous ne nous rencontrâmes pas plus de deux fois. A l'expiration du terme, j'allai trouver ma respectable amie à Sommerset-house. Depuis que je lui avois fait confidence de ma situation réelle, elle avoit redoublé d'intérêt pour moi. Trompée par le résultat d'une liaison forcée, avec un homme que je ne pouvois aimer ni estimer, je lui avois paru un objet digne de toute sa compassion. Voyant que l'incertitude de mon sort me rendoit réellement malheureuse, elle me conseilla de ne pas différer une explication nécessaire, et pour peu que M. Calcraft usât de tergiversation, de sortir sur-le-champ de sa maison.

Quoique la prudence me fît sentir qu'il n'étoit pas sage de le quitter, jusqu'à ce qu'il eût rempli ses engagemens, je résolus de partir dès le lendemain pour Bristol, s'il faisoit la moindre difficulté. De retour de chez Lady Tyrawley, je cachetai les reçus de Mai-

sonneuve, Deard et Lazarus, qui m'avoient vendu mes bijoux. Ils montoient à six mille livres, sans compter ceux que m'avoit légués Miss Meredith, et dont je ne pouvois me défaire. En même-tems Clifford eut ordre de commander une chaise à quatre chevaux pour six heures du matin, et de préparer tout ce qui m'étoit nécessaire pour le voyage.

Il étoit très-rare que M. Calcraft et moi nous dînassions seuls : heureusement nous nous trouvâmes ce jour-là tête-à-tête. M[rs]. Walker, prévenue de mes intentions, s'étoit absentée à dessein ; elle s'étoit préparée, comme moi, pour le voyage. Nous ne nous flattions ni l'une ni l'autre que les esperances de Lady Tyrawley se réalisassent, ni que M. Calcraft tint sa parole.

L'espèce d'humiliation qu'on éprouve toujours à demander quelque chose, ajoutoit à la répugnance que j'ai naturellement à discuter des intérêts pécuniaires ; tous ces sentimens m'avoient donné un air de gravité qui le frappa. Il me demanda si j'étois indisposée, et de quelle nature étoit ma maladie ? De la plus cruelle, répondis-je, qui puisse peser sur une âme délicate ; je suis accablée de dettes, et trompée sans espoir de réparation.

Sa réponse fut un long commentaire sur ce qu'il appelloit mon extravagance. Mes veilles, ma dissipation, ajouta-t-il, altéroient ma santé et causoient mon abattement; par rapport à mes dettes, il auroit voulu se convaincre que j'avois quelque égard pour lui, avant de faire le sacrifice d'une si forte somme.

Je répliquai que les termes où nous avions été depuis que j'avois découvert sa lâche trahison, lui ôtoient tout droit de censurer ma conduite, et que je n'avois aucun compte à lui rendre. Ce que j'exigeois de lui étoit l'accomplissement d'une promesse que je regardois comme une dette, promesse qui n'en eût pas moins été obligatoire pour lui, quand mes dettes n'eussent pas été contractées pour défrayer sa maison, et qui devenoit la plus sacrée des obligations, puisqu'il n'ignoroit pas que je m'étois endettée pour lui. Enfin, j'exigeai une réponse prompte et décisive.

Elle fut négative.

Alors, sans rien perdre de mon sang-froid, et rassemblant dans un sourire amer tout le mépris qu'il m'inspiroit, je lui demandai s'il vouloit me prêter une somme de deux mille quatre cents livres pour retirer mes diamans qui étoient en gage. J'articulai cette somme, parce que les

intérêts s'étoient accumulés, et que je n'avois pas d'argent pour faire le voyage de Bristol. Il ne fit point d'objection sur l'avance des deux mille livres; mais il chicana encore sur les quatre cents. Enfin, après avoir vu les reçus du jouaillier, qui constatoient la valeur des bijoux, il remit à son commis Willis toute la somme.

Cette première opération faite, j'exigeai qu'il disposât le plutôt possible de ces articles, qu'il se payât de ses avances, et me rendît le surplus pour satisfaire mes créanciers. Il me remit près d'une centaine de livres, et parut s'applaudir d'avoir entre les mains un dépôt qui valoit trois fois la somme qu'il m'avançoit; il étoit sur-tout flatté de m'avoir satisfaite à si bon marché.

La chaise fut devant la porte à l'heure convenue. Comme ma fille devoit retourner le même soir à Camden-house, où elle étoit en pension, M. Calcraft pouvoit croire que la voiture n'avoit pas d'autre destination; mais à la vue de quatre chevaux et d'une malle sur le derrière de la voiture, il observa que ces préparatifs n'étoient point nécessaires pour une si petite course. Je lui répondis qu'il n'étoit pas question de course, mais d'un grand voyage, puisque je me proposois de coucher le soir même à Reading; comme les chevaux m'appartenoient, j'avois

apparemment le droit d'en user à ma volonté. A ces mots, sa carnation vive et animée fit place à une pâleur mortelle : il se remit pourtant, me donna la main, et me conduisit à ma voiture, avec une apparence de calme et d'indifférence. Je lui fis alors mes adieux ; j'espérois, ajoutai-je, que ce seroit pour jamais.

Quand je fus dans la chaise, j'éprouvai une sensation pareille à celle d'un malheureux soustrait tout-à-coup à un châtiment qu'il eût été prêt à subir; quoiqu'accablée de dettes, et sans perspective consolante, je n'ai de ma vie goûté une joie aussi pure, aussi exempte de toute amertume. Quand je pus recueillir mes pensées, la seule idée de me séparer de ma fille vint troubler mon bonheur ; mais mon retour étant prochain, j'espérai la revoir à sa pension, loin des yeux de son père.

A Salt-Hill, je rencontrai M. Fox, à qui je fis part de tout ce qui s'étoit passé. Il me blâma d'avoir quitté la maison avant d'être entièrement libre, et me pressa de retourner. M. Calcraft avoit donné à entendre qne j'avois eu du goût pour une autre personne ; et, ajoutoit M. M. Fox, un départ si brusque ne fera que fortifier ses soupçons. Fière du témoignage de ma conscience, un bruit aussi peu fondé augmenta

mon ressentiment contre celui qui l'avoit inventé. Je jurai de ne jamais revoir un homme qui étoit assez lâche pour ajouter la calomnie à des torts irréparables, et cela dans la seule vue de se dispenser de payer une dette sacrée aux yeux de la justice et de l'honneur.

A mon arrivée à Bristol, je reçus de M. Mossop une lettre qui contenoit des offres très-avantageuses. Je l'informai, dans ma réponse, de la promesse que j'avois faite à M. Woodward, laquelle m'obligeoit de donner à celui-ci la préférence. Bientôt après j'écrivis à MM. Woodward et Barry, pour leur déclarer que les seules conditions auxquelles je pusse m'engager avec eux, étoient une somme de mille guinées pour la saison, et deux bénéfices. Ne recevant d'eux aucune réponse, je m'engageai aux mêmes conditions avec M. Mossop, qui me donna pour caution M. Beresford.

De retour à Londres, Mossop s'estima si heureux de l'acquisition qu'il avoit faite pour son théâtre, qu'il en parla par-tout. La nouvelle parvint bientôt à M. Calcraft; il en fut allarmé, et écrivit, à Bath, au Lord Tyrawley, le priant de se transporter à Bristol, et de m'engager à retourner auprès de lui : il alla même jusqu'à m'offrir carte blanche. Mon bon ami

Quin

Quin et le Général Honeywood accompagnèrent le Lord dans cette visite.

Mylord employa tous les argumens possibles pour me décider à accepter ses propositions. M. Quin, mon second père, mon plus ancien ami, dont l'influence sur mon esprit n'avoit rien perdu de sa force, y joignit ses instances; mais je fus inflexible. Je n'eus pas d'occasion de faire connoître à Lord Tyrawley la cause réelle de cette obstination apparente; mais j'avois avec M. Mossop un dédit de deux mille livres, et j'étois bien persuadée qu'il ne falloit pas s'attendre qu'un homme à qui l'avarice avoit fait enfeindre mille fois les promesses les plus solemnelles, voulût jamais s'engager à payer, en outre, une si forte somme.

Quand il auroit consenti à m'abandonner toute sa fortune, je ne l'eusse pas acceptée, ou du moins, me semble-t-il, que ma tendresse seule pour mes enfans auroit pu m'y déterminer. La passion à laquelle il attribuoit les mensonges dont il avoit fait usage pour m'obtenir, étoit, sans doute, une bien mauvaise excuse; mais enfin c'en étoit une, tandis qu'il n'y avoit pas même de prétexte qui pût pallier la bassesse, la mauvaise foi répétée

avec laquelle il s'étoit refusé à payer mes dettes. Nulles offres de sa part, nuls avantages ne pouvoient compenser tant d'injures. Je refusai des propositions que je n'eusse pu accepter sans rougir.

Avant de me quitter, M. Quin paria cent guinées que je n'irois pas en Irlande. Il perdit, et me les envoya, sans que j'eusse besoin de le lui rappeller; mais ce qui étoit plus précieux pour moi, sa lettre contenoit les assurances d'une inaltérable amitié. En effet, elle ne finit qu'avec sa vie.

LETTRE LXXIII.

25 Juillet 17 —

Mon voyage de Bristol à Chester, par des chemins de traverse fort mauvais que je fus obligée de suivre, fut peu agréable. Je trouvai à Chester mes domestiques, mes effets, mon argenterie, tout ce que j'espérois y trouver, excepté l'argent qu'avoit dû me produire le reste de mes bijoux. M. Calcraft m'écrivit; mais il ne me dit pas un mot de la seule chose qui eût pu me faire trouver sa lettre agréable. Je donne ici la copie de cette curieuse épître, vrai modèle de style amoureux :

« Christ! Jésus-Dieu! Pourquoi me tenez-» vous dans cette inquiétude? Si vous ne vou-» lez pas m'écrire, dites-le moi, et ne me » rendez pas complettement malheureux. J'ai » reçu une lettre de Mylord, et j'ai vu celle que » vous avez écrite à votre femme-de-chambre, » qui m'apprend que vous êtes inébranlable « dans votre résolution. Je hais Hollwood et

» tous les lieux qui peuvent me rappeller com-
» bien j'ai été heureux dans votre société.
» Caroline a presque brisé mon cœur, en me
» montrant l'aimable lettre qui accompagnoit
» vos présens. Tout le monde est heureux,
» excepté moi; mais le chagrin et la goutte
» vous auront bientôt délivrée de l'homme que
» vous haïssez. J'ai donné ordre qu'on vous en-
» voyât votre argenterie, votre nouvelle chaise
» à porteurs, et vos livres. Je vous fais passer un
» parchemin que j'ai trouvé, et que je suppose
» être un double de votre annuité; mais comp-
» tez que je ne regarderai pas cette rente comme
» suffisante pour vous. Pour l'amour de Dieu,
» écrivez-moi, et soyez sûre que tant que je
» respirerai, je serai

Votre affectionné

JOHN CALCRAFT. »

Le parchemin dont il est ici question, étoit l'écrit que m'avoit donné M. Davy (celui qui m'avoit prêté les cinq cents livres), pour constater que je n'avois vendu l'annuité que conditionnellement. L'effronterie avec laquelle M. Calcraft prétendoit ignorer un arrangement dont

il m'avoit fait des reproches, augmenta, s'il eût été possible, mon mécontentement et le mépris que j'avois pour lui.

Malheureusement, je concentrai ces sentimens dans mon cœur, et je ne les fis connoître, non plus que les offenses qui y avoient donné lieu, à personne autre que Lady Tyrawley, tandis que mon ancienne amie, qui m'avoit succédé dans l'affection de M. Calcraft, répandoit par-tout mille faussetés contre moi. Avec de l'esprit et de l'imagination, elle savoit revêtir ses mensonges d'une vraisemblance qui y faisoit ajouter foi : mon silence, d'ailleurs, lui donnoit sur moi un grand avantage. Mon extravagance devint le sujet d'une foule de calomnies ; on en inventa de plus graves : le bruit se répandit que j'avois pris du goût pour un homme que je connoissois à peine, et que c'étoit pour sacrifier à cette nouvelle passion que j'avois quitté M. Calcraft. Cette supposition n'étoit pas trop probable ; car en ce cas, au lieu de m'en aller si loin, je serois apparemment restée à Londres, où demeuroit cet amant supposé ; mais la calomnie ne raisonne pas, et ainsi font, la plupart du tems, ceux qui l'écoutent.

Loin de se livrer alors à quelque tendre pen-

chant, mon âme, fatiguée de tant de dégoûts et d'ennuis, répugnoit à tout engagement, non que je crusse devoir me l'interdire par la considération des liens qui m'avoient unie à M. Calcraft; sa duplicité les avoit tous rompus. Si j'avois pu partager quelque sentiment de cette nature, il m'eût été facile de sortir de tout embarras; plusieurs concurrens sollicitoient mes bonnes grâces; et dans le nombre étoit un des hommes les plus généreux et les plus considérables du Royaume.

Ce qui prouve évidemment que ma séparation d'avec M. Calcraft n'avoit point eu pour cause, comme l'ont dit mes ennemis, la manière dont je m'étois conduite avec lui, c'est le style de toutes ses lettres; celles même qu'il m'écrivit dans les momens où il sembloit devoir être le plus irrité, et par conséquent le plus disposé à me faire de pareils reproches, s'il en eût eu sujet, ne sont toutes remplies que de témoignages de tendresse et d'affection. Jugez-en par une des dernières que j'ai reçues de lui : elle prouve bien positivement que ma conduite, malgré les imprudences dont je me reconnois coupable, n'a jamais dû ni mériter ses reproches, ni altérer l'attachement qu'il avoit pour moi; en voici la copie :

17 Janvier 1761.

« Ma très-chère Georgina,

» Il arrive d'Irlande courier sur courier, et
» pas une lettre de vous! Pourquoi ne m'écri-
» vez-vous pas, et bien longuement? Je ne
» suis jamais si content que lorsque je reçois
» bien des détails de ce qui vous concerne, et
» jamais si affligé que lorsque je n'en ai point.
» Les enfans se portent bien; ils sont char-
» mans. J'ai été cette semaine avec mon frère
» au scrutin, pour assurer son élection, qui,
» j'espère, passera sans opposition. Ecrivez-
» moi, je vous en prie; vous ne savez pas
» combien de peine me fait votre négligence.

» A vous, et pour toujours.

J. C. »

Le paquebot n'étoit pas prêt à faire voile de Park-gate, et de peur de perdre le dédit porté par mon traité, si je n'étois pas à tems à Dublin, je partis pour Holy-head. Dans ce voyage, que je fis seule, j'eus tout le tems de me livrer à ma mélancolie. Je portois envie au sort de mes propres domestiques : gais et tranquilles,

on lisoit sur leur maintien la sérénité de leur conscience, tandis que mon âme étoit en proie à la tristesse et à l'amertume. Je réfléchissois avec douleur, non-seulement sur ma position, mais sur l'ingratitude, sur la perfidie d'un homme qui, tout en affectant de me regretter, inventoit et faisoit circuler sur mon compte les propos les plus injurieux et les moins vraisemblables.

On disoit, entre autres choses, que j'étois devenue sensible aux soins d'un certain Comte, avec la femme duquel j'avois l'honneur d'être fort liée; circonstance qui, si j'avois eu quelque penchant à la galanterie, eût suffi, ainsi que la laideur du Comte, à faire de lui le dernier homme que j'eusse voulu choisir pour mon amant. Mes ennemis n'eurent pas honte d'engager un famélique écrivain, qui déshonore la marine dont il fait partie, à me maltraiter dans une mauvaise pasquinade.

Dans ce voyage de Head, quelque tristes que fussent mes journées, mes soirées n'étoient pas sans agrément. Dans toutes les auberges se trouvoit quelqu'un qui jouoit de la harpe, instrument favori des Gallois. Leurs airs sembloient avoir été faits exprès pour répondre à la triste disposition de mon imagination. Quand

j'arrivai au bacq de Conway, le vent étoit si fort, qu'il fut impossible de traverser. Je fus obligée de passer la nuit dans la maison des pontonniers.

Il me fallut souper dans la même pièce que toutes les personnes qui, comme moi, avoient été forcées de rester à cette auberge. Il n'y avoit, au rez-de-chaussée, qu'une chambre qui, comme celle de Cobler, servoit à la fois, de parloir, de cuisine et de salon. Seulement, le lieu où nous nous tînmes, étoit séparé de la cuisine, par un rideau. Ces deux pièces étoient assez remplies. Outre ma suite, qui consistoit en deux postillons, un guide, deux laquais et trois femmes, il se trouvoit nombreuse compagnie. Rien, dans la maison, ne me promettoit un fort bon gîte. Mais je fus très-agréablement surprise de trouver un des meilleurs soupers que j'aie jamais vu dans une auberge. J'eus, de plus, une petite chambre très-propre, un fort bon lit, et toutes les commodités qu'on eût pu désirer dans une des meilleures auberges de la route; le tout à si bas prix, que je ne peux pas comprendre comment les gens de la maison purent y faire quelque profit.

Je trouvai à Holy-Head le paquebot prêt à

partir. Beaucoup de gens avoient attendu pour s'y embarquer. Cependant très-peu voulurent s'y hasarder, parce que la mer étoit fort orageuse: mais je faisois si peu de cas de la vie, que je m'inquiétois peu de l'etat de la mer. J'allai donc à bord, où, pour me faire honneur, on me plaça dans ce qu'on appelle la chambre du conseil. Il résulta de cette distinction, que je fus un peu plus incommodée que je n'eusse été. Nous essuyâmes une tempête qui dura quatre jours, pendant lesquels je souffris des douleurs extrêmes. Ce qui augmentoit mon mal, c'est que je n'avois rien à boire que de l'eau. La traversée se fait ordinairement en quelques heures, et j'avois cru inutile de faire des provisions.

Nous débarquâmes à Dunlarni. J'étois si affoiblie par mes souffrances, qu'on fut obligé de me porter à terre. On avoit envoyé de Dublin, une voiture pour me conduire près le collége Green, à la demeure de Mrs. Molloy, avec qui j'avois autrefois été fort liée. Comme il m'eût fallu, pour défaire mes malles, plus de tems que je n'en voulois perdre, je partis sans même changer de linge. On peut présumer que, dans l'etat de tristesse où j'étois, et après quatre jours d'une situation aussi

pénible, je ne faisois pas une fort brillante figure.

Depuis long-tems annoncée, j'étois attendue à tout moment. La curiosité avoit engagé plusieurs étudians du collége, à épier mon arrivée. Je les trouvai rassemblés devant la porte de la maison où je devois loger, et s'attendant probablement à voir une merveille. Rien moins, selon eux, qu'une beauté parfaite, ne pouvoit avoir fait le sujet de tant de conversations, ni fourni matière à tant de vers qu'avoient faits à ma louange, leurs prédécesseurs.

Une des femmes qui me servoient, étoit assez belle ; elle attira d'abord leurs regards. Mais, comme elle n'avoit pas cette tournure élégante qui distingue une femme du bon ton, leur erreur ne fut pas longue. Enfin, je sortis de la voiture. Ils purent contempler ce prodige si long-tems annoncé. Quel spectacle ! et combien il différoit de celui que s'étoit figuré leur imagination abusée ! Songez à ce que dut leur paroître une pauvre petite créature bien sale, bien foible, bien jaune, courbée par la fatigue; en un mot, à tous égards, le contraire de quelqu'un qui eût eu à la beauté, les moindres prétentions : telle je me

montrai à la foule des spectateurs. Surpris et confondus, ils se séparèrent sur-le-champ; et sans m'importuner de leur admiration, me laissèrent en liberté de me traîner vers la maison.

Je passai la soirée à l'hôtel du Parlement, où se trouvoient plusieurs des anciens du collége, ainsi que le Prévôt. Il en vint d'autres pour voir le monstre qui, le matin, avoit tant déplu aux curieux. Mais, grâce à un habillement simple et propre, dont j'avois eu le tems de me revêtir, je parus moins hideuse qu'on n'avoit dû me représenter.

Le lendemain, M. Mossop vint me féliciter de mon arrivée. Il avoit craint pour moi, à cause de la tempête. Il m'apprit que M. Woodward étoit retenu à Cork, par la fièvre; mais qu'aussi-tôt qu'il avoit entendu parler de mon engagement, il avoit envoyé à M. Barry la lettre par laquelle je promettois de lui donner la préférence. Celui-ci avoit eu la malhonnêteté de l'afficher dans un des cafés les plus fréquentés de Dublin. Je dois ajouter ici, que M. Calcraft, instruit de ce procédé, envoya demander à Barry 400 livres qu'il lui avoit prêtées quelques années auparavant. M. Barry ne pouvant pas les payer, Woodward fut

obligé de les lui avancer, et fut ainsi puni de l'indiscrétion qu'il avoit commise en envoyant ma lettre.

J'avois fait repartir de Holy-Head pour Londres, mes gens et mes chevaux, pour éviter l'embarras de les amener à Dublin. Ne trouvant pas d'appartemens commodes, je pris une maison meublée dans Frédéric-street : et comme le théâtre ne s'ouvrit pas immédiatement après mon arrivée, j'eus le tems de voir plusieurs dames qui m'honoroient de leur souvenir et de leur amitié. Mon ancien ami, M. Crump, avec qui j'avois continué à traiter pour des toiles d'Irlande, après que ma mère avoit cessé de s'occuper de cet article, vint me saluer, et m'offrir ses services. Comme il négocioit sur toute espèce de marchandises, je lui demandai du vin et d'autres objets dont j'avois besoin. Il avoit fait une association de commerce avec un nommé Hosea Coates : ce dernier étoit un homme grossier, turbulent, et fort attaché au théâtre de Crow-street, dans lequel il avoit plusieurs portions d'intérêt; en conséquence, il craignoit fort que je ne réussisse.

A l'ouverture des théâtres, les dames de Dublin se partagèrent en différens partis, se

faisant un point d'honneur de soutenir de tout leur crédit, le théâtre auquel elles s'étoient respectivement intéressées. Ladies Kyldare, Brandon, Leinster, Powerscourt, Miss Caufield, Lady Lumm, plusieurs autres personnes de rang, se déclarèrent en faveur de M. Mossop et de moi. Dans la vérité, j'attribue à leur bienveillance une grande partie du succès que nous eûmes, la troupe de Crow-street étant infiniment plus forte que la nôtre. Elle étoit composée de Barry, de Woodward, d'Abbington et de Fitz-Henry, et de quelques bons acteurs du second ordre. Parmi ceux-ci, je dois comprendre M[rs]. Dancer, qu'alors on étoit bien loin de regarder comme une actrice distinguée.

Quant à la nôtre, elle me rappelloit le régiment, en haillons, de sir John Falstaff (*a*), dont il avoit dérobé une partie aux gibets. Cependant, au bout de quelque tems, nous fûmes renforcés par M. Brown, qui avoit du mérite dans la comédie; et par M. Digges, qui étoit très-aimé à Dublin, sur-tout parmi les dames. Comme ce dernier jouera un rôle important dans la suite de mon histoire, il est

---

(*a*) Personnage de Shakespeare.

à propos que je vous en fasse le portrait. Il a des talens, une taille avantageuse et une belle figure; et il a l'art de persuader aux gens avec lesquels il traite, qu'il est le meilleur des hommes. Par mes rapports avec la famille Delawar, j'avois appris qu'il avoit été maltraité par son oncle, et son sort m'avoit intéressée. Mais comme il avoit la réputation d'un homme à bonnes fortunes, je refusai de recevoir ses visites.

Je débutai dans Belvidera; mais je ne fus pas, à beaucoup pres, reçue comme je l'avois été jadis. J'en fus très-offensée, ne faisant pas réflexion qu'autrefois je n'avois pas eu de concurrence à craindre, et qu'à présent, il me falloit lutter contre une troupe, dont les moyens auroient fait honneur à un théâtre de Londres. Cependant nous fîmes plus que partager les suffrages du public.

M. Mossop remit au théâtre l'Orphelin de la Chine, qui avoit réussi à Drury-lane, l'hiver précédent. Les habits avec lesquels nous devions jouer, lui et moi, vinrent de Londres. Mais nous étions fort embarrassés pour faire faire ceux des autres personnages. Le directeur avoit eu une querelle avec Tracey, le tailleur, et nous n'avions pas plus de crédit

que d'argent. Cependant, il étoit essentiel que notre représentation eût lieu avant celle que l'autre troupe devoit faire de la même pièce, sans quoi, nous avions peu d'espoir de soutenir la concurrence. Nos rivaux avoient commandé à Londres leurs costumes, leurs décorations, et on avoit célébré, avec ostentation, dans tous les Journaux, ces magnifiques préparatifs.

Enfin, j'obtins de Tracey, non-seulement qu'il fît les habits, mais même qu'il en fournît les matériaux. Nous faisions trois répétitions par jour. Nous prîmes tant de soins, nous nous donnâmes tant de peines, qu'en moins d'une semaine, nous fûmes prêts. Nous devançâmes ainsi les acteurs de Crow-street, et nous eûmes huit belles représentations, avant que leurs costumes si vantés fussent arrivés. Notre célérité fut très-préjudiciable aux entrepreneurs de ce théâtre, qui ne purent se couvrir des frais considérables qu'ils avoient faits pour cette pièce.

M. Digges, qui se proposoit de faire ma conquête, soupiroit respectueusement pour moi, et couvroit de tant d'égards sa vanité, que je crus avoir été trompée dans le portrait qu'on m'avoit fait de lui. Enfin, présenté par une

une femme de mes amies, il trouva moyen de me faire recevoir ses visites. Il étoit aimable et amusant; on ne pouvoit guères ne pas se plaire dans sa société. Il affecta, d'abord, de contraindre ses sentimens; mais, au bout de quelque tems, étant tombé malade, ou feignant de l'être, il m'écrivit, pour me déclarer que son amour pour moi étoit la cause de cette indisposition. Poussée par une fatalité irrésistible, je lus ses lettres; bientôt après, survint une circonstance, qui accéléra l'accomplissement de ses désirs.

LETTRE LXXIV.

31 Juillet 17 —

Mon mémoire pour le vin et les autres articles que j'avois demandés à M. Crump, montoit à 400 livres, dont j'avois payé la moitié. Je me proposois de solder le surplus, lors de mon bénéfice : car, quoique je reçusse cinquante guinées par semaine, ma négligence et le gaspillage de mes domestiques, étoient cause que je n'avois jamais une guinée devant moi. Je fus fort étonnée d'apprendre que M. Crump avoit fait banqueroute, que Coates avoit pris possession de ses effets, de ses livres, etc.

On avoit demandé Coriolan. M. Mossop avoit l'espoir d'une souscription pour six représentations, ce qui devoit le mettre en état de payer les acteurs. Aucun, excepté moi, n'étoit réguliérement payé, quoique, à dire vrai, je ne puisse comprendre ce que ce directeur faisoit de son argent. Allant un jour, comme à l'ordinaire, à la répétition, je re-

marquai un homme de mauvaise mine, qui marchoit à côté de ma chaise. Chemin faisant, j'allai faire une visite : cet homme me suivoit toujours. Ne supposant pas que sa présence pût m'annoncer quelque danger, j'attribuai son importunité à la beauté de ma chaise, qui réellement attiroit tous les regards.

J'avois du monde à dîner, ce qui me fit partir, pour le théâtre, plus tard que je ne faisois ordinairement. Lorsque mes porteurs entrèrent dans Damask-street, l'homme qui, le matin, m'avoit suivie, frappa à la glace du devant de ma chaise ; lorsque je l'eus ouverte, il me montra un papier. Je lui demandai ce qu'il vouloit : c'étoit, me dit-il, un mandat d'arrêt, pour les 200 liv. que je devois à Coates, comme successeur de Crump. Il insista pour que je le suivisse à l'instant. Je lui dis que, s'il vouloit venir avec moi jusqu'au théâtre, je lui donnerois la somme réclamée, et que, de plus, je lui ferois un beau présent pour sa complaisance. Mais il refusa d'y consentir, le demandeur lui ayant, dit-il, donné expressément des ordres contraires.

Je fis donc de nécessité vertu, et j'accompagnai l'homme dans Skinner-Row. En y ar-

rivant, j'envoyai chercher Coates; mais on ne le trouva point. L'officier me dit alors franchement que l'on ne m'avoit arrêtée à cette heure, que pour m'empêcher de jouer ce jour-là. On lui avoit particuliérement recommandé de ne me pas faire arrêter le matin, sachant bien que, si on me laissoit le tems, je paierois la dette, et qu'ainsi, le projet échoueroit. Il étoit deux heures du matin, avant qu'on eût pu trouver le créancier; et comme il avoit donné des ordres positifs, pour qu'on n'arrangeât point l'affaire sans lui, je fus obligée d'attendre qu'il lui plût de venir. M^rs^. Molloy et Miss Ly'll, vinrent me voir dans l'intervalle. Jamais, je crois, si bonne compagnie ne s'étoit réunie dans la maison de l'officier.

Cependant, M^rs^. Usher, pour me remplacer au théâtre, avoit été obligée de lire mon rôle. Aussi-tôt que la pièce fut finie, M. Mossop vint me trouver: je craignois beaucoup qu'il ne donnât à Coates quelques coups de bâton; c'étoit ce que celui-ci sembloit désirer. Je n'avois jamais vu d'homme ni plus grossier, ni plus impertinent. Il eut l'impudence de nous dire qu'il savoit bien qu'il lui eût été facile d'avoir son argent; mais qu'il avoit voulu m'empêcher de jouer ce jour-là. Tous les procédés sont

bons, ajouta-t-il, lorsque l'intérêt est de la partie.

Quand M. Digges me vit dans cette position, il devint furieux : dans son premier mouvement il infligea à Coates une sévère punition ; ce qui, joint à d'autres embarras qui lui survinrent, l'obligea de quitter Dublin. Avant son départ, il m'écrivit, demandant instamment à me parler ; j'y consentis. Dans cette entrevue, il me pressa de former avec lui une liaison sérieuse : les qualités de sa personne, la situation où je le voyois, la pitié, la reconnoissance, obtinrent mon aveu. Notre union, quoique non obligatoire pour lui, d'après les loix du pays, à l'égard d'une personne de ma secte, étoit cependant valide sous tous les autres rapports ; et le résultat en fut qu'elle nous rendit l'un et l'autre fort malheureux, pendant deux ans qu'elle dura.

Il étoit décidé que je ne serois heureuse dans aucun de mes attachemens ; je ne sais à quoi attribuer cette singularité, mais Shakespeare n'a-t-il pas dit :

« Parcourez les livres, consultez et l'histoire
» et la fable ; par-tout vous verrez l'amour vé-
» ritable être malheureux. Tantôt il souffre
» d'une opposition de caractère, tantôt il est

» affligé par une disproportion d'âge, ou con-
» trarié par des parens qui ont fait un autre
» choix. Est-il formé par une heureuse sympa-
» thie? la guerre, les maladies, la mort, l'as-
» siègent et le menacent. Son bonheur passe
» comme un son fugitif; il est léger comme
» l'ombre, rapide comme un songe; il dis-
» paroît comme l'éclair qui brille au milieu
» d'une nuit obscure. » (*a*)

Je reçus, vers cette époque, de M. l'Alderman Cracroft, mon procureur à Londres, une lettre par laquelle il m'apprenoit que le procureur de M. Davy avoit ordre de me poursuivre pour les arrérages échus de ma pension, à moins que je ne lui donnasse un pouvoir pour le mettre en état de les demander légalement à M. Calcraft, qui avoit refusé de les payer. Comme je n'avois point douté qu'ils ne fussent régulièrement servis, je fus doublement irritée de la bassesse avec laquelle, dans sa lettre, il affectoit d'ignorer cette affaire. Je signai donc, sur-le-champ, le pouvoir que m'envoyoit mon procureur, et je l'envoyai à Londres par le premier courier. J'appris ensuite que M. Calcraft, s'étant permis de traiter fort

(*a*) Songe d'une nuit d'été, acte I, scène I.

cavalièrement la personne qui s'étoit présentée pour lui faire la demande de cet argent, avoit été arrêté. Offensé d'un procédé si injurieux pour un homme de son importance, il avoit porté la cause à la chancellerie, où elle a resté pendante jusqu'à la mort de M. Davy, qui étoit trop riche et trop paresseux pour suivre le procès.

Je restai à Dublin jusqu'au milieu de l'été. M. Mossop, ne pouvant alors me donner tout ce qu'il s'étoit engagé à me payer, je fus obligée, avant de quitter l'Irlande, d'emprunter 400 livres. En débarquant en Angleterre, je tombai si malade à Chester, que je fus forcée d'y rester pendant plusieurs jours. Deux dames qui, dans la traversée, avoient eu pour moi beaucoup d'attention, eurent la complaisance de retarder leur voyage, et de m'attendre pour que nous pussions aller ensemble à Londres.

Lorsque je fus convalescente, elles m'engagèrent à aller au concert. J'y trouvai M. Crump. Je ne l'avois ni vu, ni entendu nommer depuis que j'avois été arrêtée pour ce que je lui devois. Supposant naturellement qu'il avoit eu connoissance de cette affaire, et qu'il y avoit consenti, je fus

surprise de le voir m'aborder avec sa familiarité ordinaire ; et je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement. Une explication s'ensuivit, après laquelle il sortit brusquement de la chambre, et partit, à ce que j'ai su depuis, pour Dublin, où il comptoit se venger de Coates. Mais il n'y réussit point : celui-ci ayant eu quelque avis de son dessein, chercha à éviter sa colère, et partit pour l'Angleterre. Peu de tems après, M. Crump, qui déja avoit eu quelques symptômes d'égarement, devint fou, et mourut.

Je n'étois pas encore bien rétablie, quand j'arrivai à Londres. J'allai y reprendre mon ancien logement à Chelsea : de-là, j'écrivis à M. Calcraft, pour lui annoncer que je le verrois dans quelques jours. Je lui devois une somme considérable ; et il m'avoit témoigné dans ses lettres quelque mécontentement de ce que j'avois quitté le Royaume sans l'en avertir. Ma négligence étoit d'autant moins pardonnable, que j'étois fort liée avec sa femme et sa famille.

Lorsque je vis l'Alderman, il me demanda si j'avois quelque engagement pour le théâtre. Je lui répondis que non, ajoutant que je ne pouvois songer à en prendre un, jusqu'à ce

que mes affaires fussent arrangées. C'étoit, me dit-il, une opération difficile, parce que je devois beaucoup plus que je ne paroissois le croire. Je n'avois point douté que M. Calcraft n'eût appliqué au paiement d'une partie de mes dettes, le produit du reste de mes bijoux, article que j'avois cru pouvoir monter à environ 4000 liv. La main-d'œuvre de la plupart étoit si curieuse, que la vente en devoit être facile et avantageuse. Il y avoit, entre autres, un moulin à vent qui, une fois monté, tournoit pendant trois heures, et un bonnet monté avec une rare élégance.

Quelle fut ma surprise, lorsque j'appris de l'Alderman, que ces bijoux avoient été remis à M. Jeffries, armurier dans le Strand, qui, par ordre de M. Calcraft, les avoit défaits, et que leur vente n'avoit produit en argent que 1100 livres ! Comme j'avois acheté ces articles à des hommes distingués dans ce genre de commerce, et remis à M. Calcraft les reçus des vendeurs, qui se montoient à plus de 6000 livres, je ne pouvois rien concevoir à ce résultat. Je priai M. Cracroft d'écrire à ce sujet à M. Calcraft.

L'Alderman me dit ensuite qu'il avoit reçu de Clifford (qui m'avoit quittée pour se marier)

un état de mes dettes, et qu'elles se montoient à 10,300 livres. Le courage, alors, me manqua tout-à-fait : je n'avois rien à espérer de M. Calcraft qui, dans cette occasion, s'étoit montré non-seulement cruel, mais malhonnête. M. Cracroft me fit entendre que je pourrois profiter d'une loi en faveur des créanciers insolvables, que l'on discutoit alors. Jamais, je l'avoue, je ne m'étois encore trouvée si humiliée. La seule supposition d'une pareille mesure me fit tant de peine, que je fus quelques instans sans pouvoir parler.

Je répondis enfin que j'étois incapable de ce procédé. Ce seroit de ma part une fraude insigne, mes dettes ne provenant que de mon extravagance, et ne ressemblant en rien à celles d'honnêtes marchands qui ont éprouvé des malheurs. J'étois déterminée, ajoutai-je, à me mettre à la discrétion de mes créanciers. S'ils vouloient me donner du tems, je pouvois les satisfaire, en leur abandonnant la totalité de mon traitement, et ne me réservant pour vivre que mon bénéfice.

L'Alderman applaudit beaucoup à cette résolution. Il ne m'avoit, dit-il, indiqué ce recours que pour sonder ma probité ; et puisque je dédaignois si généreusement de me libérer

par une voie injuste, il alloit dresser pour moi un sauf-conduit, qu'il signeroit le premier, et feroit signer aux autres créanciers. Il ne doutoit pas même qu'ils ne vinssent à mon secours. Il tint sa promesse, et m'avança quelque argent pour les besoins du moment.

M. Rich me reçut à bras ouverts. Mon engagement fut bientôt signé, et je fus tranquille à cet égard. Mon sauf-conduit fut signé de même par tous mes créanciers, excepté par une personne qui déclara qu'elle ne feroit aucune poursuite pour le recouvrement de sa dette; mais qu'ayant promis solemnellement de ne jamais signer aucun papier quelconque, elle ne pouvoit mettre son nom à cet acte.

M. Digges étoit allé dans le pays de Galles, pour y attendre mon retour : y ayant, pour lui, quelque inconvénient à passer en Irlande, il n'avoit pu venir m'y chercher. Il m'attendoit près de Ho'y-Head, ne sachant pas que je fusse passée par Chester. On lui dit un jour, qu'un Seigneur, qui se rendoit à Londres, avoit traversé la ville avec une actrice. La dame, ajoutoit-on, étoit une petite femme brune, qui sembloit faire ce voyage contre son gré. M. Digges en conclut que ce devoit être moi. En vrai chevalier errant, il courut

après les voyageurs, pour arracher sa dulcinée des mains de son ravisseur. Il ne les joignit qu'à Holywel, où on lui dit qu'ils étoient couchés; mais ses craintes diminuèrent quand on ajoûta qu'ils occupoient des appartemens séparés. Il attendit avec impatience le moment de leur lever, et découvrit alors que la personne qui lui avoit donné tant d'alarmes, n'étoit autre que Lord Ferrers. Celui-ci avoit été en Irlande pour empêcher sa sœur, qui avoit pris la fuite, de monter sur le théâtre, comme elle en avoit le projet; et il revenoit avec elle à Londres. Le portrait qu'on avoit fait de la dame à M. Digges, me ressemblant dans tous les détails, sa méprise étoit très-naturelle. Heureux de voir qu'il s'étoit trompé, il partit sur-le-champ pour Londres.

Faisant, un soir, une visite chez Mrs. Saint-Léger, j'apperçus aux bras d'une dame, mes brasselets: je ne pouvois m'y tromper, ils étoient ornés des lettres G. A. B., formées, d'un côté, en diamans, et de l'autre, en bleu d'émail, et entourés de brillans. Le joaillier Maisonneuve me les avoit fait payer 240 liv. Comme M. Cacroft m'avoit dit que tous mes bijoux avoient été démontés, je ne pus m'empêcher d'observer à la dame qu'elle me faisoit trop

d'honneur de se parer de mon chiffre. Je sus alors que M. Calcraft lui avoit fait présent des brasselets; j'appris aussi qu'il avoit donné à l'amie dont j'ai parlé plus haut, mes plus belles boucles d'oreilles, qui, chez le même bijoutier, m'avoient coûté cinq cent soixante-dix l. Il lui avoit donné de même plusieurs autres articles, entre autres un anneau à œillet de diamant, pierre sans égale dans son genre.

Je compris alors pourquoi on prétendoit avoir envoyé chez un ouvrier ces pierreries, pour les démonter : on sait assez que les prêteurs sur gages ne prêtent jamais sur les diamans leur valeur totale, parce que la mode qui en varie souvent la forme, en change le prix. Il est donc certain que Bibby ne m'auroit pas avancé deux mille livres sur des bijoux qui n'eussent depuis été vendus que onze cents. Si-tôt que j'eus fait cette découverte, je fis intenter contre M. Calcraft une demande pour la valeur totale de ces objets. Ce procès fut terminé à l'amiable au mois de Mars suivant; mais la transaction ne détruisit pas l'intention que M. Calcraft avoit eue de me frauder. Une pareille bassesse ne justifie-t-elle pas tout le mépris avec lequel je vous ai parlé de celui qui en fut capable? Sa fausseté, sa vile avarice motivent

assez la haîne qu'il m'avoit inspirée, et personne apparemment ne me blâmera d'avoir rompu toute liaison avec un homme qu'il m'étoit impossible de ne pas détester.

LETTRE LXXV.

6 Août 17—

LORSQUE la saison des spectacles fut arrivée, je pris une maison dans Jermyn-street. Un événement politique très-heureux (*a*) me fournit les moyens d'y vivre avec une élégance peu inférieure à celle dont j'avois contracté l'habitude. M. Digges s'étoit endetté tant en Angleterre qu'en Ecosse, pour une femme avec laquelle il avoit eu une longue liaison. Cette circonstance, jointe à ce que nous habitions séparément l'un de l'autre, doubloit nos dépenses; ce genre de vie m'attiroit d'ailleurs des sollicitations auxquelles est naturellement exposée toute femme que l'on suppose un peu légère. Je m'étois attiré une grande partie de ces importunités, en ne publiant pas les détails de la perfidie de M. Calcraft; si je les avois révélés,

(*a*) Mrs. Bellamy ne nous dit point quelle fut cette circonstance; on voit par la suite qu'il est question d'une coalition ministérielle, qui tenoit chez elle ses assemblées, et qui probablement défrayoit sa maison. *N. du Tr.*

les gens sensés et delicats auroient vu avec intérêt ma position.

Parmi les concurrens qui sollicitoient mes bonnes grâces, en étoit un qui m'offrit dix mille livres pour être reçu comme amant préféré. Il a fait depuis un heureux mariage, et je m'abstiendrai de le nommer; mais plusieurs personnes peuvent encore certifier le fait, et je proteste, malgré tout ce qu'a pu débiter la calomnie, que jamais, tant qu'a subsisté mon union avec M. Digges, je ne me suis écartée, même en pensée, de ce que je croyois lui devoir.

Tandis qu'on arrangeoit ma maison dans Jermyn-street, je couchois encore à Chelsea; mais j'étois tous les jours à la ville. Le sallon et la principale chambre à coucher n'étoient pas encore finis, lorsque le garçon du tapissier me vola neuf aunes de damas, une assez grande quantité d'indienne, et quelques belles porcelaines de Saxe, qui étoient dans la maison. Són maître soupçonnoit depuis long-tems sa fidélité; en conséquence on obtint un ordre pour faire chez lui perquisition : on y trouva tous mes effets, qui étoient très-faciles à reconnoître, mais rien qui eut appartenu au maître tapissier.

Celui-ci étoit un homme très-violent; il

vint

vint le soir à Chelsea, pendant que j'étois sortie, et par ses menaces, effraya tellement ma femme-de-chambre, qu'il la détermina à aller chez le Juge prêter serment pour les objets qu'on avoit trouvés; elle le fit, et s'obligea, sous peine d'une amende de quarante livres, à poursuivre le procès. Mais, comme le coupable avoit une nombreuse famille, son sort me toucha tellement, que j'empêchai ma femme-de-chambre de paroître pour déposer contre lui : j'ouvris une souscription pour le paiement de l'amende, et j'en retirai, je crois, trente livres.

La dénonciatrice n'ayant pas paru, le voleur fut déchargé d'accusation, et le même soir il vint se présenter chez moi. Supposant qu'il ne vouloit que me remercier de mon indulgence, et me souciant peu de recevoir ses actions de grâces, je chargeai le domestique qui me l'avoit annoncé de lui répondre que j'étois occupée, et que je ne pouvois le recevoir; sur quoi il me fit dire qu'il falloit qu'il me vît, ou que je pourrois m'en repentir; que j'avois *composé* pour *félonie*, et que d'ici à quelques heures je pourrois être appellée en jugement pour ce fait.

Choquée de l'impertinence, mais ne connoissant point les loix, je ne comprenois rien à cette menace. Il me fallut recourir à quelque homme instruit : je crus ne pouvoir mieux faire que de consulter mon cousin Crawford; qui, ayant profité de la loi en faveur des débiteurs insolvables, avoit repris ses affaires. Je l'envoyai chercher ; et en attendant, le misérable ingrat resta à un cabaret voisin. Lorsque M. Crawford fut venu, le coquin demanda effrontément cinquante livres, et exigea qu'on les lui donnât sur-le-champ ; sans quoi, dit-il, il alloit faire informer contre moi. Mon cher cousin m'ayant dit qu'il n'y avoit rien à répondre, je payai la somme exigée.

Je fus ainsi la victime de mon humanité pour un scélérat, qui auroit mérité de recevoir pour son ingratitude la peine qu'il avoit encourue pour son vol. Cet exemple prouve que, malgré le sentiment qui nous porte à la clémence, c'est un devoir public que de poursuivre ceux qui ont enfreint les loix : dans ces cas, l'indulgence est une foiblesse, et non une vertu. Nous croyons ne remettre au coupable que notre injure privée ; mais nous sacrifions à une fausse délicatesse les intérêts de la société,

en soustrayant un scélérat à sa juste vengeance.

Le théâtre ne s'étant pas ouvert aussi-tôt qu'on l'avoit cru, j'eus le tems de voir et de recevoir chez moi ce qu'on appelle ordinairement des amis, de ces gens qui vous recherchent, tant que votre société les amuse, tant que la mode vous favorise, et qui vous abandonnent, aussi-tôt que l'adversité vous enveloppe de son ombre. Loin de vous suivre alors, ils joignent leur voix à celles qui s'élèvent contre vous; ils vous imputent des torts, pour se dispenser de vous offrir des services. Depuis que l'infortune m'a visitée, j'ai souvent éprouvé que les gens, auxquels je supposois le plus d'âme et de délicatesse, étoient aussi prêts que la foule inconsidérée, à éviter la personne à laquelle ils avoient témoigné jadis le plus d'égards, et offert le plus d'hommages. Je peux assurer, avec vérité, que, de toutes les personnes que j'ai été à même d'obliger, je n'ai trouvé de reconnoissant qu'un seul homme, dont j'aurai occasion de vous parler. Et combien, au contraire, ne pourrois-je pas vous citer d'exemples d'ingratitude, dont le récit ne feroit point honneur à plusieurs de mes anciens amis! Qu'ils soient tranquilles.

J'ai dévoré l'amertume de leurs injures, et je n'ai point envie de troubler leur repos, si toutefois il en est pour la conscience des ingrats.

Ce que je n'ai point oublié, ce sont les bienfaits que, dans mon malheur, j'ai reçus de plusieurs personnes. En blâmant l'ingratitude des autres, je ne voudrois pas encourir le même reproche. Je me fais donc une gloire de me reconnoître redevable de nombreux services, non-seulement à des gens du plus haut rang, mais à des personnes de la profession que j'avois embrassée. J'avoue, avec plaisir, tout ce que je leur dois. Je n'ambitionne point de plus grand bonheur que d'être à portée de prouver le sentiment que j'en conserve.

Je reviens à mon récit. M. Rich introduisit, cette année, dans les pièces historiques de Shakespeare, une superbe représentation du couronnement; et pour que les premiers acteurs ne fissent point de difficulté de paroître dans le cortège, il se proposa d'y figurer lui-même, comme chambellan de la Reine. Malheureusement, il tomba malade à la dernière répétition, et n'a jamais eu le plaisir de

voir cette cérémonie, pour laquelle il avoit fait tant de dépenses. Comme je jouois dans la plupart des pièces, et que je faisois la Reine presque tous les soirs, je n'avois guères le tems de m'occuper de mes affaires domestiques; j'abandonnois entiérement la conduite de ma maison à ma femme-de-chambre, sur l'honnêteté de laquelle je ne formois aucun doute ; je pensois que les mémoires quittancés qu'elle me présentoit toutes les semaines, suffisoient pour me garantir sa fidélité.

Au mois de Février, la personne qui, parmi mes créanciers, s'étoit refusée seule à signer mon sauf-conduit, vint me voir, et me pria de lui donner une obligation et un jugement (*a*), pour l'argent que je lui devois. Elle observoit, pour justifier cette demande, que sa créance étoit considérable, et que, dans le cas où je viendrois à mourir, mes meubles, mon argenterie, etc. assureroient son

(*a*) Le créancier porteur d'un billet, ou qui seulement affirme sa créance, peut faire arrêter son débiteur ; mais il ne peut saisir ses propriétés qu'en vertu d'un jugement. L'obligation qu'on demandoit à Mrs. Bellamy s'appelle *bond and judgement*, parce qu'elle est toujours jointe à un *jugement* consenti, qui donne droit au créancier sur les biens du débiteur. *N. du Tr.*

paiement. Comme j'avois réellement intention de la payer, aussi-tôt que je le pourrois, je consentis à ce qu'elle désiroit, à condition que l'obligation que j'allois m'imposer, ne pût pas être à plus courte échéance qu'un an. J'allai, en conséquence, quelques jours après, chez cette femme, et ayant lu l'obligation, qui portoit le terme que j'avois indiqué, je la signai; mais, par une imprudence répréhensible, je négligeai de regarder si le jugement portoit la même échéance.

Peu de tems après, je reçus de ma créancière une lettre, par laquelle elle exigeoit que je lui payasse, sur-le-champ, la somme entière, sans quoi elle alloit mettre le jugement à exécution. Effrayée de cette menace, je ne savois quel parti prendre. M. Digges, très-embarrassé dans sa fortune, avoit accepté une invitation qu'on lui avoit faite, de se rendre à Edimbourg, où il étoit fort aimé. Il se proposoit d'y rester, jusqu'à ce que j'eusse arrangé mes affaires, opération à laquelle sa présence nuisoit beaucoup, les personnes qui eussent été disposées à m'aider, ne se souciant pas de le faire, pendant qu'il étoit avec moi.

N'ayant craint aucune poursuite de cette

créancière si avide, j'en avois payé plusieurs autres, que M. Cracroft m'avoit désignés comme étant dans le besoin. Cette femme, au contraire, étoit dans l'opulence, et me tèmoignoit toujours la plus grande amitié. Mais je reconnus que je m'étois mise à la discrétion d'une des plus méchantes créatures qu'il y eût au monde. Elle trouvoit bon et bien fait tout ce qui pouvoit lui rapporter de l'argent. J'avois bien oui dire que sa réputation étoit hasardée ; cependant, n'ayant jamais rien vu qui confirmât ces soupçons, je les croyois fort injustes. Elle étoit, de sa profession, marchande de dentelles ; mais elle s'occupoit de tout ce qui regarde la toilette des femmes ; et il n'étoit pas étonnant que des dames d'une vertu suspecte fréquentassent sa maison. Quand je la connus mieux, je vis que j'avois tout à craindre d'elle. Il est bon, d'oberver ici (ce fait, par la suite, m'ayant fait gagner un procès qu'elle m'intenta pour recouvrer son argent) que, dans une lettre qu'elle m'écrivoit, elle me manda que l'obligation étoit pour un an ; mais que le jugement étoit pour un mois : et son frère, pour donner plus de poids à la lettre, jura, par son Créateur, qu'ils m'avoient *pincée.*

Cette expression, et la fraude évidente dont j'avois été dupe en cette occasion, me fournirent le moyen de triompher de cette dangereuse adversaire.

LETTRE LXXVI.

14 Août 17—

M. Calcraft étant, un soir, à la représentation de Zaïre, (*a*) les applaudissemens extrêmes que je reçus, ranimèrent sa passion, et l'engagèrent à tout tenter, pour opèrer entre nous une réconciliation. M'ayant épiée un Dimanche, il vint au-devant de moi dans Derby-court, et me supplia de lui accorder une demi-heure de conversation. Sur mon

(*a*) Traduction de la pièce de Voltaire, par Aaron Hill, donné en 1735. Dans la pièce anglaise, Zaïre, à la deuxième scène du 4e. acte, au lieu de laisser tomber malgré elle quelques pleurs qui surprennent son amant, se jette par terre. Orosmane ne lui en dit pas moins : Zaïre, vous pleurez : Voltaire observoit qu'il eût dû dire, Zaïre, vous vous roulez par terre. Les Anglais réclament le sujet de Zaïre, comme étant originairement une conception de Shakespeare. C'est par le rôle de Zaïre que débuta au théâtre la célèbre M^rs^. Cibber. A. Hill a traduit aussi Alzire et Mérope, et fait plusieurs pièces originales. Il étoit né en 1684; il est mort en 1750. *N. du Tr.*

refus, il me pria, si je ne voulois pas me réconcilier avec lui, d'écouter une proposition qu'il avoit à me faire, et qui tendoit à l'arrangement du procès relatif aux diamans. Je le refusai de même, et lui déclarai que je ne voulois avoir avec lui aucune correspondance quelconque.

Sur cela, il entra dans une taverne, au coin de Yorck-street, et je reçus de lui, je crois, vingt lettres dans un très-court espace de tems. Me trouvant toujours inflexible, il m'envoya la bonne garde Carter, cette femme dont j'ai parlé, qui avoit vécu avec moi plusieurs années, et qui avoit élevé tous mes enfans. Il savoit que cette estimable personne avoit sur moi beaucoup d'influence, et il se flattoit qu'elle dissiperoit mes préventions. Mais mon ressentiment étoit trop profond. Il s'étoit d'ailleurs augmenté par une nouvelle insulte que m'avoit faite M. Calcraft.

La bonne Carter exécuta sa commission avec beaucoup de fidélité pour son commettant. Fatiguée enfin de ses importunités, je lui dis que si M. Calcraft vouloit m'adresser par écrit, ses propositions d'accommodement, ou m'envoyer son procureur, je consulterois M. Cracroft, pour savoir si je devois les ac-

cepter. Il me les envoya en conséquence, par un de ses commis; elles contenoient les articles suivans : il fourniroit l'argent nécessaire pour payer le billet de 400 livres, dû à M. Sparks ; il composeroit pour mes dettes avec tous mes créanciers, si je voulois consentir à rester en pays étranger, jusqu'à ce que cet arrangement fût terminé, aucun d'eux tant qu'ils me verroient à Londres, ne voulant accepter moins que la totalité de sa créance. Enfin, il me donneroit une nouvelle annuité de 100 livres, qui, jointe aux 20 livres qui me restoient de la première, me mettroit en état de vivre en Hollande ou en France, jusqu'à ce que l'affaire fût finie.

Après avoir consulté M. Cracroft, je mandai à M. Stubbs, procureur de M. Calcraft, que j'acceptois les offres de son client. Celui-ci, en conséquence, vint chez moi, avec l'obligation de me fournir l'annuité nouvelle de cent livres qui étoit en dépôt chez un tiers. M. Stubbs, en même-tems, me présenta une quittance générale à donner à M. Calcraft. Mais, en honnête homme, il me conseilla de ne la pas signer. Cependant, comme je n'avois aucune demande légale à faire M. Calcraft,

son procès avec M. Davy, pour l'annuité que j'avois cédée, étant encore pendant, je remis la promesse de mariage qui avoit été dressée lors de notre union, et je signai la quittance. J'avois disposé, ainsi qu'on l'a vu, de cent livres à prendre sur la première annuité, jusqu'à ce que, par les arrérages d'icelle, la somme qu'on m'avoit prêtée, et cinquante livres au-delà, fussent payées. Il n'étoit donc pas à supposer, qu'en signant la quittance, je prétendisse donner un reçu de ce que je n'avois pas le droit de recevoir.

Le soir même du jour où les actes furent signés, je partis pour Harwich, à l'effet de me rendre en Hollande; j'ai négligé de vous dire, que d'après les craintes que m'avoit inspirées ma rigoureuse créancière, j'avois indiscrétement quitté ma maison pour aller loger chez ma mère dans Brewer-street, et que j'avois envoyé mon argenterie chez l'Alderman Cracroft, pour servir de sûreté à sa créance. J'eus pour compagne de voyage Miss Betty Cibber, qui m'avoit été léguée par son grand'père Colley Cibber; douée d'un esprit médiocre, elle étoit exposée à devenir la proie du premier flatteur qu'elle auroit rencontré, et le célèbre vieillard l'avoit confiée

à mes soins. Il avoit de même légué tous ses petits-enfans à différentes personnes. Mrs. Smith, dont j'ai parlé dans mes précédentes lettres, avoit un fils chirurgien, que j'avois placé près d'un régiment. Ce jeune homme m'accompagnoit également dans ma fuite.

A Harwich, un vent contraire nous empêcha de mettre à la voile. Craignant d'être poursuivie par mon inflexible créancière, je crus prudent d'aller à Manningtrée, village à quelques distances d'Harwich, et d'y rester jusqu'à ce que le vent fût changé. Mon bénéfice auroit dû avoir lieu le Lundi suivant, ce qui rendoit impossible que mon départ fût long-tems tenu secret.

Le Jeudi soir, comme nous étions à souper, nous entendîmes entrer dans la cour de l'auberge, une voiture à quatre chevaux, et je ne fus pas peu surprise de voir paroître M. Digges. Ce n'étoit pas la rencontre la plus agréable que je pusse faire en ce moment. Il paroissoit fort en colère : il exigea que mes deux compagnons de voyage retournassent à Londres, que je montasse dans une autre voiture, et que je quittasse la maison. Intimidée par sa violence, je consentis à tout ce qu'il vouloit, à condition qu'il ne me conduiroit

pas à Edimbourg. J'avois pris, je ne sais pourquoi, une prévention contre cette ville, dont je n'ai jamais pu me rendre raison.

Nous nous mîmes ensemble en marche, assez mécontens l'un de l'autre, sans tenir aucune route certaine. En arrivant à Cambridge, je rencontrai une nouvelle cause de chagrin. Quelques étudians de l'Université avoient barbouillé de vers à ma louange, les fenêtres de l'auberge dans laquelle nous descendîmes; un couplet signé par M. Bullock, jadis mon admirateur, et dont je vous ai parlé ailleurs, disoit: « Que Jupiter se vante de sa » Junon et de son nectar, le champagne est « mon breuvage, et je le bois à la santé de » Bellamy. » Ces vers offrirent un nouvel aliment à la flamme qui dévoroit M. Digges; et comme les plus petites bagatelles semblent au jaloux, des preuves aussi certaines que parole d'évangile, (*a*) il crut avoir un motif de plus pour m'accuser de légéreté.

Mais une autre circonstance détourna bientôt son attention de ces fâcheuses pensées. En parcourant quelques journaux que j'avois trouvés dans la chambre, j'y vis un avertis-

(*a*) Othello, acte III, scène VII.

sement qui évidemment y étoit mis pour moi. Il portoit : Si la dame qui, tel jour, a quitté une proche parente qui est partie avec un jeune homme et une jeune personne, veut revenir, cette parente a entre les mains un dépôt plus que suffisant pour arranger l'affaire qui a occasionné le départ de la dame.

Après avoir lu cet avis, j'insistai pour retourner à Londres. M. Digges y consentit ; mais quand nous fûmes à Edmonton, il se décida à m'y laisser, et à aller seul à la Capitale pour prendre, sur l'affaire, des informations. Je le laissai partir, m'amusant de penser que je serois à la ville aussi-tôt que lui. Mais quand je demandai une chaise de poste, (*a*) le maître de la maison me dit que le Monsieur qui venoit de partir lui avoit positivement défendu de me donner une voiture, et même de me laisser sortir de sa maison. Je n'avois d'autre ressource que la patience, et ce n'est pas, je l'avoue, la vertu qui m'est la plus familière.

Mon aimable compagnon de voyage m'ap-

(*a*) Voitures à quatre roues, que nous nommons diligences anglaises. Les maîtres de poste les fournissent aux voyageurs. *N. du Tr.*

prit à son retour que ma mère supposant que j'avois lu son avis, avoit été si irritée de ce que je n'étois pas revenue, qu'elle s'étoit déterminée à rendre l'argent déposé dans ses mains, et à vendre les meubles de ma maison pour payer Mrs. Jordan, ma marchande de modes, qui étoit son intime amie. Je suppliai M. Digges de me laisser aller trouver ma mère pour la faire changer de résolution; mais je ne pus rien obtenir. Malgré la peine que me fit alors l'obstination de M. Digges, je crois lui rendre justice, en disant qu'il n'avoit d'autre motif que son intérêt pour moi.

Il avoit promis de retourner en Ecosse, et supposoit avec raison, que, quand même il manqueroit à cet engagement, l'embarras de ses affaires lui permettroit difficilement de vivre à Londres. Il avoit, d'ailleurs, tout lieu de croire que le dépôt remis à ma mere, n'avoit éte fait que conditionnellement, la nature de ma liaison avec lui n'étant pas connue.

Nous repartîmes donc sans savoir où aller. Quand nous fûmes à Barton-Hill, auberge sur la route de Norwich, je me trouvai fort malade; M. Digges me quitta encore là, et retourna à Londres, pour savoir, je crois, si ma mère avoit mis ses menaces à exécution.

Il trouva qu'elle avoit été très-ponctuelle. Je me voyois alors dans une situation véritablement désagréable ; pour la première fois de ma vie, je craignis de manquer d'argent pour les besoins du moment. Toute ma garde-robe avoit été mise à bord du paquebot à Harwich. Je n'avois avec moi que quelques chemises, mon bonnet de nuit et mon habit de voyage. Pour frayer à mes dépenses en Hollande, j'avois pris de M. Colley, ami de ma mère, des lettres-de-change et de crédit sur des négocians d'Anvers et de la Haye, lieux dans lesquels je m'étois proposé de passer alternativement mon tems ; mais ces effets ne pouvoient dans ma position, m'être d'aucune utilité.

Nous prîmes donc notre route vers le Nord ; et quand nous arrivâmes à Preston, dans le Lancashire, mon argent étoit presque fini. Tout ce qui restoit à faire étoit que M. Digges allât à Edimbourg. Ce fut le parti qu'il prit, me laissant à un village dont j'ai oublié le nom, à environ vingt milles de cette capitale ; car j'avois insisté sur la promesse qu'il m'avoit faite de ne m'y pas mener.

Deux jours après qu'il m'eût quittée, une chaise de poste vint me prendre pour me con-

duire, me dit le postillon, à Grass-market. J'imaginai que c'étoit une ville qui portoit ce nom, et je partis avec lui. Dans l'auberge où l'on me mena, j'étois attendue par une femme d'une figure très-extraordinaire. Elle avoit été belle ; mais elle étoit prodigieusement grasse, et d'une mal-propreté insupportable : elle étoit coëffée d'un bonnet à la hollandaise, n'avoit point de corset, et portoit sur ses épaules une espèce de couverture bigarrée. Elle s'appelloit, me dit-elle avec son accent écossais, Molly-Kershaw : amie particulière de mon mari, elle étoit venue me chercher pour me conduire à mon appartement. J'espérois, lui répondis-je, que ce n'étoit pas à Edimbourg : elle m'assura que non ; que c'étoit chez Miss Coulstone, femme aussi bien élevée que moi, quoiqu'elle travaillât pour vivre. Elle avoit, m'ajouta-t-elle, commandé un dîner pour moi dans l'auberge où nous étions. J'aurois, entre autres choses, un turbot dont elle parloit beaucoup. J'ai, en tout tems, peu d'appétit. La fatigue, le chagrin et la maladie n'étoient pas propres à l'augmenter : mais je ne fus pas peu surprise de voir à dîner que ce beau turbot étoit un morceau d'une grande raie.

Entre six et sept heures du soir, une voiture

vint me chercher pour me conduire à mon appartement à Cannon-Gate. Après avoir monté trois étages dans une maison, dont le rez-de-chaussée étoit une boutique de chandelier, je fus présentée à l'élégante Miss Coulstone; c'étoit une vieille fille d'environ soixante ans; on eût dit qu'elle avoit été séchée à la fumée.

Un bruit de musique vint alors frapper mes oreilles; je demandai ce que c'étoit : il venoit, me dit-on, du théâtre qui étoit précisément vis-à-vis. J'appris par-là, que Cannon-Gate où la voiture m'avoit conduite, étoit un faubourg d'Edimbourg. Grâce à mon ignorance du pays, je me trouvois avoir été conduite dans cette ville sans m'en douter. Aussi-tôt que j'eus fait cette découverte, je pris des ciseaux, et je me coupai les cheveux ras la tête, pour éviter que l'on me pressât de paroître en public.

La pièce qu'on jouoit ce jour-là, étoit The Beggar's opéra. (*a*) M. Digges y faisoit le rôle de Macheat, dans lequel on le regardoit comme supérieur. Après le spectacle, il vint

(*a*) *L'opéra du Gueux*, pièce en prose, melée d'ariettes, sur des airs connus, par Gay. Elle a été traduite en français. Les personnages sont des voleurs

me rejoindre et m'apprit que les Journaux Anglais ayant annoncé mon absence, on avoit déja présumé que la personne nouvellement arrivée chez Miss Coulstone, étoit la fugitive du théâtre de Covent-Garden.

Le lendemain, M. Bates, associé de M. Douson, dans la propriété du théâtre d'Edimbourg, et directeur en exercice, dit à M. Digges, qu'il seroit inutile d'ouvrir la salle, si l'on ne pouvoit me determiner à paroître sur la scène. Je ne concevois pas comment mon arrivée avoit pu être si promptement connue. Car, pour prévenir tout soupçon, nous ne devions point dire que M. Digges m'avoit accompagnée ; et il devoit rester dans le logement qu'il occupoit.

Notre voyage avoit été coûteux. Il me restoit peu d'argent ; à M. Digges encore moins. Les traites que j'avois sur la Hollande ne m'offroient, à Edimbourg, aucune ressource. Dans cette position, je ne voyois autre chose à faire que de me conformer aux

---

de grand chemin, des espions de police, et des filles de mauvaise vie. Le dialogue en est plein d'esprit, et les mœurs y sont peintes avec une vérité hideuse. *N. du Tr.*

désirs de M. Bates. La perte de mes cheveux faisoit un obstacle ; pour la première fois, j'eus recours à l'artifice. Quoique je n'eusse pas même le nécessaire, il me fallut faire faire, à grands frais, des vêtemens. Mais mon succès surpassa tellement mes espérances, qu'il me fut facile de les payer. La curiosité engagea des familles entières à venir de toutes les parties du pays.

M. Cunningham, auteur à qui ses talens ont mérité une place parmi les poëtes de la Grande-Bretagne, fit à cette occasion un prologue (*a*) que prononça M. Digges.

La saison étoit fort avancée ; je ne pus donner que huit représentations : la dernière étoit destinée à mon bénéfice. Le matin du jour où elle devoit avoir lieu, je fus arrêtée à la requête de la créancière qui m'avoit fait quitter Londres. Cependant, je fus bientôt re-

---

(*a*) Ce morceau n'est remarquable sous aucun rapport. Il ressemble à tous les complimens rimés que le public est condamné à entendre. M[rs]. Bellamy donne à la suite de ce prologue, deux autres pièces de vers faites pour elle par le même auteur. Ces petits ouvrages pouvoient flatter celle qui en étoit l'objet ; mais ils ne sont pleins que des lieux communs de la politesse et de la galanterie. *N. du Tr.*

mise en liberté, l'arrestation ayant été faite contre les loix de l'Ecosse, qui veulent que le débiteur, avant d'être arrêté, ait été prévenu quelques jours d'avance.

En cette occasion, les premiers avocats du pays prirent volontairement ma défense, entre autres M. Montgomery, depuis premier Baron, et Doyen de la Faculté. Enfin, la chose vint en jugement: je produisis la lettre dont j'ai ci-devant parlé, qui prouvoit qu'on avoit obtenu par surprise le titre dont on abusoit; et comme les cours de justice en Ecosse, sont en même tems cours d'équité (*a*), on prononça en ma faveur. Ma créancière, ainsi déçue de son injuste espoir, consentit à recevoir sa créance par portions de deux cents liv., paya-

(*a*) Cette distinction peu connue en France, est très-importante. La cour de *justice* prononce d'après la lettre de la loi, et ne peut jamais s'en écarter; la cour d'*équité*, prononce en certains cas, *ex æquo et bono*. On seroit tenté de regarder son institution comme préférable à l'autre; mais l'équité, quoiqu'en aient dit les moralistes, est une idée vague, sur laquelle les hommes sont encore moins d'accord que sur la beauté. C'est après avoir long-tems disputé sur le juste et l'injuste, qu'on a imaginé de substituer à l'opinion *la loi*, à *l'équité* douteuse la justice *positive*. *N. du Tr.*

bles d'année en année ; après quoi, mes autres créanciers, particulièrement M. l'Alderman Cracroft, et le docteur Bailli, à qui je devois des sommes considérables, se réunirent pour me procurer par leurs recommandations la protection personnelle qu'ils savoient que je pourrois trouver dans le pays où j'etois.

Le bien, quelquefois, provient du mal. Ce malheur contribua peut-être à me concilier la bienveillance et les attentions dont on m'a comblée pendant mon séjour en Ecosse ; il me procura, entre autres, l'amitié de M. Montgomery et de sa famille, avec qui je vécus dans une grande intimité. Outre les appuis que je trouvai dans cette maison, qui étoit fort nombreuse, j'eus pour patronnes la Duchesse de Douglass, et les Demoiselles Ruthwen, dont l'aînée, peu de tems après, épousa M. Elphinston. Ces jeunes personnes me témoignèrent un attachement qui tenoit de l'enthousiasme ; Lady Ruthwen m'honora aussi de sa protection.

L'hiver suivant, je devois avoir un tiers des profits, et deux représentations à mon bénéfice. Le traitement de M. Digges étoit réglé par semaine. M. Calcraft, semblant regarder l'Ecosse comme pays étranger, payoit régulière-

ment la nouvelle annuité dont nous étions convenus. M. Digges prit alors une maison à Bonnington, fort joli village voisin d'Edimbourg. Notre succès au théâtre fut très-grand, et nous aurions pu mettre de côté quelqu'argent, si les dettes qu'avoit contractées M. Digges, à cause de la personne qui avoit précédemment vécu avec lui, ne l'eussent pas beaucoup gêné.

Je fus, vers ce tems-là, fort surprise de recevoir de M. Ballard, trésorier du théâtre de Covent-Garden, une lettre par laquelle il me demandoit une somme considérable. Les exécuteurs testamentaires de M. Rich l'avoient chargé en recette du salaire qu'il m'avoit payé trois ans auparavant, pendant la clôture du théâtre, qu'avoit occasionnée le deuil d'une branche de la Famille Royale. J'étois convenue d'un traitement annuel, et M. Rich avoit expressément défendu au trésorier de me faire aucune déduction pour cet intervalle de tems; mais M. Ballard n'ayant pas pris de lui un ordre par écrit, étoit obligé de rendre l'argent. Je l'avois reçu, et je ne pus consentir à ce qu'il le payât. J'écrivis donc à l'Alderman Cracroft, pour le prier d'arranger l'affaire comme il pourroit, à la satisfaction du trésorier.

A cette époque, ma mère, en m'envoyant tous mes effets qui étoient revenus de Hollande, m'adressa une jeune personne qu'elle crut susceptible de réussir au théâtre; son nom étoit Wordley; elle étoit d'une vivacité extraordinaire, et avoit été mieux élevée que ne le sont ordinairement, en Angleterre, les femmes d'un moyen ordre. Son père étoit intendant du Comte de Powys; il n'avoit rien épargné pour cultiver l'esprit de cette fille, qu'il idolâtroit, et qui recevoit ses instructions avec plaisir. Cette jeune personne formoit pour nous une acquisition intéressante, et faisoit honneur à la recommandation de ma mère. Je l'invitai à demeurer à Bonnington.

LETTRE LXXVII.

22 Août 17 —

Mon récit se prolonge. Ma mémoire exercée par le travail qui m'occupe, me fournit mille circonstances que je croyois avoir oubliées : un incident en rappelle un autre ; et je crains que mon ennuyeuse narration ne fatigue votre indulgence. J'écarte donc tout ce qui ne tendroit pas au double but que je me suis proposé, celui de satisfaire votre curiosité, et d'écarter les préventions que le public a conçues contre moi, faute de connoître tous les détails de ma vie.

M. Digges faisoit, pour me rendre heureuse, tout ce qui dépendoit de lui. Il me procuroit tous les plaisirs qui étoient à sa disposition ; mais j'étois si importunée des réclamations continuelles qu'entraînoient les dettes qu'il avoit contractées avant notre union, que je ne pouvois ni goûter aucune satisfaction, ni lui montrer autant de complaisance que je l'aurois voulu.

Vers le milieu de la saison, il m'apprit que

son frère, le capitaine Dudley Digges, étoit arrivé en Angleterre, et qu'il desiroit beaucoup de le voir, pour régler avec lui quelques intérêts de famille. Il se décida donc à l'aller trouver, et nous nous vîmes obligés de conduire, comme nous pourrions, les affaires du théâtre. Mais la difficulté étoit d'avoir de l'argent pour les frais de son voyage. M. Still, mon procureur, chargé, dans ce pays, de tous mes intérêts, en avança à ma prière.

M. Digges, en arrivant à Londres, fut bientôt réconcilié avec ma mère : il logea chez elle pendant tout son séjour. A son retour, il me fit présent d'une grande montre d'argent à répétition, pour mettre au chevet de mon lit. J'avois souvent désiré d'en avoir une de ce genre, pour connoître les heures auxquelles il me falloit prendre certains remèdes qu'exigeoit l'état toujours chancelant de ma santé.

Il y avoit, dans notre troupe, une jeune femme que j'aimois beaucoup ; c'étoit l'épouse de M. Aickin, acteur du théâtre de Drury-lane. La mort ne tarda pas à me l'enlever. Cet événement m'affecta beaucoup, et contribua encore à déranger mon tempérament. Il nous fallut trouver quelque actrice pour me soulager de l'extrême fatigue que me causoit

mon emploi. Je choisis, pour cet objet, M[rs]. Kennedy, avec qui j'avois joué autrefois, pendant mon premier voyage à Dublin.

Cette actrice, son mari et leur fils furent, en conséquence, engagés à un prix que ne comportoit pas Edimbourg; mais que faire? Il étoit impossible que je jouasse toujours, et je ne pouvois me faire doubler que par quelqu'un qui eût une certaine réputation. Les propriétaires se virent forcés d'accorder des conditions exorbitantes. M[rs]. Kennedy avoit du mérite dans quelques rôles; et comme elle avoit fait partie de plusieurs troupes ambulantes, elle avoit étudié presque tous les emplois. Sans être belle, elle avoit assez bon air.

Une maladie vint frustrer l'espoir dans lequel nous l'avions engagée. Peu de tems après son arrivée, elle fut incommodée. Une éruption dangereuse parut sur son visage. Elle ne put jouer que quatre fois dans toute la saison. Son indisposition donna lieu à un incident qui fit beaucoup rire les spectateurs, et qui, peut-être, vous amusera.

M[rs]. Kennedy, se croyant assez bien rétablie pour paroître, fit dire qu'elle joueroit le rôle de Zaïre, dans *the Mourning Bride*,

qu'on devoit donner pour le bénéfice de quelqu'un à qui elle s'intéressoit. Mais le jour de la représentation, sur les quatre heures, elle se trouva si mal, qu'il lui fut impossible de paroître. La pièce avoit été choisie à dessein; et il n'y avoit ni moyen de la changer, ni possibilité de substituer quelqu'un pour un rôle si important. Dans cet embarras, Mrs. Farrel, sœur de Mrs. Kennedy, plus âgée qu'elle d'environ vingt ans, et qu'on employoit quelquefois pour faire les vieilles nourrices, entreprit de jouer le rôle.

Le public montra son mécontentement pendant toute la pièce, mais sur-tout au moment ou Zaïre mourut. Se levant alors d'entre les muets, et s'avançant sur la scène, elle dit aux spectateurs qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu mériter leurs suffrages; mais que n'ayant joué ce rôle que par complaisance, et uniquement pour obliger la personne, au bénéfice de qui se faisoit la représentation, elle espéroit qu'on voudroit bien l'excuser. Après avoir fini ce discours, elle alla reprendre la place où elle s'étoit levée, et se recoucha par terre entre les muets, qui couvrirent son visage du voile. Ce bizarre incident apprêta tellement à rire aux spectateurs, ainsi qu'à moi

qui entrois précisément en scène dans le rôle d'Almérie, qu'il me fut impossible de reprendre mon sérieux de toute la soirée.

Ceci me rappelle une aventure comique du même genre, qui arriva à Mrs. Hamilton. Cette actrice jouoit le rôle d'Arpasie dans Tamerlan; et comme elle étoit fort puissante, les valets de théâtre avoient beaucoup de peine à enlever le fauteuil sur lequel elle s'étoit jettée au moment de sa mort supposée. S'appercevant de leur embarras, elle leur dit de poser le siége par terre; puis, faisant une révérence à l'assemblée, elle s'en alla sur ses pieds aussi froidement que si elle n'eût pas été supposée morte.

Je reçus, pendant que je dirigeois ce théâtre d'Edinbourg, un nombre incroyable de lettres de comédiens ambulans, qui demandoient des engagemens. Tous écrivoient de manière à faire voir qu'ils se regardoient comme autant de Garricks et de Cibbers.

Dans l'hiver suivant, l'honorable Mrs. Digges mourut, ce qui obligea son fils d'aller en Angleterre. Elle laissa 8000 livres à partager entre ses deux fils, à la condition que l'aîné quitteroit le théâtre, et prendroit le nom de West (qui étoit celui de Mrs. Digges.) M. Diggès

m'apprit ces nouvelles pendant que j'étois au théâtre. Le même courier m'apporta une lettre de ma mère, qui le pressoit de partir.

C'étoit la semaine suivante que devoient avoir lieu les courses, tems des grandes recettes du théâtre : cependant il falloit de l'argent, sur-le-champ, pour ce voyage. J'engageai donc à M. Still la montre à répétition pour six guinées, et je consentis, ce me semble, qu'il en prit dix ou quinze au bureau. Je ne pouvois en donner davantage. Peu de jours après, j'avois besoin de 200 livres que j'avois promis de payer à mon inflexible créancière.

M. Digges partit pour l'Angleterre, avec promesse de revenir aussi-tôt qu'il pourroit : mais comme il ne devoit plus jouer, l'époque de son retour étoit indifférente. A la fin de la semaine, j'envoyai demander à M. Still les 200 livres : je reçus pour réponse qu'il n'avoit pas un schelling ; il avoit donné à M. Digges tout l'argent qu'il possédoit, et celui-ci lui devoit 200 livres.

Je ne peux exprimer quel fut alors mon embarras : j'avois prié M. Ferguson, procureur de ma créancière, de venir dîner avec moi à Bonnington le jour de l'échéance, parce que je me proposois de lui remettre l'argent. Cet

homme, heureusement, avoit une âme élevée, et faisoit honneur à sa profession. Miss Wordley lui ayant appris la vraie position de mes affaires, dont je n'avois pas le courage de lui parler moi-même, il convint de m'accorder trois mois pour payer cette somme; et pour que sa cliente ne fût pas mécontente de ce délai, il lui paya l'argent, et prit pour lui la créance. Une obligeance si rare méritoit toute ma reconnoissance. Elle devint pour moi la cause d'un chagrin très-sensible. J'appris, quelques années après, que cet aimable jeune homme étoit une des personnes qui avoient perdu la vie par la chute du pont d'Édimbourg, et je pleurai amèrement cette victime d'un affreux désastre.

Tandis que j'habitois Parliament-street, (époque féconde en chagrins) j'avois recommandé à M. Calcraft, pour en faire un commis, un jeune homme qui avoit une belle main. Environ deux ans après, celui-ci me dit qu'il avoit une occasion de faire aux Indes-Orientales un voyage très-avantageux, m'assurant en même-tems qu'il conserveroit toujours un tendre souvenir de l'intérêt que j'avois pris à lui. Il me le prouva bien par sa conduite postérieure. De retour en Angleterre, ce jeune homme

homme, qui s'appelloit M. Hearne, demanda de mes nouvelles. Il entendit parler de mes embarras, et pendant que j'étois à Edimbourg, il m'envoya généreusement 200 livres. C'est le service le plus agréable que j'aie jamais reçu, parce qu'il étoit le témoignage d'un rare et précieux sentiment, la reconnoissance. J'aurai d'autres occasions de vous parler de cet estimable M. Hearne.

Je ne dois pas omettre un second exemple de ce genre, qui m'arriva vers le même tems. J'avois eu, autrefois, un domestique nommé Daniel Douglas. Il avoit demeuré chez moi près de neuf ans : enfin, ses galanteries ayant fait du bruit dans la maison, et toutes les filles s'occupant de lui, je le plaçai, comme domestique, chez le Lord Hume, alors Gouverneur de Gibraltar. Mylord en fit son Major-dôme, et Daniel se conduisit tellement à la satisfaction de son maître, que celui-ci, en mourant, lui laissa quelque chose.

On m'avoit dit qu'un M. Douglas s'étoit présenté chez moi, plusieurs fois, en mon absence. Un jour, allant à Castle-Hill, je fus abordée par un homme dont le visage m'étoit familier, quoique je ne le reconnusse pas d'a-

bord : le pauvre garçon fondit en larmes, et se fit bientôt reconnoître. Après s'être informé de ma santé, etc., il me pria de lui accorder, à mon premier moment de loisir, quelques instans d'entretien, rien autre chose ne le retenant à Edimbourg, que le désir de me parler. Je lui dis de venir l'après-midi chez moi. Je ne concevois pas quelle affaire il pouvoit avoir à me communiquer : quoique j'aie toujours tâché de mériter l'affection de mes gens, je n'avois jamais eu pour lui d'attention particulière.

Il vint le soir, et m'apprit qu'il avoit amassé onze cents livres. Sa femme venoit de prendre, sur la route de Douvres, une auberge, pour entrer en possession de laquelle, il leur falloit payer 700 livres. Il espéroit, ajouta-t-il, que je pardonnerois sa présomption ; il craignoit que je ne fusse pas dans une position aussi heureuse que celle où il m'avoit vue, et si j'avois la bonté de faire usage, pour le tems que je voudrois, du reste de cette petite fortune, dont j'avois été pour lui l'occasion, je lui ferois plus de plaisir que jamais ne pourroit lui en causer aucun autre emploi de ses fonds.

Je pouvois à peine retenir mes larmes. Cette

offre touchante étoit faite d'une manière si délicate ! Le digne homme avoit l'air de solliciter un prêt plutôt que de l'offrir. Je le remerciai tendrement ; mais je refusai d'accepter sa proposition ; non, certes, que je m'en tinsse offensée : elle me flattoit et m'honoroit, mais je venois de recevoir de M. Hearne, qu'il connoissoit, ce dont j'avois besoin pour le moment. Je ne pouvois, d'ailleurs, me résoudre à emprunter un argent qui lui avoit coûté tant d'années de sagesse et d'économie ; sans être sûre qu'il me fût possible de le rendre quand il en auroit besoin. Le bon Douglas se rendit avec regret à mes raisons ; il me quitta, aussi mortifié de ce que j'avois refusé son argent, que l'eût été un autre qu'on eût poursuivi pour le payer.

LETTRE LXXVIII.

29 Août 17 —

Lors de mon premier engagement à Edimbourg, les habitans de Glasgow avoient offert de construire une salle par souscription, si notre troupe vouloit promettre d'y jouer en été. Nous y consentîmes volontiers. Les citoyens de cette ville sont opulens, et passent pour magnifiques. La salle étant bâtie, nous nous faisions, de ce voyage, un plaisir, tant à cause de la perspective de bénéfice qu'il nous offroit, que par l'idée que nous nous étions formée du lieu et des habitans. La Déesse de la Déraison (c'étoit le sobriquet que nous avions donné à Miss Wordley, parce qu'elle avoit joué ce rôle pour le bénéfice de M. Wilkinson) attendoit avec une impatience d'enfant notre sortie de la capitale. Les affaires du théâtre m'ayant obligée de me rapprocher de la ville, j'avois quitté Bonnington pour revenir à Edimbourg. A cette occasion, David Hume (*a*) eut la complaisance

(*a*) Auteur célebre de l'Histoire d'Angleterre. Il étoit Ecossais, ainsi que Robertson, Brydone, etc. etc. *N. du Tr.*

de me prêter son appartement dans le faubourg de Cannon-Gate.

Lorsque nous fûmes prêts à partir, après avoir payé mes mémoires, je trouvai que je n'avois pas assez d'argent pour les frais de voyage. Ma maison consistoit alors en Miss Wordley, moi, et trois domestiques. Les voitures étoient demandées ; nous attendions qu'elles arrivassent à la porte. Ne sachant comment me procurer de l'argent dans le moment ; j'envoyai une de mes femmes, nommée Waterstone, chez un horloger, dans High-street, pour vendre la montre d'argent à répétition que M. Digges m'avoit donnée. L'artiste à qui je lui avois dit de s'adresser, avoit acquis de la réputation par plusieurs ouvrages en ce genre, qu'il avoit faits pour le Duc d'Argyll, célèbre par son goût pour la méchanique.

Les voitures étoient à la porte. J'étois là, attendant l'arrivée de cet argent nécessaire pour partir : quelques heures s'écoulèrent, sans que j'eusse aucunes nouvelles de mon émissaire ; je ne pouvois faire aucun doute sur sa probité, et je ne concevois rien à ce retard. Vers quatre heures de l'après-midi, un homme vêtu à-peu-près comme un de nos bedeaux, vint me dire qu'une femme qui étoit à mon service, avoit

été arrêtée pour une montre qu'elle avoit présentée à vendre.

Cette nouvelle mettoit le comble à mon embarras. Je renvoyai les voitures, qui attendoient encore, et priai M. Still d'obtenir la liberté de cette pauvre femme : celui-ci étant allé chez l'horloger, apprit que la montre avoit été achetée par M. Digges, précisément chez ce même homme à qui je l'avois fait offrir à vendre; elle étoit sans prix pour la main-d'œuvre; mais sa grosseur la rendant d'une vente difficile, l'artiste l'avoit vendue à M. Digges un peu au-dessous de son prix, et avoit reçu de lui un billet payable à la fin de la saison du théâtre.

Ayant ouï dire que M. Digges n'avoit pas le projet de revenir, et voyant qu'on lui proposoit d'acheter la montre, il avoit eu quelques soupçons sur la personne qui l'offroit, d'autant que la femme avoit refusé de la laisser, et de dire de quelle part elle venoit. M. Still, pour arranger l'affaire, remit la montre à son premier maître, à condition qu'il rendroit le billet de M. Digges, et remettroit ma domestique en liberté.

Mon obligeant négociateur tâcha ensuite de me procurer de l'argent, afin que je pusse partir pour Glasgow, le lendemain matin : je

ne pouvois différer plus long-tems. Il m'apporta de quoi fournir à la moitié des frais de la route. Il fallut, pour le surplus, recourir à la bourse de mes compagnons de voyage. La gaité de Miss Wordley soutenoit mon courage, au milieu de toutes ces contrariétés. La tristesse qui voiloit mon imagination, sembloit diminuer à chaque mille que nous parcourions. Avant d'avoir fait beaucoup de chemin, j'avois recouvré une sérénité qui, depuis long-tems, m'étoit étrangère.

Le lendemain, à midi, nous apperçûmes, à une petite distance de nous, cette ville charmante vers laquelle nous courions avec tant d'empressement. Une belle rivière, de superbes bâtimens qu'ornoit la splendeur d'une magnifique journée, flattoient mes regards, et réjouissoient mon imagination. Je pensois au plaisir que j'aurois à y être reçue par des amis que leur opulence mettoit à même de remplir les promesses dont ils avoient accompagné leurs pressantes invitations.

Quand nous entrâmes dans Glasgow, un des acteurs qui étoit venu au-devant de nous, me dit : Madame, vous êtes ruinée; il ne vous reste rien, que ce que vous avez dans vos voitures. Je ne sais encore comment m'ex-

pliquer la tranquillité avec laquelle je reçus cette nouvelle; car j'en demandai la cause sans la moindre émotion. La veille, le théâtre de la nouvelle salle avoit été brûlée; ma garde-robe, tous mes effets qui s'y trouvoient encore emballés, étoient devenus la proie des flammes.

Cet incendie avoit été occasionné par une circonstance remarquable. Un prédicateur méthodiste, qui étoit en crédit dans la ville, avoit raconté à ses auditeurs que la veille, dans un songe, il s'étoit cru transporté aux Enfers, et y avoit été témoin d'un grand repas, auquel assistoient tous les diables; Lucifer, leur chef, avoit porté pour toast la santé de M***, qui avoit vendu son terrein pour y bâtir une maison (la salle de spectacle) qu'on alloit ouvrir le lendemain, et dans laquelle ils devoient établir leur empire.

L'ignorant et enthousiaste auditoire se sentit enflammé d'un saint zèle contre Satan et ses sectateurs. Pour empêcher cette effrayante victoire de l'infernale puissance, il se porta en foule à la nouvelle salle, où il mit le feu au théâtre; heureusement, l'incendie s'éteignit avant de gagner les autres parties du bâtiment; mais, toute ma garde-robe, contenue dans les malles entassées sur le théâtre, fut consumée.

Il paroît qu'à cette troupe de fanatiques, qui avoient mis le feu par de saints motifs, s'étoient joints des gens qui avoient intention de profiter du désordre, car on trouva beaucoup de fausses dorures qu'ils avoient arrachées à des vêtemens de Rois et de Reines, et qu'ils avoient jettées à travers champs, en voyant que ce clinquant n'avoit aucune valeur. Comme la salle étoit, à-peu-près, à un mille de la ville, et que les flammes ne se montrèrent pas d'abord, les incendiaires exécutèrent tranquillement leur dessein, et se retirèrent sans être troublés. Personne ne prit l'allarme; on ne connut que le lendemain notre malheur.

Quelque importante que fût cette perte pour moi, j'en appris la nouvelle assez tranquillement; mais la pauvre Miss Wordley, qui perdoit le peu qu'elle possédoit, perdit en même tems la philosophie qu'elle m'avoit recommandée dans d'autres occasions.

Sans me troubler et me lamenter, comme l'eussent fait peut-être beaucoup d'autres, je dis assez froidement que je voulois aller sur les lieux, et examiner mon désastre. Sur le champ, j'ordonnai que la voiture me conduisît au théâtre. Là, je vis réduites en cendres toutes ces parures qui m'avoient coûté tant d'argent.

Alors même, elles valoient au moins 900 liv.; y ayant, entre autres, un assortiment complet de grenats et de perles, depuis la coëffure jusqu'à la piece d'estomach.

Arrivée à l'auberge, je demandai M. Bates, l'un des directeurs de notre troupe : je ne connoissois pas l'autre. On me dit qu'il étoit allé à la bourse offrir une récompense à ceux qui découvriroient les incendiaires. Mais tous ses efforts, à cet égard, furent inutiles. La fermeté naturelle des Ecossais, garantit leur fidelité mutuelle. Dans cette affaire, non plus que dans celle du Capitaine Porteus, à laquelle certainement plus de cent personnes avoient pris part, il ne se trouva pas un seul homme assez lâche, ou assez perfide, pour dénoncer ses complices.

Je n'avois pas de quoi payer les postillons: ils furent obligés d'attendre le retour de M. Bates. Lorsqu'il fut arrivé, et qu'il les eu congédiés, je le priai de retourner à la bourse pour y dire, à toutes les personnes qu'il verroit, que j'étois décidée à ne pas jouer sur le théâtre de Glasgow, à moins que ce ne fût le lendemain soir, comme je me l'étois proposé, et comme je ne pouvois le faire faute de vêtemens. Sur cela, un des premiers négocians de

la ville, qui avoit eu la principale part à la construction du théâtre, vint à l'instant me trouver à l'auberge, et m'offrit poliment tout l'argent dont j'aurois besoin. J'acceptai volontiers ses secours; mais je lui répétai ce qu'on lui avoit dit de ma résolution. Il m'assura, alors, que, si je pouvois faire provisoirement réparer le théâtre pour le lendemain, j'aurois, avant le soir, les habillemens de toutes les dames de la ville, et que, pour cet article, je ne serois point embarrassée.

Il étoit impossible de jouer une tragédie, parce qu'il falloit plusieurs jours pour préparer des costumes. Nous nous décidâmes à jouer pour comédie *the Citizen* (le Bourgeois), et pour petite pièce, *the mock Doctor* (le Docteur pour rire.) M. Bates alla, sur-le-champ, trouver quelques charpentiers intelligens qui, avec des planches clouées, que l'on couvrit de tapis, nous firent un théâtre impromptu. Le négociant me tint parfaitement sa promesse; avant six heures du soir, j'eus à ma disposition plus de quarante robes, dont plusieurs étoient presque neuves, et quelques-unes fort riches. Les dames n'avoient pas borné aux vêtemens leur complaisance; je reçus des présens de toute espèce et de tout côté, ainsi que des

invitations sans nombre pour tout le tems que j'aurois à passer dans le pays.

Tout fut prêt pour l'heure ordinaire, et nous jouâmes les deux pièces devant une nombreuse chambrée. A la fin du spectacle, une dame, de dedans les loges, déclara que personne ne sortiroit de la salle, jusqu'à ce que tous les acteurs, et même les garçons de théâtre, fussent sortis sans obstacle. On craignoit que les gens qui, la veille, avoient osé mettre le feu au théâtre, ne se permissent contre nous quelque injure personnelle. La garde eut ordre de nous reconduire dans la ville.

Les habitans les plus distingués donnèrent des fêtes pour nous recevoir : je peux dire, avec vérité, que, dans aucun pays, je n'ai trouvé plus de gaité, d'amabilité, ni reçu plus de prévenances et d'applaudissemens. M. Reddish étoit notre premier acteur dans la tragédie, et M. Aickin dans la comédie. Pendant mon séjour à Edimbourg, j'avois engagé un Auteur, doué de quelque talent, à faire une petite pièce, tirée des poésies du célebre Ossian, dans laquelle j'avois fait le rôle de Commela, avec un grand succès. Mais, à Glasgow, je reçus, dans ce rôle, des applau-

dissemens prodigieux. Cette petite pièce seule, jointe à une comédie ordinaire, suffisoit pour amener la foule et remplir la salle tous les jours ; ce qui contribuoit beaucoup à me soulager des fatigues que me causoient, et les devoirs de ma profession, et les invitations que je recevois de tous côtés.

Macbeth et Douglas étoient fort demandés : mais on ne pouvoit jouer ces pièces, que nous n'eussions fait venir d'Edimbourg les habits analogues. Parmi tant de vêtemens de toutes couleurs que m'avoient envoyés les dames de la ville, il n'y avoit pas un seul vêtement noir. J'observai que c'étoit une des raisons qui m'empêchoient de jouer le rôle de Lady Macbeth. Sur cela, un des habitans m'assura que Milady se promenoit tous les soirs au château de Dunsinane, vêtue en satin blanc. Je ne pus m'empêcher de sourire : mais on m'assura très-sérieusement que c'étoit un fait, et qu'il me seroit aisé de m'en convaincre, en passant seulement une nuit au château. J'aimai mieux en croire la personne qui me le racontoit, que d'aller m'assurer de la vérité de son assertion ; en conséquence, je jouai le rôle, contre l'usage, en satin blanc.

Le 4 Juin, il devoit y avoir, en l'honneur

du jour, un grand dîner à l'auberge du Taureau : c'étoit celle où je demeurois, tant parce qu'elle étoit près du théâtre, que parce que la ville étoit pleine. Ce qui me rendoit cette demeure précieuse, c'est qu'elle offroit d'immenses bâtimens, susceptibles de nous loger tous très-commodément : on l'avoit construite pour recevoir, en hiver, les chasseurs, et en été, les gens riches des environs, qui, dans cette saison, viennent à Glasgow. Il y avoit, de plus, dans cette auberge, une grande pièce qui, en hiver, servoit de loge de Francs-Maçons ; elle nous tenoit lieu de magasin.

Miss Wordley parut, ce jour-là, ivre de la joie que lui causoient quelques nouvelles qu'elle avoit reçues d'Edimbourg. Cela m'engagea à la suivre, pour lui en demander la cause. Elle m'apprit alors que l'on disoit M. Woodward arrivé dans cette ville. Nous déterminâmes, sur-le-champ, M. Bates à partir, pour l'inviter à venir nous joindre.

Pendant qu'on travailloit à enlever les ordures qu'avoit laissées l'incendie, nous voulûmes voir si, dans ces débris, il ne seroit pas resté quelques parcelles de ce que j'avois perdu. A ma grande joie, je trouvai parmi des décombres qu'on n'avoit pu mettre sur le pre-

mier charroi, une malle qui m'appartenoit. Elle contenoit plusieurs habits, beaucoup de linge et quelques-unes de mes dentelles; les autres avoient péri dans l'incendie du théâtre, avec ce que j'avois de plus précieux. Cette malle n'en fut pas moins pour moi un recouvrement très-utile; elle me fit d'autant plus de plaisir, que j'y avois moins compté.

Nous apprîmes avec regret que le bruit de l'arrivée de M. Woodward étoit sans fondement: ce fut pour nous un vrai chagrin. Cet acteur distingué, homme très-estimable et excellent comédien, nous eût été très-précieux dans un pays où il faut pour réussir, réunir au mérite de l'acteur quelques autres qualités.

L'été s'avançoit, et je voyois, avec une extrême chagrin, s'approcher le moment où il faudroit retourner à Edimbourg. On avoit fait vendre nos meubles à Bonnington, pour une dette que M. Digges n'avoit pas payée. Je n'avois point d'habitation prête pour me recevoir: mais j'avois bien d'autres motifs pour regretter Glasgow. La manière dont on m'y avoit reçue, la bienveillance et l'amitié qu'on m'y avoit témoignées pendant mon séjour, avoient fait sur mon cœur reconnoissant une vive et profonde impression. La ville, par elle-même,

ainsi que le pays qui l'environne, sont extrêmement agréables; la prairie qui l'avoisine, est sur-tout singulièrement pittoresque. Ce coup-d'œil rappelle à tous ceux qui l'ont vu, celui du beau village d'Harlem, auquel cet endroit ressemble beaucoup. D'un côté de la rivière, on voit les blanchisseries de la ville, où s'occupent une multitude d'ouvriers, aux différens travaux qu'exige la préparation des toiles. Quelques-uns lavent, d'autres soignent les chaudières, ceux-ci étendent le linge pour le faire sécher. Sur l'autre rive, des troupeaux de bétail errent dans une délicieuse prairie, que termine un paysage supérieur à toutes les descriptions que j'en pourrois faire.

De retour à Edimbourg, je pris une petite maison dans le faubourg de Cannon-Gate; mais apprenant que M. Bates avoit contracté un engagement avec M. Shéridan, (*a*) sans ma participation,

(*a*) On a vu plus haut que M^rs^. Bellamy, lors de son premier voyage d'Irlande, avoit eu à se plaindre de M. Shéridan : elle n'en rend pas moins de justice à cet acteur célèbre, auteur d'un ouvrage très-estimé sur la prononciation anglaise. M. Shéridan, membre actuel du Parlement d'Angleterre, et auteur de la jolie comédie *the School for scandal*, est son fils. Ce dernier est propriétaire *patenté* du théâtre de Drury-lane. *N. du Tr.*

participation ; ce qui étoit absolument contraire à nos conventions, je refusai de jouer davantage. Cette résolution fut beaucoup plus fâcheuse pour les propriétaires, que d'abord ils ne l'avoient supposé. J'ai sçu depuis, que, chaque soir, ils avoient joué à perte, et qu'ils n'avoient pas retiré leurs frais.

Ayant pris ce parti, je me décidai à retourner à Londres aussi-tôt que je le pourrois ; une nouvelle découverte accéléra mon départ. Alors m'attendoit une de ces révolutions de fortune auxquelles j'étois sujette. Ayant, un jour, reçu de M. Digges (devenu M. West) une lettre par laquelle il me demandoit plus d'argent que je ne pouvois, dans ce moment, lui en donner, je ne pus m'empêcher de paroître, en la lisant, très-affectée. Un homme qui se trouvoit chez moi, me dit, à ce sujet, qu'il étoit sûr que mon union avec M. Digges, ne pouvoit être valide, parce qu'à sa connoissance, une première femme de celui que je croyois mon mari, vivoit encore. Allarmée de cette nouvelle, je doutois qu'elle fût vraie ; celui qui me l'avoit dite, me promit de m'en envoyer des preuves anthentiques, aussi-tôt qu'il seroit arrivé à Londres ; il étoit sur le point de partir.

Je reçus, en effet, peu de tems après, un certificat qui me confirmoit l'assertion : je me retrouvai ainsi en liberté, et pour la seconde fois, dégagée d'une union que j'avois crue indissoluble. Mon correspondant m'apprenoit en même-tems, qu'il avoit vu Mrs. Digges; celle-ci luiavoit dit qu'elle avoit fait annoncer sa mort dans les Journaux, pour tromper son mari, par lequel elle craignoit d'être inquiétée.

Elle eût pu s'épargner cette peine. Jamais depuis leur séparation, il n'avoit eu le désir de la revoir; et je sais fort bien qu'alors, il étoit réellement attaché à une autre personne. Au reste, je me fais un devoir de déclarer ici, que je ne crois avoir à faire à M. Digges aucun reproche de mauvaise foi. Si les suites d'une autre liaison n'eussent pas malheureusement dérangé ses affaires, sa tendre affection, les soins délicats qu'il n'a cessé de me rendre, ne m'auroient laissé aucun sujet de me plaindre de lui.

Admirez avec moi la vanité des espérances humaines; quelques soins que nous prissions pour en fixer la chaîne, le sort se joue de notre prudence, une secousse imprévue vient en briser quelques anneaux, et détruire le plan

que nous croyions le mieux conçu. Nulle femme, peut-être, n'a plus éprouvé que moi de ces bizarreries de la fortune. Avec les intentions les plus pures, les projets les plus réfléchis, toujours quelque obstacle inattendu est venu éloigner de moi le but que je m'étois proposé. Je vous fatigue depuis long-tems, de ces plaintes auxquelles me ramène presque chaque événement de ma vie.

LETTRE LXXIX.

5 Septembre 17 —

Les témoignages de bienveillance dont on m'avoit comblés pendant mon séjour en Ecosse, méritoient toute ma reconnoisance. Pour faire voir que je n'y étois pas insensible, je publiai l'avis suivant, qui parut dans les journaux, tous les jours, pendant un mois que je passai à Edimbourg, après avoir cessé de jouer.

« Comme Mrs. Bellamy a dissous l'engagement qu'elle avoit pris avec les propriétaires du théâtre de Cannon-Gate, elle prend la liberté d'offrir ses vifs remerciemens, tant au public en général, qu'à ses amis particuliers, pour l'indulgence et la protection flatteuses dont ils l'ont honorée pendant le tems qu'elle a passé en Ecosse. Touchée au fond du cœur, de leurs bontés, elle en conservera éternellement le souvenir et la reconnoissance. »

« *N. B.* Toutes les personnes qui auroient quelques réclamations à faire à Mrs. Bellamy,

sont priées d'adresser leurs mémoires, d'ici à un mois, chez elle, dans Cannon-Gate, vis-à vis Lord Milton, à l'effet d'en recevoir le montant. »

Outre les protecteurs que j'avois trouvés dans la famille de M. Montgomery, et chez les personnes de sa société, je m'étois choisi quelques amis qui se rassembloient chez moi, une ou deux fois par semaine. Nous appellions cette réunion le Club de la Déraison. Miss Wordley, en sa qualité de Déesse de ce nom, y présidoit : et je crois, de bonne foi, qu'il y régnoit autant d'innocente gaité, d'esprit, et de bonne plaisanterie, qu'en aucune société de ce genre. Chacun désiroit d'y plaire : la grosse joie, la rusticité, toute espèce de licence en étoient bannies. Les hommes qui y étoient admis, étoient, en général, des étudians, des jeunes gens distingués par leur intelligence et leur instruction.

Le doyen de la Faculté m'aida de ses conseils, dans mon procès. Et quoique ma cause eût été pendante durant deux sessions, je n'eus d'autre dépense à faire, que l'impression des mémoires : ce qui se réduisit à fort peu de chose. Cette affaire, dans les tribunaux or-

dinaires, en Angleterre, auroit coûté plusieurs centaines de livres.

J'eus aussi des obligations particulières à M. Hockart, mon procureur, dont je n'ai pu reconnoître assez l'attention et les soins.

Une chose, dans ce procès, me surprit beaucoup. Le célèbre Avocat, M. Lockart, défendoit ma partie adverse. Il me traita, dans sa plaidoierie, de la manière la plus outrageante. Il me prodigua toutes les injures qu'avoit pu lui suggérer une méchante femme. Lorsqu'ensuite il eut occasion de me faire une visite, il me dit qu'il étoit fâché d'avoir été si mal instruit. Au reste, ajouta-t-il, ne vous tourmentez pas de mes injures; car on n'a pas fait la moindre attention à tout ce que j'ai dit, excepté à ce qui avoit trait à la question.

L'événement me confirma cette assertion; et les suffrages publics, aussi-bien que les sentimens particuliers dont m'honoroient ensuite les personnes les plus respectables du pays, me prouvèrent que les déclamations de l'orateur, n'avoient fait aucun tort à ma réputation.

Mais si je fus assez heureuse pour échapper à ces calomnies officielles, combien de gens

voient leur vie empoisonnée par une cause semblable ! Les déblatérations auxquelles sont exposés tous ceux qui ont quelque intérêt à débattre dans les tribunaux, sont un malheur public auquel il seroit juste d'apporter remède. C'est une foible réparation à faire à celui qu'on a déchiré en pleine audience, que de lui dire ensuite : J'en suis vraiment fâché. — J'avois été mal instruit. — On n'y aura pas fait attention. — Le coup est porté, et son impression reste. La calomnie se publie, se répand, et le soupçon s'attache pour jamais à toute la conduite du malheureux qui en a été l'objet. Il est véritablement étrange que des hommes instruits et graves, comme le sont, en général, les personnes attachées au barreau, se croient obligés de recourir à de si méprisables moyens. Au reste, quoique ces réflexions m'aient été suggérées par des circonstances qui me sont personnelles, je ne fais ici qu'une observation générale, sans aucune application à ce qui me concerne.

Ne me trouvant pas en état de payer toutes les dettes que j'avois contractées à Edimbourg, je m'adressai à M. Hearne, qui, sur-le-champ, m'envoya deux cents livres. Mais cette somme ne suffisoit pas à acquitter tout ce qu'on me

demandoit, et qui se montoit plus haut que je ne l'avois cru. J'écrivis donc à sir George Metham, pour le prier de m'aider : par le retour du courier, je reçus la somme que j'avois demandée. Sir George, en même-tems, m'invita à aller, en retournant à Londres, passer quelques jours avec lui à sa demeure de North-Cave : mon fils devoit y passer les vacances.

Nous partîmes donc, à la fin du mois, Miss Wordley et moi, pour Addington : quelques-uns de nos amis d'Edimbourg nous conduisirent jusques-là, et y passèrent avec nous la soirée. Le lendemain matin nous continuâmes notre route, et comme rien ne me pressoit, j'avois le projet de voir, en passant, tous les objets dignes de quelque curiosité ; mais j'en fus empêchée par un événement survenu au commencement de notre voyage, et qui me fait encore frémir quand je le rapporte.

Nous traversions un village près de Berwick : un enfant étoit couché au milieu du chemin. Le postillon, qui alloit très-vîte, ne l'apperçut point : nous lisions, Miss Wordley et moi, et nous ne le vîmes que quand la voiture fut sur lui. Mes cris empêchèrent qu'elle ne lui passât sur la tête ; mais il eut les deux jambes bri-

sées. Je fus si saisie, que je tombai sans connoissance : on eut beaucoup de peine à me faire revenir.

Quand j'eus repris mes sens, ma première pensée fut pour l'enfant dont j'avois innocemment causé le malheur. Ses parens venoient d'arriver des champs; j'ordonnai qu'on en prît tout le soin possible. Je souffrois, je crois, d'esprit, autant que le pauvre enfant souffroit de corps. S'il y eût eu un chirurgien à portée, je n'aurois certainement pas continué ma route. Mais il falloit soulager l'enfant. Quoique bien peu en état de voyager, je me fis promptement conduire à la ville prochaine. On m'y avoit indiqué un chirurgien fort habile, que j'envoyai, sur-le-champ, au village. Je le priai de m'écrire, si-tôt qu'il le pourroit, chez Sir George Metham, tant parce que j'étois inquiète de l'enfant, que parce que j'ignorois encore ce dont je lui serois redevable à lui-même.

Quelques semaines après mon arrivée à Cave, j'eus le plaisir d'apprendre non-seulement par le chirurgien, mais aussi par une personne qui demeuroit dans le village, que, grâce à l'habileté du premier, et à quelques autres circonstances, l'enfant étoit parfaitement rétabli. Les parens, de leur côté, furent satisfaits, et le

chirurgien amplement récompensé par Sir George, qui avoit toujours une larme prête à couler pour la pitié, une main prête à s'ouvrir pour le soulagement des malheureux.

Cet événement fut un de ceux qui, en s'annonçant comme de grands malheurs, finissent par devenir avantageux. Le père de l'enfant, laborieux paysan, chargé de famille, étoit sur le point d'être mis à la porte de sa chétive habitation; ses meubles étoient saisis par un propriétaire inflexible. La bonté de Sir George prévint ce nouveau malheur; non content de tirer ce pauvre homme de sa gêne actuelle, il le mit en état de vivre dans l'aisance avec sa famille.

Combien dans cette occasion j'enviai Sir George, sa fortune, et la satisfaction dont son cœur devoit être rempli! Changer en joie le chagrin qui obscurcit les traits d'un infortuné, verser dans une âme ulcérée le baume de la consolation, c'est de toutes les jouissances la plus vive, c'est le plus grand plaisir que puisse goûter le cœur humain.

J'étois si incommodée en arrivant à Berwick, que je fus obligée d'y passer quelques jours. Sir Georges m'avoit écrit qu'il m'enverroit une voiture au devant de moi, à York, pour me conduire de-là chez lui; mais son domestique,

au lieu d'aller à la poste où nous étions descendues, s'étoit logé à une auberge qu'il affectionnoit; et les gens de cette maison, dans laquelle il avoit mis ses chevaux, lorsque j'envoyai l'y demander, furent assez grossiers pour dire qu'on ne l'avoit pas vu.

Le lendemain de mon arrivée à York, j'allai rendre mes devoirs au couvent où j'avois passé des momens si doux pendant mon premier séjour dans cette ville. J'y trouvai peu des personnes que j'y avois connues. Le bon chapelain étoit allé dans un autre monde, recevoir la récompense de sa piété. Comme je me proposois de me rendre le même jour à Cave, je me refusai à regret aux prières que me firent les saintes habitantes de cette maison, de passer quelques jours avec elles.

A mon retour à l'auberge, je fus assez mécontente de ne point trouver de nouvelles de Sir George. Mes finances n'étoient pas dans un état fort brillant : je fus cependant obligée de louer une voiture, dans laquelle je partis. Arrivées à un village à environ vingt milles d'York, je laissai ma compagne à l'auberge, et je me rendis seule chez Sir George. Je voulois, avant de la lui présenter, reconnoître le terrein, et être sûre d'être bien reçue : si l'on ne me fai-

soit pas un accueil conforme à l'invitation d'après laquelle j'étois venue, ou s'il se trouvoit dans la maison quelqu'un dont la compagnie ne me convînt pas, j'étois décidée à repartir le même soir. Mais cette supposition faisoit injure à Sir George; avec un peu de réflexion, je n'aurois pas dû m'y arrêter, sur-tout quant au dernier point; car il avoit toujours été très-attentif sur le choix des personnes qu'il me presentoit.

En approchant de la maison, j'apperçus de loin le propriétaire. Le chemin que je suivois ne conduisoit que chez lui : il ne douta point que ma visite ne lui fût destinée, et vint promptement au-devant de la voiture. Je fus très-surprise de le voir seul, il ne parut guères l'être moins de me voir sans la compagne que je lui avois annoncée. Chère Pop, me dit-il, si-tôt que je pus l'entendre, comment se fait-il que vous soyez seule, et dans une voiture de louage? La mienne vous attend, depuis plusieurs jours, à York. Je commençois à être inquiet. Hier, j'ai envoyé George, avec mon neveu et d'autres personnes, prendre des informations. Mais où est Miss Wordley? J'espérois avoir le plaisir de la voir. Cet accueil ne me laissant plus de

doute sur le plaisir que l'on avoit à me recevoir, je dis à sir George que j'avois laissé Miss Wordley à quelques milles de chez lui, et sur-le-champ la voiture eut ordre de l'aller chercher.

En entrant dans la maison, j'eus la satisfaction de voir ce fidèle domestique dont j'ai parlé dans une autre occasion. Le digne garçon, en baisant mes mains, les mouilla véritablement de ses larmes. Il avoit témoigné à mon fils tant d'affection, que je le regardois comme un parent, plutôt que comme un serviteur. Il étoit, depuis l'enfance, avec son maître, ayant été élevé dans une école qu'avoit fondée M. Montgomery, père de Sir George, pour l'éducation des enfans auxquels ses fermiers ou vassaux ne pouvoient en donner. A cette époque, Sir George n'avoit guères de domestiques mâles ni femelles, qui n'eussent participé à cette munificence de son père. J'ajouterai, avec un grand chagrin, que Sir George, quelques années après, trompé par une maîtresse, congédia ce fidèle Sherrad.

Il y avoit peu de tems que nous nous reposions, lorsque nous vîmes arriver Miss Word-

ley, avec toute la cavalerie qui avoit été au-devant de moi. La Déesse de la Déraison, oubliant que c'étoit un Dimanche, s'étoit placée, dans sa chambre d'auberge, à côté de la fenêtre, et s'étoit mise à travailler. Ce spectacle avoit frappé les passans; bientôt la foule s'étoit rassemblée devant la porte. Mon fils et ses compagnons, revenant de leur course, traversoient en ce moment le village; ils s'arrêtèrent près de ce monde rassemblé. Miss Wordley, jettant les yeux sur mon fils, le reconnut à l'instant par la ressemblance qu'il avoit avec son père. Naturellement sans cérémonie, et rassurée par l'aspect de la voiture sur la crainte de n'être pas bien reçue, elle ouvrit la fenêtre, et se fit connoître à ces Messieurs; bientôt, placée dans la chaise, elle se mit en route, accompagnée par quatre écuyers à cheval, et ne tarda pas à arriver.

Après le thé, mon hôte me pria de trouver bon qu'il me môntrât mon appartement, parce qu'il avoit quelque chose de particulier à me dire. M'étant levée, je le suivis. Quand nous fûmes dans ma chambre, je fus très-surprise de lui voir prendre un air important, que personne ne savoit mieux affecter que lui. Il me dit alors, avec un grand sérieux, qu'il étoit fâché d'avoir

à m'apprendre quelque chose de peu agréable. Cet exorde commença à me faire craindre d'avoir trop tôt renvoyé la voiture ; mais ma frayeur se dissipa, lorsqu'il me dit gravement que pendant la douleur qu'avoit occasionnée notre séparation, il s'étoit obligé par les sermens les plus sacrés à ne jamais renouer avec moi une liaison pareille à celle qui nous avoit unis.

Cette brusque conclusion pensa me déconcerter, et me faire partir d'un éclat de rire ; mais me contenant de mon mieux, je l'assurai qu'il pouvoit à cet égard, se dispenser de toute excuse ; que si, dans l'état actuel des choses, j'avois cru qu'il en fût autrement, je n'aurois pas accepté son invitation. Je m'apperçus que son amour-propre étoit blessé de cette déclaration, et j'en fus fâchée. Il n'avoit pas cru que je reçusse, avec tant d'indifférence, une nouvelle qui lui paroissoit si importante, et il se flattoit que l'obstacle qu'il m'annonçoit, me feroit autant de peine qu'il prétendoit lui-même en éprouver ; sa mortification fut visible. Cependant, quand nous eûmes rejoint la société, il reprit sa gaité et sa politesse. Sir George à ces deux égards, et sur-tout au dernier, l'emportoit

sur tous les hommes de son tems. Je n'ai connu personne, excepté la douairière Lady Harrington, qui fît les honneurs de chez soi avec plus d'aisance et d'attention, mérite qui dénote un bon cœur, perfectionné par l'éducation et l'usage du monde.

LETTRE LXXX.

12 Septembre 17—

PENDANT tout le tems que je restai à Cave, les personnes qui l'habitoient semblèrent se disputer l'avantage de me plaire. Mais j'étois inquiète sur la manière dont je pourrois me procurer un engagement au théâtre : j'étois nécessitée à ce parti pour me libérer des dettes qui m'écrasoient ; car, malgré les sommes que j'avois payées, je devois encore plus de 4000 livres. Sir George me montra quelque envie de vendre une terre pour nous liquider l'un et l'autre ; il m'assura qu'il prendroit cette mesure aussi-tôt qu'il le pourroit, et me chargea, quand je serois à Londres, de prier l'Alderman Cracroft de lui chercher un acquéreur.

Cependant, il écrivit à son cousin Lord Eglington, et le pria d'employer son crédit près de M. Beard, alors directeur, pour l'engager à me rendre mon ancien emploi à Covent-Garden. J'eus le chagrin d'apprendre, par la réponse de Mylord, que les propriétaires ne se

soucioient pas de se charger d'un salaire aussi ſort qu'avoit été le mien. Miss Ward et Miss Macklyn s'étoient partagé les rôles que je jouois ordinairement ; et par conséquent, il ne se trouvoit plus de place pour moi. Mon amour-propre se joignoit aux motiſs qui m'avoient fait désirer un engagement pour me rendre ce reſus désagréable : malgré toute la bienveillance qu'on me montroit à Cave, je me décidai donc à retourner à Londres.

Nous partîmes Miss Wordley, mon fils et moi ; après avoir passé trois mois au milieu de tous les plaisirs que peuvent procurer une société aimable, une chère délicate et une gaité habituelle, je quittai cette demeure hospitalière avec un véritable regret : combien n'en eussé-je pas eu davantage, si j'avois sçu que je n'en devois presque plus revoir le maître !

Des larmes involontaires s'échappèrent de mes yeux, quand je passai devant la maison de mon respectable ami Lord Downe. (*a*) Quand je me rappelle le genre de sa mort, quand je songe qu'aucuns honneurs n'ont jamais été rendus à sa cendre, je ne peux encore me défendre

---

(*a*) Tué en faction à la porte du général Granby, en Allemagne.

d'une certaine tristesse, et je donne quelques soupirs à sa mémoire.

Sir George m'avoit promis sept guinées par semaine, et m'avoit dit qu'il seroit prochainement à la ville; j'étois flattée, je l'avoue, de me trouver réconciliée avec l'homme qui avoit été l'objet de mon premier attachement; une complication de faussetés m'avoit éloignée de lui dans le tems même où je le préférois à tout son sexe. Les nouveaux témoignages de son amitié m'honoroient, ce semble, autant qu'ils pouvoient m'être utiles.

Nous descendîmes à Londres, dans la maison de ma mère, qui, heureusement, se trouvoit vuide. J'ai déja dit qu'elle en louoit ordinairement une partie à des gens de qualité. Le produit qu'elle en tiroit, joint à sa pension, et à l'intérêt de l'argent qu'elle avoit épargné, la mettoit en état de vivre avec aisance, et de voir des gens fort au-dessus d'elle.

Elle voulut bien me louer son premier étage, et entreprit de payer toutes mes dépenses courantes, avec l'argent que m'allouoit Sir George; mais sachant combien celui-ci étoit capricieux, et voyant qu'il étoit incertain que j'obtinsse un engagement au théâtre, dans un moment où les deux troupes étoient formées, elle ne vou-

lut point que Miss Wordley restât avec moi. J'avois de la répugnance à me conformer à cette prudente disposition; cependant la maison de ma mère étoit la demeure la plus convenable que je pusse choisir; Miss Wordley se logea dans le voisinage.

Peu après mon retour d'Ecosse, M. Dodsley m'envoya la quittance d'une somme assez considérable que je lui devois pour des livres; j'acceptai ce présent, ainsi que quelques autres bagatelles, comme une politesse, à l'occasion de ce que j'avois joué, avec succès, le rôle de l'Héroïne dans la Cléone de son frère.

J'écrivis alors à M. Digges, pour lui signifier que nous ne devions plus nous revoir. Comme je n'avois point à me plaindre de sa mauvaise foi, je ne lui fis point de reproche; je ne l'ai revu depuis qu'une fois dans la rue, et deux fois au théâtre.

Mon fils me montroit une affection qui ne s'est jamais démentie jusqu'au moment où la mort me l'a enlevé; mais il avoit excédé de beaucoup le tems de ses vacances, et je le renvoyai à Eton.

M. Cracroft se chargea volontiers de la commission que Sir George m'avoit autorisée à lui confier. C'étoit un homme exact, et qui deman-

doit aux autres la même ponctualité qu'il observoit avec eux. Il se réjouit de ce que Sir George avoit promis de faire pour moi, et je lui dis que j'allois tâcher de prendre un engagement, ne fût-ce que pour quelques jours, à l'effet d'obtenir un bénéfice qui, j'espérois, seroit aussi lucratif qu'à l'ordinaire. Je le priai de renouveller mon sauf-conduit, et de se procurer, avec mon argenterie, de l'argent, tant pour lui payer à lui-même ce qui alloit être échu dans quelques jours, que pour subvenir à mes besoins, jusqu'à l'arrivée de Sir George, et à la vente de sa terre.

En retournant chez moi, il me vint à l'esprit d'écrire à l'honorable M. James Brudenell, devenu alors Lord Brudenell, qui autrefois m'avoit honoré de son amitié, mais dont je n'avois plus entendu parler depuis que je m'étois séparée de son intime ami M. Metham. Supposant que sa froideur ne survivroit pas à ma réconciliation avec son ami, je le priai dans ma lettre d'employer pour moi son crédit auprès des propriétaires du théâtre. Si je réussissois à l'intéresser en ma faveur, je me regardois comme certaine de réussir, le caractère et l'usage des personnes de cette noble famille étant de ne rien négliger de ce qui peut tendre

au succès d'une cause dont elles ont bien voulu se charger.

Dès le lendemain, Mylord me fit l'honneur de me venir voir; non-seulement il me promit d'employer toute son influence pour m'être utile, mais il me flatta de l'assurance que je serois, de nouveau, protégée par les dames de sa famille.

Deux jours après, Miss Wordley entra dans ma chambre où j'étois encore couchée, et me dit de me lever promptement, parce que Johnny Béard venoit pour me voir.

Je crus qu'elle vouloit parler de M. Baird (*a*) de Glasgow, un des partisans que je m'étois faits dans cette ville. Je ne pouvois m'imaginer que le directeur de Covent-Garden compromît sa dignité, au point de venir voir une actrice qu'il avoit si récemment refusée. Il avoit dit pour prétexte, au Lord Eglington, que les pièces jointes à de la musique, étoient celles qui rapportoient le plus à ce théâtre. Je fus toute étonnée de voir que c'étoit le *patenté* lui-même. Après m'avoir saluée avec sa politesse ordinaire, il me dit, en riant, qu'il

(*a*) Ces deux mots se prononcent à-peu-près de la même manière. *N. du Tr.*

venoit comme ambassadeur de sa compagnie, et qu'il étoit chargé par ses associés de m'engager, ajoutant qu'il falloit absolument que l'engagement fût signé dans le jour.

Etonnée de cette urgence, j'en demandai la cause, et j'appris que le directeur avoit reçu une visite du colonel Brudenell, qui avoit demandé péremptoirement que je fusse engagée dans les vingt-quatre heures, sans quoi il trouveroit moyen de forcer les directeurs à me recevoir. Le caractère de Mylord étoit bien connu : on n'ignoroit pas, d'ailleurs, qu'il avoit l'oreille du Roi : et les propriétaires jugèrent plus à propos de faire ce qu'il désiroit, que de désobliger un personnage si important. Ils savoient aussi que le Colonel étoit lié avec les jeunes gens de qualité, dont plusieurs ne seroient point fâchés d'avoir une occasion de de briser les chandeliers, et de renverser les bancs de la salle.

Il étoit mortifiant pour une actrice que le public paroissoit honorer de quelque estime, de se voir, comme l'ón dit au théâtre, donnée par force aux directeurs. Mais c'étoit l'amitié qui avoit engagé Lord Brudenell à prendre si chaudement mon parti; et cette réflexion consola mon amour-propre.

J'envoyai, sur-le-champ, faire part de ma bonne fortune, à mon digne ami l'Alderman Cracroft. En retour de cette nouvelle qui lui fit plaisir, il m'apprit que mon inexorable persécutrice avoit acheté deux de mes billets, afin de faire monter sa créance à plus de mille livres, et de m'empêcher ainsi de profiter d'aucune loi qui pût être rendue en faveur des insolvables; et elle avoit pris cette mesure, quoique je lui eusse payé réguliérement, chaque année, les deux cents livres convenues, et que j'eusse dédaigné de profiter d'un acte d'insolvabilité, dans un tems où je devois près du double. M. Cracroft me conseilloit de m'adresser au Comte Haslang, avec qui j'avois autrefois été fort liée, et de l'engager à me prendre pour sa femme de charge, ce qui mettroit ma personne en sûreté, comme attachée à un ministre étranger.

La demande fut accordée aussi-tôt que faite, et l'acte qui devoit établir ma tranquillité fut dressé dans les termes suivans :

« Ma femme-de-charge, George-Anne Bel-
» lamy, m'ayant remontré qu'elle a contracté
» quelques dettes, qu'elle désire de payer, et
» qu'on lui a offert un engagement au théâtre
» de Covent-Garden, je lui permets de jouer

» audit théâtre, à la condition seulement qu'elle
» emploiera la totalité de son salaire au paie-
» ment de ses créanciers.

Signé DE HASLANG. »

Le lendemain, les journaux publièrent mon engagement au théâtre de Covent-Garden, et annoncèrent que je paroîtrois le Vendredi suivant, dans le rôle de Cléone.

J'avois alors atteint le but de toutes les espérances qui m'étoient permises; et comme je sais que vos sentimens sont analogues aux miens, je suis sûre que vous jouirez avec moi de cet instant de répit que me donna la fortune. Je dis de cet instant; car, comme s'exprime Héloïse, en lisant les lettres d'Abailard: « Toutes les fois que j'apperçois ton nom, » je suis sûre que quelque malheur est à côté »; ainsi, de nouvelles peines ont toujours suivi ces courtes relâches, comme ces ouragans qui, dans certaines contrées, sont toujours précédés par quelques momens de calme.

LETTRE LXXXI.

20 Septembre 17—

Je crus alors ma personne en sûreté, et mes affaires en règle, à l'exception de celle de mon obstinée créancière. Je n'étois pas même inquiète à l'égard de celle-ci, convaincue qu'elle aimeroit mieux recevoir, chaque année, la somme convenue, que d'enfreindre le droit des gens, en faisant arrêter la domestique d'un Ambassadeur étranger. Le paiement de l'année courante ne devoit écheoir qu'en Avril, et j'étois sûre de pouvoir le faire avec le produit de mon bénéfice. Je ne voyois donc sur ce point aucun sujet d'inquiétude; j'eus, d'ailleurs, la satisfaction de voir que, malgré le départ subit que j'avois effectué au milieu de la saison, je n'avois rien perdu de la faveur publique; car le jour même que l'on eut annoncé la pièce dans laquelle je devois jouer, toutes les places de la salle furent retenues.

Mais je ne tardai pas à m'appercevoir que le sort ne m'avoit offert qu'une tranquillité

trompeuse et éphémère. La personne qui conduisoit ma maison pendant que je demeurois en Germyn-street, et en qui j'avois toute confiance, s'étoit approprié l'argent que je lui donnois pour faire ma dépense, et en me présentant de faux mémoires acquittés, m'avoit fait croire que tout étoit payé. Je me trouvai, par cette friponnerie, devoir environ deux cents livres de plus que je ne croyois. Ma femme-de-chambre, avec le produit de sa mauvaise foi, s'étoit procuré un mari Suisse qu'elle avoit suivi dans son pays.

Ce contre-tems m'attira plusieurs visites désagréables, desquelles, pour me débarrasser, je fus encore obligée d'avoir recours au bon M. Hearne. Il me prêta de l'argent, avec lequel je payai ces mémoires. Il me sembloit qu'enfin je n'avois plus de réclamation à entendre ; je me trompois. Lors du renouvellement de mon sauf-conduit, je l'avois envoyé à signer à M. Deard, à qui je devois environ dix-sept livres. Je ne lui demandois cette signature que pour la forme ; car comme j'avois acheté pour des sommes considérables, tant chez son père que chez lui, je m'occupois peu de cette bagatelle.

Au lieu de signer le sauf-conduit, M. Deard

me fit dire qu'il viendroit me voir. Il vint, en effet, le matin du jour où je devois reparoître en public : on lui dit que j'étois occupée, et que je ne pouvois le recevoir. Mais il insista; et comme, jadis, il m'avoit souvent prêté des diamans, je crus qu'il vouloit me parler de quelque chose de ce genre. Jugez combien je fus effrayée et surprise, lorsqu'il m'apprit qu'il avoit à me demander cent et quelques livres pour une paire de boucles d'oreilles qu'il m'avoit prêtées autrefois, et qui, me dit-il, étoient en gage chez M. Watson, dans Gretce-street-leicester-fields.

La tête de Méduse, apperçue tout-à-coup, m'auroit fait moins d'impression. J'avois emprunté ces boucles d'oreilles avant mon départ de Londres; et lorsque je n'en avois plus eu besoin, je les avois renvoyées par une personne à qui je croyois pouvoir me fier. Mais je vois qu'elle avoit été assez malhonnête pour les mettre en gage. M. Deard me dit qu'il étoit convaincu que je n'avois rien su de cette affaire, mais cela n'empêchoit pas que je ne fusse responsable des boucles. Si je les avois reportées moi-même, comme certainement j'aurois dû le faire, je me serois épargné cette fâcheuse perte.

Ce qui ajoutoit à la bizarrerie de l'affaire, c'est que, lorsque j'avois fait présenter mon premier sauf-conduit à M. Deard, il l'avoit signé sans difficulté pour la petite somme que je lui devois. La misérable qui s'étoit permis cet abus de confiance, étoit fort riche lorsqu'elle s'en rendit coupable. Quand je découvris son infidélité, elle étoit morte depuis quelques mois : elle m'avoit précédemment emprunté une montre enrichie de diamans qu'elle avoit pareillement mise en gage. Par égard pour sa jeunesse et sa famille, je ne l'avois pas poursuivie.

Il me fallut payer ces boucles d'oreilles ; je m'adressai de nouveau à M. Hearne ; ce digne homme vint sur le-champ, et arrangea l'affaire : mais il fit à M. Deard de justes et sévères reproches, tant sur le silence qu'il avoit gardé si long-tems, que sur le jour qu'il avoit choisi pour former sa demande. Le créancier s'excusa sur la crainte qu'il avoit eue de m'affliger en m'écrivant pendant mon absence, sur la confiance que lui inspiroit mon honnêteté : il offrit même de me prêter, de nouveau, des diamans ; mais je le refusai avec quelque aigreur, résolue à ne jamais emprunter de bijoux, autres que ceux de Lady Tyrawley, cette dame ayant

souvent déclaré qu'elle me laissoit, par son testament, tous ceux qu'elle possédoit.

Il faut avoir monté sur le théâtre, pour savoir quelles frayeurs vous viennent assaillir au moment d'un début : il semble qu'elles s'augmentent, lorsqu'on a à conserver une réputation acquise par de long travaux. L'agitation que m'avoit causée la visite de M. Deard, ajoutoit au trouble que m'inspiroit la circonstance ; mais, des applaudissemens partis de tous les coins de la salle, m'eurent bientôt rassurée : ils me flattèrent encore moins que l'aspect de presque toutes mes anciennes protectrices, placées dans les premiers rangs. Parmi elles, je remarquai, avec satisfaction, les personnes de la famille de Lord Brudenell, à qui je devois ma rentrée au théâtre.

Les directeurs, encouragés par les marques réitérées d'approbation qu'on me prodigua à la fin de la pièce, imaginèrent mal-adroitement de la redonner le lendemain ; ils ne réfléchirent pas, d'un côté, que c'étoit jour d'opéra, ce qui empêcheroit beaucoup de femmes de venir orner les loges de Covent-Garden, et de l'autre, que l'auteur étant mort, ainsi que la plupart de ses amis, la pièce inspiroit moins d'intérêt qu'autrefois. Aussi ne réussit-elle

pas le second jour ; mais elle fut jouée, par la suite, dans le cours de l'hiver.

J'observe ici que les directeurs sont toujours maîtres de déprécier un acteur, quelque mérite qu'il puisse avoir. Je suis convaincu que, si le plus grand acteur que nous ayons connu, (Garrick) n'eût pas eu lui-même la direction, le choix des rôles, la disposition des représentations, il n'auroit pas conservé toute la considération qu'il méritoit si bien, et qui l'a suivi jusqu'au tombeau. Je peux prouver cette assertion par la manière dont lui-même a traité les deux premières actrices qui aient paru sur notre théâtre, M^rs^. Cibber et M^rs^. Clive.

Un très-petit incident contribua beaucoup à donner à M. Garrick des préventions contre la dernière, et prouve assez que la moindre improbation de son opinion sur les affaires du théâtre, suffisoit pour encourir son inimitié. Lorsqu'on monta la pièce de Barberousse, le costume qu'avoit choisi Garrick, étoit si étrange, que M^rs^. Clive, entrant au foyer, ne put s'empêcher de dire : Hé, bon Dieu! qu'est-ce que ceci? Je déclare que c'est le royal allumeur de lampes.

Cette plaisanterie fit rire quelques personnes, entre autres, moi. Mais elle fit perdre à

Mrs. Clive la bienveillance du directeur, qui sacrifioit tout à sa vanité. Et malgré le mérite éminent de cette actrice, il n'a pas laissé échapper une occasion de la mortifier, et de déprimer son talent.

Miss Eliot, jeune et très-belle femme, douée de grandes dispositions, étoit en possession de tous mes rôles comiques, excepté celui de Lady Townley. Juliette, et deux ou trois autres, me furent rendus par Miss Macklin. Mais je n'avois pas beaucoup d'occupation au théâtre. J'en étois moins fâchée que je ne l'eusse été jadis, mon service chez son Excellence le Comte de Haslang, occupant une partie considérable de mon tems.

M. Beard m'apprit un soir, qu'on devoit jouer *par ordre*, le Jeudi suivant, *Coriolan*. Je lui observai qu'il m'étoit impossible de me remettre en un jour, à un rôle aussi long que celui de Véturie. Il me répondit qu'il falloit absolument que je le jouasse, parce que j'étois nominativement demandée. Cette distinction étoit flatteuse; elle exigeoit que j'employasse tous mes soins pour y répondre. Mais le désir même que j'avois d'exceller, me rendit plus imparfaite; et je sentis, avec humiliation, que de ma vie, je n'avois si mal joué. Ce qui

rendoit

rendoit cette chute plus remarquable, étoit le succès que j'avois toujours obtenu dans ce rôle : on le regardoit comme un de ceux où j'avois le plus d'avantage. J'avoue, à ma honte, que jamais actrice n'a si complettement *massacré* (*a*) une matrone Romaine, que je le fis ce jour-là.

J'éprouvai un second affront dans le rôle de Lady Townley. Comme il m'avoit toujours fait honneur, si la pièce eût été annoncée d'une manière convenable, il y a lieu de croire que la chambrée eût été brillante. Mais elle fut substituée au lieu d'une pièce en musique, à raison de l'indisposition d'une chanteuse, et il s'y trouva peu de monde.

M. Woodward avoit alors dissous la société qu'il avoit très-mal-à-propos formée avec Barry. Il avoit, comme je l'ai dit, amassé, à force de talent et d'économie, une somme de onze mille livres. Une querelle qu'il eut avec Roscius, qui ne supportoit point de rivaux, l'engagea à aller en Irlande, où, après quatre ans de travaux et de soucis, il perdit jusqu'à sa dernière guinée, et se trouva, de plus, chargé de sa part des dettes de la

---

(*a*) Ce mot est en français dans l'original.

société. Il commença, à cette occasion, un procès à la Chancellerie, contre son associé, et revint en Angleterre.

L'hiver suivant, il s'engagea au théâtre de Covent-Garden, où ses succès furent très-utiles aux propriétaires. On savoit que cet excellent acteur avoit jadis été mon admirateur; on ne manqua pas d'attribuer au même sentiment, l'attention dont il parut m'honorer. La mauvaise santé de Miss Elliot l'empêchant souvent de jouer, presque tous mes anciens rôles me revinrent; ce qui fit que nous paroissions en général, M. Woodward et moi, dans les mêmes pièces.

Malheureusement pour moi, il y avoit quelque mésintelligence entre celui-ci et le directeur, quoique jadis, ils eussent été fort liés. La préférence que sembloit m'accorder M. Woodward, me fit encourir la disgrace de M. Béard: ce dernier avoit épousé une fille de M. Rich, autrefois mon amie, mais qu'à la prière de M. Calcraft, j'avois cessé de voir. Ce fut un motif de plus qui éloigna de moi le directeur: je n'ai jamais pu en supposer d'autres au changement de sa conduite, qui, jusques-là, avoit été, pour moi, pleine d'amitié.

Sir George Metham vint enfin à la ville.

Aussi-tôt après son arrivée, il me pria d'inviter à dîner M. Cracroft et M. Forrest, pour convenir des préliminaires de la vente qu'il avoit le projet de faire, et avec le produit de laquelle, il se proposoit de payer mes dettes. Mais la fortune n'étoit pas réconciliée avec moi. M. Cracroft, parmi toutes ses connoissances, ne put trouver un acquéreur qui voulût prendre la terre au prix indiqué. Mes espérances se trouvèrent ainsi frustrées. Sir George ne tarda pas à former une liaison qui lui fit oublier ses promesses.

Miss Wordley débuta, le jour même de mon bénéfice, par le rôle de Tag dans Miss in her Teens (pièce de Garrick.)

La recette de cette représentation fut la plus considérable qu'on eût encore connue. Cependant mes grands billets *d'or* manquèrent : je ne reçus que cent livres de Lord Holderness, cinquante du Général Monkton, et autant des Lords Granby et Pigot, outre cinquante en un billet, sous enveloppe, que j'ai souvent cru m'avoir été adressé par M. Woodward.

LETTRE LXXXII.

30 Septembre 17 —

Le lendemain, invitée par Sir George Metham à aller chez lui voir mon fils qui étoit malade, j'y allai dans l'après-midi. Je trouvai avec lui M. Macklin qui avoit annoncé au Baronet, comme une nouvelle positive, que je me mariois avec M. Woodward. Quand Sir George me parla de ce bruit, je ne fis qu'en rire; et je me contentai de répondre : Oui, sans doute. Il me pressa beaucoup de passer avec lui la soirée : mais j'étois attendue chez moi. Il mit dans ses instances tant de vivacité, que si j'eusse été *d'accord*, (*a*) il auroit, je crois, été tenté d'oublier le serment qui, à Cave, avoit paru lui faire tant de peine. Me voyant décidée à m'en retourner, il me parla de ce prétendu mariage qui n'avoit aucune vraisemblance. Soit qu'il feignît d'ajouter foi à ce propos, pour y trouver un prétexte à l'infraction de ses pro-

(*a*) Ce mot est en français dans l'original.

messes, soit que réellement il fût jaloux, c'est ce que je ne peux déterminer. Mais il contracta subitement une telle froideur, que je ne l'ai revu que long-tems après, lorsqu'il vint chez moi, il y a six ou sept ans, pour me rendre quelque service.

J'ai souvent regretté qu'un homme et une femme ne pussent former une liaison semblable à celle qui unit deux personnes du même sexe, sans qu'aussi-tôt le public ne leur supposât un autre objet. Je préfère, en général, la conversation des hommes à celle des femmes. Celle-ci ne roule ordinairement que sur la toilette, qui ne m'intéresse plus, ou sur la médisance que je déteste.

Comme j'aurai souvent occasion de vous reparler de M. Woodward, il est à propos que je vous dise ce qu'il étoit dans sa vie privée. Son mérite, comme acteur, est trop connu, pour avoir besoin de mes éloges. Il avoit été élevé à l'école des *marchands tailleurs*, où bientôt il attira l'attention des maîtres, par la rapidité de ses progrès.

Il montra de bonne heure du goût pour le théâtre, et son père ayant éprouvé des malheurs, il se décida à suivre cette carrière, plutôt que celle de l'Eglise, pour laquelle il avoit été

destiné. Il étoit d'une belle figure, et fut recherché par des femmes légères, qui lui firent passer quelques années dans la dissipation ; chose d'autant plus étrange qu'il avoit naturellement l'esprit sérieux. Il étoit même si grave que ceux qui ne le connoissoient pas particuliérement, pouvoient le soupçonner d'une austérité voisine de la dureté.

L'étude perfectionna son intelligence. Il avoit beaucoup d'instruction, qu'il ne cherchoit jamais à montrer. On le trouvoit très-amusant, quand la société lui convenoit. Dans le cas contraire, il étoit d'une extrême réserve. Il connoissoit la valeur de l'argent; mais personne au monde n'étoit plus disposé à faire une action généreuse, quand l'occasion s'en présentoit. C'est l'homme à qui j'ai connu le plus de principes.

Etant encore mineur, il s'obligea à payer les dettes de son père ; et quoiqu'il eût pu profiter de son âge pour se faire relever de cette obligation, il la remplit avec honneur. Deux fois, il releva les affaires de son frère, et se conduisit en fils excellent, à l'égard de sa mère, avec laquelle il demeura jusqu'à son malheureux voyage d'Irlande. Voilà l'esquisse

de son caractère. Vous peindre ses vertus, est une tâche au-dessus de ma portée.

Je dois ajouter que son sérieux, qui passoit quelquefois pour de l'orgueil, avoit pour cause une infirmité corporelle, dont il a souffert pendant plus de vingt ans, et qui a fini par causer sa mort. On m'a assuré que, si une fausse délicatesse ne l'eût pas empêché de faire connoître cette maladie à M. Bromfield, chirurgien en qui il avoit une grande confiance, il eût pu en guérir, et parvenir, peut-être, à un âge aussi avancé, que ses contemporains Macklin et Yates.

Les personnes qui ont admiré ce grand acteur, seront probablement bien aises d'apprendre qu'il a autant de droits à leur estime, comme homme privé, qu'il en a eu à leur considération, comme comédien. Je puis dire de lui, avec Hamlet : « A tout prendre, nous ne verrons jamais son pareil. »

Comme vous prenez intérêt à tout ce qui me concerne, je me persuade que vous lirez avec plaisir, ce tribut que j'ai cru devoir payer à la mémoire d'un homme si respectable, qui, long-tems, m'a servi de protecteur et de père. Des esprits défians ajouteront un autre titre à ceux que je lui donne.

Le public ne juge en général que sur des apparences; et quand ceux qui sont soumis à ses jugemens ne cherchent pas à le détromper, ils sont naturellement exposés à ses méprises. La manière dont je me suis fait connoître à vous, me dispense, je crois, d'explications particulières sur la nature de l'amitié, qui, depuis cette époque, m'a unie à M. Woodward.

A la fin de l'hiver, j'obtins du Comte de Haslang, la permission de faire, sur le Continent, un voyage dans lequel rien ne m'arriva d'intéressant.

A mon retour, la maison de ma mère étant louée à des gens de qualité, je pris un appartement dans Rider-street, quartier Saint-James; et me trouvant alors à même de prendre avec moi Miss Wordley, je l'invitai à y venir. Je vous ai déja dit qu'élevée avec soin dans la maison du comte de Powys, par un père très-respectable, elle joignoit au meilleur cœur du monde, un esprit orné et très-brillant; ses qualités me l'avoient rendue très-chère: depuis qu'elle est mariée, que convertie au Quakerisme, elle est devenue une célèbre prédicante, je suis privée de sa société: cependant, quand elle vient me voir, ce qui arrive quelquefois, je retrouve encore son

enjouement ; et je ne peux m'empêcher de regretter les momens de gaité que nous avons passés ensemble.

Un M. Woodifield vint, dans ce tems-là, me demander le paiement d'une somme considérable pour du vin de Champagne rouge, qu'à la prière de M. Calcraft, j'avois envoyé de sa part à Lord Granby en Allemagne. Je reçus une demande pareille de Sinmore pour du vin de Bordeaux, que j'avois indiscrètement demandé par écrit, pour M. Calcraft, pendant que je demeurois dans Parliament-street. Je ne pouvois me croire obligée de payer de pareilles dettes, et je ne répondis point aux demandes. On intenta deux actions contre moi.

En conséquence, un soir que je me préparois à aller à l'Opéra, je fus honorée de la visite de deux sergens, qui me prièrent d'aller faire avec eux, un tour de promenade; il m'étoit difficile de contester la créance de Woodifield : Mylord Granby étoit en pays étranger; et je lui avois trop d'obligations pour lui écrire à ce sujet.

Lorsque j'entrai chez l'officier du Shérif, celui-ci, me voyant mieux vêtue que ne sont ordinairement les personnes qu'on lui amène,

et ayant reconnu le son de ma voix, reçut la promesse que je lui fis de régler le lendemain, l'affaire de M. Woodifield. Pour l'autre demande, je donnai caution, décidée à soutenir le procès, afin, d'une part, de mettre en cause M. Calcraft, et de l'autre, de voir jusqu'à quel point je pouvois compter sur la protection que m'assuroit le nom du Comte de Haslang; car quoique je ne demeurasse point chez lui, j'étois réellement sa femme de charge, et j'ai resté sur la liste de sa maison, jusqu'à sa mort; mais je n'ai profité qu'une seule fois de cette sauve-garde. Pendant l'instruction de cette affaire, j'envoyai chercher Willis, commis de M. Calcraft, auquel je fis des remontrances sur cette nouvelle indignité de son maître. Mais je ne pus rien obtenir.

Ces demandes inattendues, m'obligèrent encore à recourir au bon M. Hearne, qui, sur-le-champ, m'aida de sa bourse. Cette dernière somme porta à six cent quarante livres, la totalité de sa créance, parce qu'indépendamment de tout ce qu'il m'avoit prêté, il avoit retiré quelques bijoux que j'avois laissés chez M. Maclewain de Dublin, lors de mon dernier voyage en Irlande.

Entre autres objets, etoit une tabatière d'or, émaillée, que m'avoit donnée la belle Comtesse Kildare, depuis Duchesse de Leinster, et qui, à raison de cela, m'étoit très-précieuse. C'est la seule chose de prix dont j'aie jamais regretté de me défaire, et je ne l'aurois pas engagée, si je n'eusse été presque sûre de pouvoir la retirer. Ce dépôt, avec trois ou quatre dividendes, et quelques billets pour mon bénéfice, sont tout ce que j'ai jamais pu payer de cette grosse dette, que je me croirois bien heureuse de pouvoir acquitter.

La facilité à concevoir de trop brillantes espérances, m'a jettée dans beaucoup d'embarras; j'ai dû ce défaut au bonheur que j'avois eu de rencontrer de rares et précieux amis, tels que les deux Miss Meredith, Miss Saint-Leger, Miss Conway, Lady Tyrawley, Mrs. Cracroft, et enfin M. Woodward, dont l'ancienne passion s'étoit changée en une douce amitié; mais j'ai été assez malheureuse pour leur survivre à tous.

LETTRE LXXXIII.

8 Octobre 17—

A cette époque, j'eus le chagrin de perdre Mrs. Cracroft. Notre intimité avoit duré plusieurs années. Cette excellente femme fut regrettée par tous ceux qui avoient été à même d'apprécier ses vertus. Elle avoit le caractère le plus doux, des sentimens élevés, et quoique pure comme les Anges, de l'indulgence pour les foiblesses de son sexe : elle ne rougissoit point de la société d'une femme bien injustement décriée, qu'elle savoit avoir été trompée indignement, et lâchement calomniée. A la vraie vertu, se joint toujours cette disposition à compatir aux fautes d'autrui, à plaindre leurs erreurs. Ce sont ces personnes étrangères à la fragilité humaine, qui ne rougissent point d'accorder une larme de pitié à l'infortunée qu'un moment d'oubli a précipitée dans l'abîme.

Aussi-tôt que le théâtre fut fermé, je retournai sur le Continent. J'y appris que Madame Brillant, actrice Française, dont je vous ai

précédemment parlé, s'étoit retirée dans un couvent. J'admirai sa résolution, et j'enviai son bonheur.

Ce qui avoit, cette année-ci, déterminé mon voyage, étoit qu'un de mes créanciers avoit promis de signer mon sauf-conduit, si je voulois lui donner trente guinées. Il m'avoit même donné cette assurance par écrit. Cependant, le soir même du jour où je lui avois remis l'argent, il me fit signifier un commandement pour le surplus. Irritée de cette mauvaise foi, je donnai caution, et je me décidai à soutenir le procès. Un procureur que M. Woodward m'avoit indiqué, ne suivit pas cette cause avec assez d'attention, et me laissa condamner par défaut.

Ne pouvant supporter l'idée que ma caution fût inquiétée à cause de moi, et craignant pour ma propre liberté, je profitai des offres d'amitié que m'avoit faites Mrs. Collier, qui, fuyant la persécution et les folies d'un abominable mari, s'étoit établie en France. J'allai l'y trouver. Elle me prêta sur-le-champ la somme dont j'avois besoin, et prit mon billet payable dans un an. Je renouvellai, chez elle, connoissance avec la belle Mrs. A—, qu'on avoit envoyée en pays étranger, à cause d'un

penchant qu'elle avoit témoigné à un célèbre chanteur. Je n'aurois pas parlé de cette circonstance, si quelques années après, il n'en étoit résulté de-là une autre très-désagréable pour moi.

A mon retour à Londres, j'appris que Miss Willford, cousine de Mrs. Rich, devoit débuter dans Estiphanie. Ceci, joint au dérangement de ma fortune, changea beaucoup les manières de Mrs. Rich à mon égard. « Il fut » un tems, dit Jane-Shore, où mon approche » étoit une petite fête. Le sourire, quand on » me voyoit, paroissoit sur tous les visages. » Mais cette dame n'arrêtoit ses regards que sur les personnes éclairées du soleil de la fortune : enveloppée des ombres du malheur, je n'avois plus droit à son attention.

Je ne pouvois, sans doute, trouver mauvais qu'on eût donné à cette jeune actrice un rôle de début; mais il me sembloit qu'on auroit pu me consulter sur la convenance même du début. Au reste, de toute la famille Rich, avec qui jadis j'avois été si liée, je ne voyois plus guères que Mrs. Walquer, la plus jeune fille de M. Rich. Celle-ci avoit des manières naturelles, un cœur dont la bonté se peignoit dans ses moindres actions. Je ne voulus point l'affliger,

en lui disant que sa belle-mère paroissoit changée pour moi.

Ce fut dans ce tems-là que M. Kelly publia un ouvrage intitulé *Thespis*, dans lequel il attribuoit au désordre de mes finances, la diminution de mes succès au théâtre. Pour compenser cette observation, il imputoit ce désordre à ma générosité. Je ne fus point flattée du compliment. Je n'ai jamais désiré que, dans ces choses, ma main gauche sût ce que faisoit ma main droite.

Précisément au moment où le théâtre alloit s'ouvrir, il se présenta une circonstance, dont les propriétaires du théâtre profitèrent d'autant plus volontiers, pour me dégrader aux yeux du public, que, l'année suivante, étoit la dernière de mon engagement. J'avois payé à Mrs. Ray, mon obstinée créancière, deux années de la somme convenue. Je n'avois pris d'elle que des reçus, ignorant qu'il fallût prendre la précaution de faire rayer les quatre cents liv. de dessus l'obligation.

Je fus surprise d'apprendre qu'elle s'étoit présentée plusieurs fois chez moi. Le Comte Haslang étoit malade de la goutte. Les soins que je lui rendois absorboient presque tout mon tems. Je rentrois fort tard, et elle ne me

trouvoit point. Enfin, elle me laissa un billet par lequel elle me mandoit que si je voulois faire assurer ma vie, (*a*) elle seroit parfaitement tranquille sur sa créance. Pour me débarrasser de ses importunités, je lui fis dire que si elle vouloit me désigner quelqu'un qui pût faire l'affaire, je l'arrangerois comme on le jugeroit à propos; mais que je ne voulois ni la voir, ni lui parler.

Mon respectable ami, M. Fox l'aîné, qui m'honoroit encore de sa bienveillance, m'avoit promis de venir dîner le lendemain avec moi. Il n'étoit pas encore arrivé, lorsque M[rs]. Ray, accompagnée d'un homme, se présenta

(*a*) C'est-à-dire, faire prendre, par un tiers, l'engagement de payer, à la mort de M[rs]. Bellamy, la somme dont elle étoit débitrice. Celle-ci, pour prix de cette promesse, se seroit engagée à donner, pendant toute sa vie, une somme annuelle, calculée sur la probabilité du tems que son âge pouvoit lui faire espérer de vivre. Ordinairement le créancier lui-même paie l'annuité pour assurer sa créance. Cette opération est, en Angleterre, très-familière et très-utile. Nous avons eu, en France, une compagnie d'assurances sur la vie; mais détournée, dès son origine, du bût de son institution, elle n'a servi qu'à alimenter, pendant quelques instans, la fureur de l'agiotage. *N. du Tr.*

en voiture à ma porte. Quoique je ne devinasse pas pourquoi elle vouloit que je fisse assurer ma vie, dans un moment où j'etois en parfaite santé, j'attendois avec impatience la personne qu'elle avoit promis de m'envoyer. Je fis donc dire à l'homme qui étoit avec elle, de monter : quant à elle, j'avois positivement défendu qu'on la laissât entrer.

Je vis paroitre un homme qui avoit l'air d'un Juif Italien. Aussi-tôt qu'il fut assis, ne doutant point qu'il ne fût venu pour l'objet que m'avoit annoncé Mrs. Ray, je lui demandai ce que coûteroit l'assurance de ma vie pour quatre cents livres que je devois encore à Mrs. Ray. L'étranger parut surpris de ma question; je la lui répétai. Il me dit alors, en mauvais anglais, que je me trompois sur l'objet de sa visite; que l'Ambassadeur de Tripoly, dont il étoit l'interprête, étant depuis long-tems mon admirateur, et ayant appris que j'étois débitrice de la dame en question, avoit promis à celle-ci, si elle pouvoit me faire agréer les visites de son Excellence, de payer ce que je lui devois, et tout ce dont j'aurois besoin. Je reconnus alors que la proposition de faire assurer ma vie, n'étoit qu'un prétexte qu'elle avoit pris pour avoir occasion de me faire ces propositions.

J'éprouvai, dans ce moment, tout ce que peut sentir une femme offensée ; j'étouffois de colère et d'indignation. Lorsque je pus me reconnoître, je me hâtai de sonner, et de dire au domestique qui entra, de montrer l'escalier à cet homme. Le drôle craignit, je crois, d'après mon agitation, et l'air que prit le domestique, qu'on ne lui montrât un chemin plus court ; il se hâta de rejoindre la dame, et partit avec elle. La suite m'apprit qu'irritée du mauvais succès de son beau projet, elle avoit été sur-le-champ trouver son procureur, et avoit pris contre moi un mandat d'arrêt pour neuf cents livres, dont deux cents provenoient de créances qu'elle avoit achetées pour ajouter à la sienne.

LETTRE LXXXIV.

15 Octobre 17—

Si-tôt que M. Fox, et quelques autres personnes qui avoient dîné avec moi, furent parties, je me préparai à aller au jeu de son Excellence; mais en je traversant Jermynn-street, je rencontrai le frère de la misérable. Tout essoufflé d'avoir couru pour me joindre, il m'apprit qu'un homme qui parut à l'instant, étoit porteur d'un ordre donné contre moi, à la requête de sa sœur. J'aurois supporté, je crois, avec courage cet affront, s'il fût venu seul; mais encore émue de celui que j'avois reçu le matin, je tombai sans connoissance au milieu de la rue.

Si j'avois conservé ma présence d'esprit, et que j'eusse eu quelque connoissance des loix, j'aurois sauvé ma liberté, du moins pour ce soir; car les gens qui m'arrêtoient avoient, dans leur précipitation, oublié le mandat, ce qui rendoit l'arrestation nulle; mais pendant mon évanouissement, un d'eux courut le cher-

cher. Vous voyez par-là, d'une part, combien il importe, dans ces occasions, de ne pas perdre la tête; et de l'autre, combien il est utile aux gens qui ont le malheur d'avoir des dettes, de savoir ce que peuvent contre eux, à la demande de leurs créanciers, les organes de la loi. J'ai souvent regretté qu'il n'y eût pas en Angleterre une loi pareille à celle qui, en Ecosse, met en liberté le débiteur quand il a fait un abandon général à ses créanciers: par ce moyen, les prisons se vuident, et le créancier reçoit du moins une partie de son dû; tandis que dans le cas contraire, tout ce qui reste au débiteur est consommé pendant sa détention. La douceur de la loi aide l'industrie à se relever; et je dois dire à l'honneur des Ecossais, parce que j'ai eu occasion de m'en convaincre pendant le séjour que j'ai fait chez eux, qu'ils joignent à cette indulgence, l'honnêteté la plus scrupuleuse.

Je fus conduite, toujours évanouie, chez un officier du Shérif, dans Stanhope-street, Clare-market; c'étoit précisément celui chez qni avoit été mené mon frère, le capitaine O'Hara, comme je l'ai dit précédemment. Je fus si long-tems à reprendre mes sens, que le chirurgien qu'on avoit envoyé chercher pour me saigner,

craignit pour ma vie. Heureuse si, même alors, cette crainte s'étoit réalisée ! je peux dire, comme Mathilde : « Si quelque bon Ange m'eût » ouvert le livre du destin, et laissé voir ce que » devoit être ma vie, mon cœur se fût brisé à » l'aspect de tant de maux que je devois éprou- » ver encore. »

La maîtresse de la maison n'étoit pas dépourvue de toute sensibilité. Mon vêtement, ma qualité d'actrice, sur-tout mon titre de sœur de son ami le Capitaine, qui avoit été long-tems son pensionnaire, lui inspirèrent plus d'intérêt, plus d'attentions, qu'on n'en trouve, pour l'ordinaire, en de pareilles demeures. Elle envoya chercher ma femme-de-chambre, et empêcha qu'il se fît du bruit chez elle, pendant cinq jours que je restai comme stupide et insensible. Ma domestique, pour reconnoître l'obligation dont elle me croyoit redevable à ceux qui envoyoient savoir de mes nouvelles, conduisoit à l'office tous les domestiques qui arrivoient, et les régaloit de ce qu'ils vouloient prendre. Cette politesse ne laissa pas que d'ajouter à mes dépenses.

Le sixième jour, la maîtresse de la maison vint me trouver, et me dit que le mandat alloit

revenir (*a*) le lendemain, et que si je ne voulois ni boire, ni manger, ni me procurer un *habeas corpus*, on me transporteroit morte à Newgate. Le nom de ce terrible lieu me fit frissonner; tout-à-coup, comme électrisée, je sortis de mon insensibilité, et je demandai ce qu'il y avoit à faire. Il falloit, me dit-elle, charger un procureur de m'avoir un *habeas*, et en même tems, faire retenir un logement dans

---

(*a*) Il suffit pour obtenir le *warrant*, ou mandat d'arrêt, que le créancier affirme par serment sa créance. Le mandat s'exécute alors provisoirement, et le débiteur est conduit chez un officier du Shérif, où, à moins qu'il ne donne caution de sa personne, il reste pendant quelques jours. Dans cet intervalle, le mandat est présenté au Juge, qui examine s'il est régulier : sur son *visa*, on l'exécute définitivement, en traduisant le débiteur dans la prison publique ; celui-ci, en vertu d'un *habeas corpus* qu'il obtient sur requête, au lieu d'être détenu avec les malfaiteurs, etc., est conduit à King's-bench (Banc du Roi), grande enceinte à-peu-près pareille au *Temple* de Paris. Le créancier est obligé de fournir chaque jour, pour la subsistance du prisonnier, quatre pences (huit décimes de France), qui doivent se trouver comptés tous les matins chez le concierge. La caution de la personne ne devient caution de la dette, que lorsque le débiteur ne se représente pas dans le tems indiqué. *N. du Tr.*

l'enceinte de King's-bench. Son fils, ajouta-t-elle, étoit procureur; il étoit en bas, et ne demandoit pas mieux que de m'être utile; elle observoit, en finissant, que les gens de loi n'étoient pas dans l'usage d'avancer de l'argent pour leurs cliens; cependant, ils n'exigeoient pas qu'on soldât sur-le-champ leurs mémoires, sur-tout quand le débiteur étoit bon, comme ce devoit être le cas de quelqu'un qui avoit assez de crédit pour devoir à un seul créancier douze cents livres. Surprise à ces mots, je la priai de s'expliquer. Telle étoit, me dit-elle, la somme pour laquelle on avoit pris un mandat contre moi.

Je ne savois véritablement quel parti prendre. Il ne me restoit que quelques guinées. Le Comte étoit trop malade pour que je pusse songer à l'importuner de mon affaire; d'ailleurs, ma femme-de-chambre, aussi-tôt qu'elle avoit su mon aventure, avoit fait dire à son Excellence que j'avois fait une chute qui m'empêcheroit de me rendre chez lui, et je ne voulois pas démentir son rapport. M. Woodward étoit absent, ainsi que presque toutes les personnes dont j'aurois pu attendre quelques secours. L'*habeas corpus* ne devoit pas, me dit-on, coûter plus de cinq à six livres; mais le

logement dans King's-bench seroit fort cher; et il falloit, en outre, que je trouvasse des cautions acceptables.

Je commençai alors à examiner à qui je pourrois m'adresser. J'avois connu Mrs. Stacie, lorsque son mari tenoit une auberge à Stilton; ils avoient transferé leur établissement aux Armes de Bedfort, dans Covent-Garden : dans de fréquens séjours à Stilton, j'avois pris pour elle beaucoup d'amitié, et depuis j'avois servi de marrainè à trois de ses enfans.

En conséquence de cette liaison, je lui fis demander douze guinées, que je croyois devoir suffire pour m'acquitter dans la maison où j'étois : à mon grand étonnement, il m'en coûta le double; de façon que je payai amplement les prévenances de mon hôtesse.

Mrs. Stacie vint sur-le-champ me trouver, et ne put retenir ses pleurs en me voyant dans cette position : son mari lui avoit remis un billet de banque de vingt livres, qu'elle me donna; et comme on lui dit que j'avois obstinément refusé de manger, si-tôt qu'elle fut rentrée, elle m'envoya pour souper ce qu'elle avoit de meilleur dans sa maison.

Ma mère, lors de cet événement, étoit dans Oxfordshire, et Miss Wordley à Richmond,

où elle avoit pris un engagement au théâtre; mais celle-ci, instruite par une lettre de ma femme-de-chambre, accourut sur-le-champ, et m'apporta tout l'argent qu'elle put trouver à emprunter, ce qui me fut fort utile pour payer le mémoire de mon hôtesse.

En retour des politesses de celle-ci, je l'invitai à partager le souper que m'avoit envoyé Mrs. Stacie. Après le repas, pendant lequel elle me nomma toutes les personnes qu'elle avoit eu l'honneur de loger, elle me demanda si, pour me distraire, je voulois qu'elle me chantât une chanson; elle passoit, disoit-elle, pour avoir une très-belle voix. Cette singulière proposition, jointe à un maintien bizarre, à une figure extraordinaire, frappa tellement mon imagination, que je partis d'un violent éclat de rire. Miss Wordley, toujours prompte à s'allarmer pour moi, crut que j'allois avoir une attaque de nerfs. Je la rassurai, ainsi que la dame, qui, à sa grande satisfaction, nous donna un échantillon de ses talens, nous disant qu'elle étoit sûre que, comme j'aimois la musique, je devois être contente de sa voix.

Le même soir, M. Woodward, de retour à la ville, m'écrivit pour demander à me voir. Je le priai de n'en point prendre la peine, ajou-

tant que je lui serois obligée, s'il vouloit me faire retenir un logement dans King's-bench, et être une de mes cautions. M. Stacie m'avoit offert d'être l'autre. Il y consentit sur-le-champ. Je commençai donc à me tranquilliser, quoiqu'on m'eût assurée que, malgré la faculté que j'avois d'entrer à King's-bench, je devois aller en prison.

Le lendemain, M. Thomas, alors commis de Lord Mansfield (*a*) me conduisit lui-même au Warden. M. Marsden vint obligeamment me recevoir à sa porte, et me conduisit dans le parloir. Mon procureur avoit été le matin, avec M. Woodward et M. Stacie, pour tout régler; le Marshall, par conséquent, étoit averti, et je trouvai en arrivant un déjeuner prêt.

Cette grande affaire arrangée, je me rendis à un vilain petit appartement qu'on avoit retenu pour moi, dans une maison appartenante au moulin à vent, dans Saint-George-Field, lieu rendu célèbre par Shakespeare, qui l'a fait nommer par le juge Shallow, dans la seconde partie d'Henri IV. Je devois, pour ce misérable logement, payer deux guinées par semaine. On avoit eu si peu de tems pour m'en chercher

---

(*a*) Juge de la Jurisdiction du Banc du Roi.

un, qu'on avoit pris le premier qui s'étoit offert.

M. Marsden me conduisit, avec beaucoup de politesse, à ma nouvelle demeure. Lorsque nous y fûmes assis, je fus étonnée de lui voir tirer une grande bourse pleine d'or. Il me la présenta, m'invitant à m'en servir pour mes besoin actuels, et à la lui rendre quand je jugerois à propos. Pour m'engager à l'accepter, il observa que j'avois dû dépenser beaucoup chez l'officier du Sherif; la maîtresse de la maison, avec toute sa politesse, faisoit ordinairement payer à ses hôtes sa complaisance. Je lui dis alors ce qui m'étoit arrivé chez elle; mais je le priai de trouver bon que je n'acceptasse point son offre. Je n'en avois, pour le moment, aucun besoin. Il prit alors congé de moi, et me pria, en s'en allant, s'il me falloit quelque argent, de le lui faire savoir.

Lorsqu'il fut parti, je ne pus m'empêcher de témoigner à Miss Wordley, qui m'avoit accompagnée dans ce court voyage, ma surprise de cette extrême obligeance. Bon, me dit-elle, je m'étonne à mon tour de votre simplicité. Vous pouvez être sûre que cette offre vient de M. Woodward. Comme vous avez souvent refusé ses secours, je vois qu'il

aura pris cette méthode pour vous obliger, sans courir les risques d'un refus.

Le soir, celui-ci vint me voir. Il me conseilla d'écrire au Procureur-général, mon honorable ami M. Yorke, pour le consulter sur mon affaire. M. Woodward, dans cette visite, ne m'ayant offert aucun secours, je fus persuadée que Miss Wordley avoit deviné juste, et je dois avouer qu'elle avoit une intelligence et une sagacité peu communes.

Le lendemain, je la priai de porter une lettre à M. Yorke. Ce digne homme, aujourd'hui l'objet de mes regrets, m'écrivit sur-le-champ dans les termes les plus obligeans, qu'il examineroit mon affaire avec attention, et qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour me tirer d'embarras. Mais, comme on ne pouvoit rien faire jusqu'au mois de Novembre, il me prioit d'agréer les billets de banque inclus dans sa lettre, pour me tenir lieu de ce que sa sœur, Lady Anson, s'étoit proposé de me laisser, si la mort ne l'eût enlevée subitement. Il me conseilloit, au reste, si ma créancière ne vouloit pas composer pour ma dette, de soutenir le procès, persuadé que le jugement seroit rendu en ma faveur. Mais l'affaire pouvoit rester long-tems pendante; et son Excellence

le Comte Haslang, étant avancé en âge, je me trouverois, s'il venoit à mourir, privée de sa protection. — La politesse des expressions ajoutoit encore au mérite des conseils et à la richesse du présent. La grâce du bienfait doubla ma reconnoissance.

Voyant qu'il falloit me résigner à ma position, et que beaucoup de tems devoit s'écouler avant que je pusse rien faire pour en sortir, j'envoyai Miss Wordley me chercher un autre petit appartement. Quoique, par la générosité de M. Yorke, je me trouvasse propriétaire de deux cents livres, il étoit clair que l'intention du donateur étoit que je me servisse de cette somme pour composer avec ma créanciere, si elle vouloit s'y prêter. Deux chambres plus propres et mieux meublées composoient mon nouveau logement, qui ne me coûta que douze shellings par semaine.

LETTRE LXXXV.

23 Octobre 17 —

L'Avocat Murphy (*a*) se chargea de proposer à ma persécutrice, un arrangement. Il me promit, si elle le refusoit, d'entreprendre ma cause, et d'employer tous ses talens à la défendre. Pendant mon séjour à King's-bench, je reçus beaucoup de présens, particulièrement du Comte de Spencer, et du Général Monkton, l'un et l'autre des modèles de générosité.

Mrs. Stacie, pour être plus près de moi, prit, dans la maison voisine, un logement pour elle, sa domestique et son enfant : son mari m'envoyoit de chez lui, tout ce que la saison produisoit de meilleur. Ces attentions, quoi-

(*a*) M. Murphy, dans un âge avancé, paroît s'être souvenu que Thalie avoit eu ses premiers hommages. Il a donné au théâtre plusieurs comédies, entre autres une très-jolie intitulée : *the Way to keep him*, ou la Manière de le fixer, que Madame Riccoboni a traduite. Cette pièce, donnée en 1760, fut retouchée par l'Auteur, et remise au théâtre en 1785. *N. du Tr.*

que je dusse tenir compte des frais, me semblèrent une marque précieuse de considération et d'amitié.

La troupe de Richmond étoit revenue à la ville, et Miss Wordley ne me quittoit pas. Son amitié prévenoit tous mes désirs; ses soins ne m'en laissoient point former. La nuit, au moindre mouvement que je faisois, je la trouvois éveillée. Son inquiète vigilance finit par altérer sa santé. Je m'en apperçus ; et cette découverte, en excitant mon courage, contribua plus à rétablir la mienne, que tous les conseils de la médecine.

M. Murphy n'avoit point eu de succès dans sa négociation auprès de M[rs]. Ray; il fallut se résoudre à plaider. Comme j'étois sûre du succès, j'attendis le jugement sans inquiétude. Enfin, le jour arriva ; M. Murphy, hors d'haleine, entra dans une chambre pour m'annoncer mon triomphe; mais je n'en retirai pas tous les avantages que j'en eusse pu espérer, parce que ma persécutrice mourut peu de tems après. Si elle eût vécu, j'aurois certainement obtenu contre elle, une condamnation très-sévère ; la manière dont elle s'y étoit prise pour augmenter sa créance, en achetant celles d'au-

trui, étant, comme je l'ai su depuis, contraire aux loix.

Ses exécuteurs testamentaires convinrent avec moi, de recevoir deux cents livres; je promis de leur payer les deux cents autres au bout d'un an. M^{rs}. Ray eut probablement, beaucoup gagné à accepter cette offre quand je la lui fis faire. Le procès dut lui coûter fort cher. Grâce à la générosité de mes amis, il ne me constitua en aucune dépense.

Ainsi se termina cette affaire qui m'avoit causé tant d'inquiétudes, et qui, la première, m'avoit fait essuyer la plus grande de toutes les pertes, celle de la liberté. « Servitude, dit » notre bien-aimé Sterne, sous quelque forme » que tu te déguises, tu es un amer et triste » breuvage; et quoique, dans tous les siècles, » on ait forcé des milliers d'hommes à s'en » abreuver, tu n'en es pourtant ni moins » amer, ni moins triste. »

J'avois fait dire aux propriétaires du théâtre, que je serois en état de jouer le 10 Novembre; mais je trouvai qu'ils n'avoient pas grand besoin de moi; tous les acteurs semblèrent prendre part à ma satisfaction. Le directeur seul, influencé par son associée, M^{rs}. Rich, qui vouloit que sa cousine, M^{rs}. Wilford, me

remplaçât,

remplaçât, me vit avec indifférence, recouvrer ma liberté.

Le public me vengea de cette injustice. Les propriétaires avoient pris avantage de mon absence pour donner à Miss Wilford le rôle de Cordelie. Je ne pouvois, décemment, le trouver mauvais ; le public voulut bien le faire pour moi ; ce qui décida les propriétaires à m'annoncer.

Quelque nouveau malheur m'attendoit toujours, lorsqu'il se presentoit devant moi une chance favorable. Je logeois encore dans l'enceinte de King's-bench : en allant delà au théâtre, je perdis une boîte, dans laquelle étoient tout ce qui me restoit de bijoux, l'ajustement avec lequel j'allois paroître, plusieurs portraits, dont un, sur-tout, m'étoit très-cher. J'offris inutilement, pour recouvrer ces objets, une grande récompense. Je n'eus pas plus de succès que je n'en avois eu autrefois pour mon porte-feuille, dans lequel étoient quatre billets de cent livres chacun, et que j'avois perdu dans Green-Park. Au reste, j'ai toujours soupçonné, quant à celui-ci, que ma perte avoit profité à quelqu'un (*a*) que je n'ai pu en convaincre.

(*a*) M. Calcraft.

L'embarras dans lequel me jetta cet accident augmenta celui où j'étois de reparoître, pour la première fois, en public. Une détention est toujours ignominieuse, quoique ceux qui la subissent, soient souvent plus à plaindre qu'à blâmer. Il me restoit si peu de vêtemens, que je fus obligée d'emprunter jusqu'à un jupon de dessous. Enfin, je trouvai tout ce qu'il me falloit, grâce aux soins de ma coeffeuse, Mrs. Withfield, digne et honnête personne, à qui j'eus, en cette occasion, ainsi que par la suite, de très-grandes obligations.

On annonça la tragédie du Roi Lear, dans laquelle Miss Wilford, à la dernière représentation, avoit fait Cordelie. M. Younger, le souffleur, supposant que les directeurs, d'après la manière dont le public m'avoit reçue, lorsque j'avois paru la dernière fois, ne voudroient pas ajouter à mon humiliation, en présentant au public quelqu'un qui ne lui plaisoit pas, effaça le nom de Miss Wilford, et mit le mien sur les affiches.

A midi, je reçus une visite de M. Gibson, sous-directeur, qui m'instruisit de la méprise faite, et me pria de vouloir bien abandonner le rôle, m'ajoutant que les directeurs, sur mon consentement, feroient distribuer au public des

billets à la main, pour lui apprendre qu'on s'étoit trompé. Je n'avois pas *alors* perdu toute disposition à m'irriter d'une injure. Je ressentis l'affront avec plus de vivacité, peut-être, que je n'aurois dû. Je répondis sur-le-champ : « Le public veut bien agréer mes ser-» vices ; quoi qu'il arrive, je ne souffrirai point » que mon nom soit changé. Je jouerai le rôle. » M. Gibson, me quittant, me dit, avec un air de regret, que j'allois m'attirer la haîne de toute la famille. A quoi je repondis, avec quelque chaleur : « Depuis long-tems, il m'importe » peu. Je ne désire pas plus leur faveur, que » je ne crains leur malveillance. Je compte sur » une protection qui ne m'a jamais abandonnée. » C'est au public, qui m'a toujours traitée avec » indulgence, à décider si je dois tomber ou » réussir. »

Ma domestique, que j'avois envoyée voir les affiches, revint me dire que, dans ce moment même, on s'occupoit à les changer. L'erreur étoit annoncée dans un *nota benè*. J'allai, sur l'heure, faire imprimer des billets à la main, que je fis distribuer aux spectateurs, à mesure qu'ils entroient dans la salle. J'y racontois le fait comme il s'étoit passé, ajoutant que, me regardant comme l'enfant

de leurs bontés, je me croyois obligée de me tenir prête pour le cas où ils jugeroient à propos de m'honorer, ce soir, de la préférence.

Lorsqu'on leva le rideau, il s'éleva un cri universel pour me demander; et quand Cordélie parut, malgré la faveur des Rich et des Wilford, elle fut obligée de se retirer, et de me céder la place. J'étois toute habillée : je parus au milieu des applaudissemens, et je ne me rappelle pas d'avoir eu, dans toute ma carrière théâtrale, autant de succès, dans un rôle aussi connu.

Cet évènement étoit pour moi d'autant plus flatteur, qu'il me prouvoit que j'étois encore chère au public. Je dois ajouter, en faveur de ma belle rivale, que, quoiqu'elle fût incontestablement une grande danseuse, elle n'avoit alors aucune réputation, comme tragédienne. Le découragement que dut lui causer une partialité évidente, fit aussi probablement beaucoup en ma faveur.

LETTRE LXXXVI.

6 Novembre 17 —

A la fin de cet hiver, expira mon engagement au théâtre de Covent-Garden : et à la même époque, la patente fut cédée à Mrs. Colman, Harris, Powell et Rutherford, n'entendant point parler de M. Colman qui étoit le directeur. Je commençois à renoncer à l'espoir de renouveller mon engagement ; mais, un matin, M. Woodward me dit qu'il avoit eu, avec le directeur, un entretien dans lequel il lui avoit demandé si j'étois engagée : Oui, avoit répondu le moderne Térence, (*a*) je compte sur elle. Mais la multiplicité des affaires m'a empêché de la voir : vous me ferez plaisir de lui dire que je me propose d'y aller au premier moment.

(*a*) M. Colman est auteur de plusieurs comédies, entre autres du Mariage clandestin, qu'il fit en société avec M. Garrick, et de la Femme jalouse, dont le sujet est en partie tiré de Tom Jones. *N. du Tr.*

Il étoit doublement heureux pour moi d'être sûre d'un engagement, et d'avoir à servir sous un chef dont je considérois les connoissances et les talens. Le lendemain, nos conventions furent signées pour trois ans. Ayant lieu de me croire estimée par M. Colman, je m'attendois à recouvrir, par la préférence qu'il me donnoit, le rang que j'avois tenu au théâtre. Dans cet espoir, je me décidai à ne rien épargner pour mériter son suffrage.

M. l'Alderman Cracroft marié à une riche héritière, et occupé de grands intérêts, m'avoit priée de le décharger du soin de distribuer mon traitement à mes créanciers. M. Powell, du bureau des soldes, avoit bien voulu le remplacer pendant un hiver. Mais, comme cela exigeoit quelques détails, il ne voulut pas continuer. J'avois droit peut-être à plus de complaisance de sa part. C'étoit moi qui l'avoit présenté à M. Fox, quoique je ne le connusse que comme sous-trésorier au théâtre de Covent-Garden. Il avoit, sans contredit, toutes les qualités propres aux affaires. Mais, comme bien d'autres, quand il eut fait son chemin, il renversa l'échelle qui l'avoit aidé à monter.

M. Woodward m'avoit montré, en toute

occasion, un grand désir de m'obliger; et, comme son intégrité étoit bien connue, je le priai de prendre le soin de cette distribution. Il s'en chargea avec une extrême complaisance, et s'en acquitta avec une exactitude qui satisfit tous mes créanciers.

Nous ouvrîmes la campagne avec quelque éclat. M. Powell étoit justement estimé. Je ne doute point qu'il n'eût fait honneur au théâtre Anglais, s'il eût eu le tems, s'il eût pris la peine d'acquérir les connoissances nécessaires à un art si difficile.

Nous parûmes ensemble, pour la première fois, dans les rôles de Jaffier et de Belvidera. Il me fit, à cette occasion, des complimens si flatteurs, que j'eus tout lieu de croire qu'il avoit renoncé à toute idée d'engager M^rs. Yates, comme, dit-on, il en avoit eu le projet.

Quelques jours après, ce bruit se renouvella, et M. Colman vint me trouver pour me dire que cet arrangement étoit absolument nécessaire, qu'il seroit très-malheureux pour la troupe, qu'une actrice de ce mérite, acceptât, à Drury-lane, un traité qu'on lui proposoit. Son engagement ne me feroit aucun tort : au contraire, on pourroit remettre plusieurs pièces dans lesquelles nous brillerions l'une et l'autre.

D'ailleurs, je retiendrois la plus grande partie de mes rôles.

Satisfaite par ces assurances, et de plus, rendant un sincère hommage aux grands talens de M^rs^. Yates, je me réjouis de sa réunion avec nous. J'ai sujet de penser qu'elle ne me vît pas avec les mêmes sentimens. Lorsqu'à la première répétition, j'allai au-devant d'elle pour la saluer, et me féliciter de la voir dans notre troupe, elle reçut froidement mon compliment; et depuis ce tems, nous ne nous parlâmes plus.

Peu de tems après, M. Colman fit débuter dans sa pièce du *Négociant Anglais*, une jeune personne nommée Morris, qui y obtint un grand succès. Elle parut ensuite dans le rôle de Juliette. Comme son âge et ses agrémens répondoient au personnage, je n'eusse pu raisonnablement me plaindre de ce qu'on le lui faisoit jouer, quoiqu'alors il ne fût pas d'usage d'ôter des rôles aux premiers acteurs, à moins que ce ne fût pour les donner à des personnes d'un mérite reconnu.

Cette jeune actrice brilla comme le lys de la vallée, qui, nouvellement éclos, chargé de pluie, tombe et périt. Une mort hâtive vint moissonner tant de grâces, tant de talens, et

ne lui permit pas même de jouer le jour de son bénéfice, où elle devoit faire le rôle de Juliette. Ses parens me prièrent de la remplacer, ce que je fis volontiers, regrettant bien sincèrement la fin prématurée de cette jeune beauté qui pouvoit donner une autre Farren à notre theâtre.

Avant la fin de l'hiver, les deux associés de M. Colman et de M. Powell, se plaignirent de ce que ceux-ci avoient usurpé toute l'autorité. Ils leur reprochoient de tant dépenser en habits et en décorations, qu'il ne resteroit aucun bénéfice à partager, quoiqu'en général, les chambrées fussent nombreuses. Je voyois peu M. Powell; persuadée qu'il m'avoit trompée, je le méprisois, et je n'allois guères au théâtre, que lorsque j'y étois obligée. J'avois formé une société assez intime avec le célèbre M. Hoole, traducteur estimé de Metastase, du Tasse, et de la plupart des grands poëtes italiens. J'avois besoin des distractions que me procuroient son amitié et celle de sa femme, pour me consoler de voir tomber en ruines tous mes châteaux en Espagne.

Tel a, constamment, été le résultat des événemens que j'ai cru les plus heureux de ma vie. Toujours les espérances les mieux fondées

se sont évanouies comme le souper de Sancho-Pança. J'ai toujours entrevu le bonheur, et n'en ai jamais joui.

Je pris, dans l'été, à Strand, une petite maison agréablement située ; la proximité de la ville avoit pour moi un mérite de plus, mon service auprès du Comte exigeant, presque tous les jours, ma présence.

Au retour de l'hiver, la division des propriétaires du théâtre devint publique. M. Colman ayant voulu que Mrs. Yates fît Imogène dans Cymbeline, (*a*) rôle dans lequel elle étoit en possession de plaire au public ; Mrs. Harris et Rutherfort insistèrent pour le donner à Mrs. Leffingham ; celle-ci étoit une très-belle personne, mais très-inférieure à Mrs. Yates, qui joignoit au talent, la science que donnent de longs travaux. De ces discussions, résulta un procès qui, suivant l'usage, ne fut utile qu'aux gens de loi ; eux seuls y gagnèrent quelque chose.

Ce tems est l'époque d'un des évènemens les plus importans de ma vie, la suppression d'une lettre que j'avois écrite à M. Calcraft.

(*a*) Pièce de Shakespeare, raccommodée par Garrick. *N. du Tr.*

J'ose croire que, si, alors, cet écrit eût paru, j'eusse été, en quelque sorte, vengée d'un homme qui m'avoit si indignement traitée. Ma conduite, connue du public, eût été justifiée, et l'opinion eût cessé de s'égarer sur mon compte ; je vous dois les détails de cette circonstance.

LETTRE LXXXVII.

14 Novembre 17 —

On donnoit le Négociant Anglais. M^rs^. Yates y faisoit le rôle d'Emilie, qui, malgré sa beauté, lui convenoit peu, et je jouois celui de Lady Alton, auquel sa figure et sa taille eussent été beaucoup plus propres.

Le jour où cette représentation devoit avoir lieu, je fis mettre dans tous les journaux, un avertissement conçu en ces termes : « Incessamment sera publiée une lettre de George-Anne Bellamy, à John Calcraft Esq. avec cet epigraphe :

> Lorsque le banquet (de la vie) est fini, arrive le moment du compte, moment terrible, auquel l'homme ne sourit plus. GAY.

A l'instant même où la pièce alloit commencer, M. Colman vint dans ma loge, et m'apprit, qu'en conséquence de cet avis, M. Calcraft étoit venu chez lui, jurant qu'il s'en prendroit à tout le théâtre, si je ne promet-

tois pas de renoncer à une publication qui lui mettroit un poignard dans le cœur, et un pistolet à la tête. Il avoit ajouté avec force imprécations, que si, du moins, je ne lui donnois pas quelque tems, non-seulement il alloit mettre ses menaces à exécution, mais qu'il s'adresseroit au Lord Chambellan pour m'imposer silence; que du reste, il chasseroit mes deux enfans, et les laisseroit mourir de faim, plutôt que de leur donner le moindre secours.

M. Colman avoit paru blâmer cette violence de M. Calcraft qui l'avoit quitté brusquement. Le directeur, cependant, par intérêt pour moi, fit valoir plusieurs considérations pour m'engager à céder. Il m'observa, entre autres choses, que je jouois à l'abri d'un sauf-conduit, et qu'en persistant, je pourrois faire beaucoup de tort à mes créanciers. Il employa avec soin, les raisonnemens qu'il crut les plus propres à me déterminer; je m'obtinois toujours.

Il me pria alors de différer, du moins, la publication de ma lettre jusqu'à la fin de la saison du théâtre. Enfin, vaincue par ses instances, je lui promis ce qu'il voulut: com-

plaisance fatale, dont je n'ai cessé, jusqu'à ce jour, de me repentir.

Mais M. Calcraft ne m'en doit point d'obligation : je ne cédai qu'à la considération que j'avois pour son négociateur ; ce fut à lui que je fis le sacrifice de mon opinion, et non au misérable qui m'avoit trompée. Celui-ci avoit répandu le bruit que notre séparation avoit eu pour cause mes galanteries ; il nommoit même à ce sujet, le Comte Harrington. J'étois si irritée de ce propos, que j'aurois dû faire justice de lui, en publiant toutes ses faussetés.

Mais telle étoit ma destinée. Il étoit décidé que je me laisserois toujours influencer quand je serois sur le point de faire une démarche raisonnable. Je ne peux attribuer qu'à cette fatalité la condescendance que j'eus en cette occasion ; non que je suppose à M. Colman d'autres motifs que l'amitié, qui fut pour moi d'un grand poids. Il ne pouvoit avoir en vue aucune considération personnelle ; car si M. Calcraft et ses associés eussent fait quelque tort au théâtre, des personnes aussi opulentes auroient sans doute amplement dédommagé les propriétaires. Je ne sais quel sort m'entraînoit avec une force que je n'ai jamais su vaincre.

Le fait suivant peut vous donner une nouvelle preuve de l'adresse avec laquelle cet invisible génie m'égaroit toujours hors du sentier que me traçoit la prudence.

La rupture étoit ouverte entre les propriétaires ; il devint nécessaire à M. Colman de faire signer aux acteurs un écrit par lequel ils approuvoient son administration, et consentoient à se soumettre à sa direction.

Il m'apporta cet écrit, en me priant de le signer. Je répondis que, comme j'étois engagée avec les quatre propriétaires, il ne me paroissoit pas prudent, au premier coup-d'œil, de signer un écrit par lequel je donnerois à l'un d'eux la préférence. Il m'observa que, d'après ses conventions avec ses associés, il devoit être le seul directeur en exercice, et que, par conséquent, il n'y avoit aucun inconvénient à reconnoître ce droit. Il étoit si sûr, ajoutoit-il, qu'après un peu de réflexion je serois de son avis, qu'il me laissoit l'écrit. Le lendemain, il viendroit dîner avec moi.

M. Colman étoit à peine sorti, que M. Rutherford et M. Woodward entrèrent, et probablement pour le même objet ; car le premier me dit sur-le-champ : Avez-vous signé ? Je répondis que non ; mais je convins qu'on

m'avoit laissé l'écrit. M. Rutherford me pria de le lui montrer : ne pouvant disposer d'une chose qui m'étoit confiée, je le refusai. Il me dit alors, que s'il eût pu le tenir, il l'eût brûlé, parce que deux acteurs l'avoient signé, qui, certainement, ne l'auroient pas fait si, auparavant, on leur en eût présenté un en faveur des autres propriétaires. J'insistai d'autant plus pour ne le pas montrer; ajoutant que quel qu'en fût l'objet, je ne voulois pas me rendre coupable d'un abus de confiance. M. Rutherford, à ces mots, sortit en colère.

M. Woodward, qui étoit resté, employa tous les raisonnemens possibles pour me détourner de signer. Il insista sur la mauvaise conduite qu'avoit tenue M. Colman à mon égard, quoique je dusse, ce me semble, m'en prendre plutôt à M. Powell. Enfin, fatiguée par les instances de M. Woodward, déterminée par ma reconnoissance pour lui, et sur-tout, par mon inconséquence ordinaire, je cédai à ses sollicitations. Je renvoyai l'ecrit à M. Colman, avec un billet par lequel je le priois de me dispenser de le signer. Mais j'espérois, ajoutai-je, que mon refus ne me priveroit pas, le lendemain, du plaisir de le voir. Cependant, il ne tint compte de mon invitation,

tion, et, depuis ce tems, nous fûmes absolument étrangers l'un à l'autre.

Ainsi me laissai-je, encore une fois, pousser contre mon inspiration particulière, à faire une démarche funeste à mes intérêts ; et quoique je ne puisse en accuser que la foiblesse de ma volonté, il me semble, pourtant, que la fortune avoit quelque part à cette suite d'inconséquences.

Elle en eut davantage, à l'exemple suivant, qui démontre assez que je n'étois pas de ses favoris.

Vers la fin de l'hiver, M. Powell me dit, un soir, au foyer, que M. Bentley et lui, avoient dîné chez Lord Tyrawley. Dans la conversation, Miss Nancy O'Hara, qui avoit pour lui un penchant avoué, lui avoit dit que je toucherois bientôt un legs considérable, Lady Tyrawley étant fort malade. Je recevois ordinairement tous les soirs, une invitation d'aller voir cette dame. En rentrant chez moi, j'en trouvai une par laquelle on m'engageoit de passer à Sommerset-House. J'étois ce jour-là, malade d'un très-gros rhume, et très-fatiguée, parce que je venois de jouer Alicia. Conduite par ce destin qui, souvent, avoit disposé de

mes résolutions, je remis ma visite au lendemain.

Le matin, à neuf heures, je reçus, de la femme-de-chambre de Mylady, un billet par lequel elle m'apprenoit que sa maîtresse étoit morte la nuit, à trois heures. Elle ajoutoit que Mylord étoit venu à cinq, s'étoit enfermé, et après avoir examiné tous les papiers de Mylady, s'en étoit allé en lui défendant positivement d'avoir avec moi, aucune communication quelconque, sous peine de sa disgrace. Il prétendoit avoir trouvé, dans les papiers de sa femme, une lettre de moi, par laquelle il s'étoit convaincu de l'idée qu'il avoit eue jadis que j'avois conseillé à Lady Tyrawley de refuser sa demande, relativement à la division de la substitution d'une terre.

Ce prétendu tort, comme la plupart de ceux que l'on m'a attribués, étoit une méprise. C'est ainsi que, tantôt l'erreur, tantôt la mauvaise foi, ont dénaturé la plupart des actions de ma vie, et m'ont attiré des reproches que je ne méritois pas.

Vous avez vu, dans la première partie de mon histoire, que Lord Tyrawley, à raison de son mariage secret, n'avoit point été mis en possession de la fortune de sa femme;

qu'au contraire, lors de leur séparation, il avoit été obligé de lui faire une pension. Il l'avoit, de plus, mise en possession de l'appartement, de l'argenterie, etc. dont avoit joui ma mère.

Le fils de Lord Blessington étant venu à mourir, Lady Tyrawley et le Comte son frère, avoient seuls droit à la substitution de la terre de la famille. Lord Tyrawley se trouvoit, alors, fort embarrassé dans sa fortune, et chargé d'enfans, dont, probablement, il n'avoit pas trop le droit de se dire le père. Il s'adressa à sa femme, qu'il pria de consentir à l'interruption de la substitution, afin qu'il pût vendre la terre.

Je vous ai déja parlé de cette demande de Mylord à sa femme, et des lettres qu'ils s'étoient respectivement écrites à cette occasion. J'ai à vous faire connoître quelques détails ultérieurs. J'étois, dans ce tems, à Hollwood, Mylady m'envoya la première lettre de son mari. Par la conclusion de la sienne, elle sembloit me dire qu'elle étoit décidée à refuser ce qu'il lui demandoit, parce qu'elle se proposoit de laisser à ma fille tout ce qu'elle avoit. En lui répondant pour la remercier de son obligeante amitié, je lui écrivis : *Je vous en-*

voie l'incluse, (la lettre de Mylord) j'aurois dû mettre : *Je vous renvoie*, etc. Ma lettre, avec cette faute de style, se trouva dans les papiers de Mylady; et mon protecteur, mon ami, mon père, après l'avoir lue, se persuada que j'avois envoyé à sa femme, la lettre qu'elle lui écrivit dans le tems; je fus ainsi regardée comme coupable, et condamnée comme telle dans la maison de Mylord, où j'avois peu d'amis. On ne produisit point de testament; et depuis ce tems, je n'ai revu Mylord qu'une fois au foyer, et une fois chez lui, pendant la maladie dont il est mort.

Conduite dans cette dernière circonstance par le respect et l'affection que j'ai toujours eus pour lui, j'allai pour lui rendre mes devoirs; j'eus le chagrin, en y arrivant, d'être repoussée par un domestique, qui me dit que Miss O'Harra savoit que ma sensibilité seroit blessée de l'aspect d'un homme de ce mérite, tombé en enfance; d'un autre côté, la conversation que j'avois eue avec elle au dernier bal masqué (*a*), lui prouvant que je ne pouvois avoir pour elle que du mépris, elle ne vouloit pas me donner le désagrément d'une entrevue qui ne me feroit aucun plaisir.

(*a*) Je lui avois reproché sa passion pour un acteur.

Cette insolente réponse souleva toutes mes passions. J'entrai, malgré les gens, dans l'appartement de Mylord. Mais quel spectacle m'y attendoit ! Cet homme distingué par son courage à l'armée, par ses talens dans les affaires, qui avoit rempli avec honneur les premières places de son pays, étoit tombé dans un état d'imbécillité. Il étoit assis sur son lit, enveloppé dans une robe-de-chambre rouge ; ses yeux étoient creusés, sa langue pendoit hors de sa bouche : il avoit l'air de compter ses doigts. Quel changement!

Le cœur brisé de douleur et de tendresse, je tombai sur mes genoux à côté du lit, et prenant une de ses mains, je la baignai de mes pleurs. Je la baisois avec ardeur, dans l'espoir d'attirer sur moi son attention, et de me faire reconnoître : mais au bout de quelques momens, il me dit : « Envoyez-moi Aby; j'ai » besoin d'Aby ; pourquoi Aby ne vient-il » pas ? » Il vouloit dire Aby-Fisher. L'entendant parler ainsi avec quelque air de raison, je le priai de vouloir bien me regarder; je dis tout ce que je pus pour réveiller sa mémoire ; tout fut inutile.

Entendant toujours des mots sans suite sortir

de cette bouche, dont autrefois chaque expression charmoit mes oreilles, je sortis, choquée de ce hideux tableau. Cet aspect rappella à ma mémoire la fin de son grand Général, (le Duc de Marlborough) qui, jadis, avoit montré au Lord Tyrawley, le chemin de la gloire, et qui, comme lui, dans la vieillesse, étoit retombé en enfance.

En regagnant ma chaise, j'appris, d'un vieux domestique, que l'ingrat jeune homme, que Mylord demandoit, Aby-Fisher, oubliant que, jadis, exposé dans une corbeille à la porte de Lord Tyrawley, il avoit été nourri par la bonté de ce Seigneur, refusoit de donner à son bienfaiteur, le plaisir de le *voir* jouer du violon; seule satisfaction que pût goûter le malheureux vieillard: car, comme il n'entendoit point, il ne prenoit aux sons, aucun intérêt.

La partialité de Mylord pour le docteur Fisher étoit devenue telle, que peu de tems après, ayant recouvré une lueur de raison, il dit au Général son fils, ou lui fit dire par Miss O'Hara, de chercher un logement, parce que M. Fisher ne devoit pas être délogé. Ainsi cèdent les affections de la nature et de

l'ancienne amitié, aux importunités de ces gens astucieux qui assiègent les derniers momens d'un vieillard, et finissent par prendre sur lui un entier empire.

LETTRE LXXVIII.

23 Novembre 17 —

Ma visite au Lord Tyrawley m'avoit tellement affectée, que j'en contractai une maladie qui eût pu être dangereuse. Elle m'eût certainement été funeste si, appellée au théâtre par les affiches, je n'eusse pu remplir mes devoirs. Mais M. Colman m'épargna cet embarras, en introduisant dans la troupe, vers la fin de la saison, une jeune femme nommée Miller, qui n'avoit d'autre mérite que la faveur dont l'honoroit le directeur ; exemple qui prouve bien jusqu'où s'étend l'autorité de ces entrepreneurs qui peuvent, à leur gré, présenter au public la première personne qui leur paroît ou avoir quelque capacité, ou être propre à mortifier quelqu'un qui leur déplaît. Si j'avois eu, alors, le courage que j'avois montré dans l'affaire de Cordelie, le directeur n'eût pas trouvé la chose si facile ; mais mon silence, qui ne provenoit réellement que de découragement, fut attribué à mon indisposition, et je

laissai jouer cette personne, assurément très-peu capable de me doubler.

Lorsqu'il fut question des bénéfices, je me proposai de choisir une pièce dans laquelle je pusse paroître sans beaucoup de travail. *The Distrest Mother* me parut d'autant plus convenable, qu'on la regardoit comme la pièce dans laquelle notre troupe étoit la plus forte. M. Powel faisoit Oreste, M^rs^. Yates, Hermione, et moi, Andromaque. N'étant point habituée à demander comme une grâce, ce que je croyois avoir droit d'espérer, je ne priai point M^rs^. Yates de faire son rôle; elle l'avoit joué récemment, et je ne doutois pas qu'elle ne le jouât à mon bénéfice. Je ne sais quel est aujourd'hui l'usage à cet égard; mais celui de ce tems-là n'étoit point que l'on *priât* un acteur de jouer pour le bénéfice d'un autre, à moins qu'il ne fût question d'étudier un nouveau rôle.

Cependant, lorsque la pièce fut annoncée, je reçus d'Hermione un billet d'un style véritablement un peu hautain. J'y répondis, et peu de jours après, je vis dans les journaux la correspondance imprimée de la Princesse Grecque avec la Reine de Troye. Je suis convaincue que la conduite de M^rs^. Yates, en

cette circonstance, fut déterminée par quelque mauvais rapports; car j'ai eu depuis de son humanité, ainsi que de sa politesse, des preuves auxquelles je n'avois pas droit de m'attendre.

Cette querelle étant devenue publique, mon ancienne amie, la duchesse de Queen'sberry, m'envoya chercher pour me demander ce qui y avoit donné lieu. Je lui dis que j'en ignorois la cause ; mais que je regrettois le concours d'une aussi excellente artiste. Cela importoit peu, me dit sa Grâce, quant aux loges : ma protectrice, sa *sœur* Douglas, (titre que se donnent entre elles les Duchesses) qui depuis quelque tems étoit en ville, mais qui ne pouvoit paroître en public jusqu'à ce que son grand procès fût décidé, l'avoit priée de prendre soin de mon bénéfice; comme si, ajouta-t-elle, j'avois eu besoin de la recommandation de Peg pour m'intéresser à vous. Me regardant alors d'un air significatif, elle me dit : Vous vous souvenez, je suppose, que je suis une des premières qui se soient occupées de vous. Je n'avois point oublié, lui dis-je, qu'elle m'avoit fait cet honneur. C'en étoit un, reprit-elle ; et il vous paroîtroit grand si vous saviez tout; car non-seulement je vous donnai de bons conseils, mais je n'ai été au

spectacle qu'une seule fois depuis que j'ai vu que vous ne les aviez pas suivis. Je rougis. Sa Grâce, alors, changea de conversation, et commença à examiner avec moi quelle pièce je devois prendre.

Au même moment on annonça la Duchesse de Douglas. Après la sincérité, la disposition favorite de mon cœur est la reconnoissance. Ma joie fut extrême d'avoir occasion de voir cette excellente dame, dont les moindres politesses avoient un air de bonté qu'accompagnoient des égards si flatteurs, qu'ils ne sortiront jamais de ma mémoire.

Lorsqu'elle entra, la maîtresse de la maison lui dit, en l'abordant : Je suis bien aise de vous voir ; comment vont les affaires à la chambre des Pairs ? Lady Douglas répondit que la justice de sa cause et l'équité du tribunal lui faisoient espèrer un bon succès.

« Bien, reprit la Duchesse de Queen'sberry, » nous avons, à présent, à décider ce qu'il » faut faire à la cour de Covent-Garden, le 2 » ou le 3 d'Avril. Votre Reine Troyenne se » trouve toute seule; car la Princesse Grecque » lui a déclaré qu'elle iroit plutôt trouver » Hector de l'autre côté du Styx, que de lui » prêter secours. » La Duchesse s'exprimoit

avec un sérieux très-gai : lorsqu'on eut fini de rire, elle observa que, malgré sa plaisanterie, cette décision étoit, pour moi, un objet aussi important que le grand procès des Douglas l'étoit pour eux, parce que je jouois à l'abri d'un sauf-conduit, et que je n'avois, pour vivre, que le produit de mon bénéfice.

On proposa successivement Romeo et Juliette, Venise sauvée, et Cléone. Toutes ces pièces furent rejettées, parce qu'il m'étoit impossible de les jouer dans l'état de foiblesse auquel j'étois réduite. Enfin, sa Grâce de Queen'sberry, avec un air aussi important que si elle eût trouvé un moyen de payer la dette nationale, dit qu'il falloit s'arrêter à the Albion's-queens (les Reines d'Albion). (*a*) Elle pensoit, ajouta-t-elle, après un moment de réflexion, que je ressemblois assez à Marie, Reine d'Ecosse.

Ces derniers mots de la Duchesse me rendirent confuse. Souriant alors, elle me dit

---

(*a*) The Albion's-queens, tragédie de John Banks, donnée en 1684; elle est écrite d'un style boursoufflé et pleine de déclamations, dont, à la représentation, on retranche une grande partie. *N. du Tr.*

qu'elle étoit bien aise de voir, qu'après avoir paru, tant d'années, devant le public, avoir vu tant de *beau* monde, et tant voyagé, j'eusse encore un air aussi modeste. La Duchesse de Douglas gronda *sa Grâce* qui, certainement, malgré ses manières peu gracieuses, avoit un cœur bon et sensible. Je suppose, reprit celle-ci; que ce sera pour Bellamy, un sujet de joie plutôt que de chagrin, d'apprendre que je me suis toujours informée d'elle. Je m'inclinai : la pièce fut déterminée, et je pris, de grand cœur, mon congé.

Je me suis déja expliquée sur le caractère de la Duchesse, et j'ajouterai que si j'avois pu, sans ingratitude, me dispenser d'aller à l'hôtel de Queen'sberry, j'aurois, je crois, volontiers négligé et l'honneur d'y être admise, et les avantages pécuniaires que me procuroient ordinairement ces visites, pour ne pas recevoir les sarcasmes qui presque toujours altéroient la grâce du bienfait. La Duchesse de Douglas m'invita à aller, le lendemain, chez elle. Là, tout au contraire, je reçus l'accueil le plus flatteur que puisse faire une véritable bienveillance, sans aucun mélange de caprice ni de hauteur.

Enfin le jour de mon bénéfice arriva. Les

Douglas, ce même jour, gagnèrent leur procès, à la grande mortification de la maison Hamilton.

Lorsque mes deux protectrices parurent, il s'éleva de nombreux applaudissemens qui redoublèrent quand le jeune Douglas entra dans la loge. La duchesse de Douglas faisant plus de révérences que sa compagne ne le trouvoit nécessaire, celle-ci, s'appuyant sur le jeune homme qui étoit entre elles, dit : Asseyez-vous, Peg. J'étois dans la coulisse, du même côté, prête à paroître. Il me prit une telle envie de rire, que j'entrai sur la scène un peu plus tard que je ne l'aurois dû. Mais ce ne fut pas tout : sa Grâce étoit en bonne humeur; et de tems à autre, elle me crioit, assez haut pour que je l'entendisse : Bien dit, Marie! Bravo, Marie! Ce qui, joint au premier incident, pensa changer la pièce en tragi-comédie; car j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Cette année fut pour moi très-lucrative; un bienfaiteur inattendu contribua à en augmenter le produit qu'avoient grossi la générosité de mes protectrices. Un vieil Alderman, banquier devenu chevalier, et surtout fort goutteux, avoit pris pour moi une fantaisie ; il étoit le mari d'une femme jeune,

bien faite, qui, belle et riche, avoit sacrifié tous ces avantages à l'ambition d'un titre; mais la satiété est de tout âge : le vieillard m'avoit envoyé à mon bénéfice, un beau présent; et comme il ne passoit pas pour fort généreux, je n'en faisois pas honneur à sa libéralité. Quelques jours après, il se présente à ma porte; on lui dit que je suis sortie. Pour savoir si on ne le trompoit pas, il se met à l'écart, et fait épier la maison; bientôt on me voit sortir en chaise. Averti, trop tard, peut-être, ou retardé dans sa course par l'âge et la corpulence, il ne me rejoignit qu'auprès de Leicester-House. Là, j'entendis quelqu'un tout essoufflé qui crioit : Arrêtez, porteurs, arrêtez! Ils n'en tenoient compte : enfin, le Chevalier s'approche, fait arrêter, et frappe à la portière; très-effrayée, j'ouvre, et je vois mon vieil amoureux qui avoit perdu la respiration pour me montrer sa galanterie. Je lui demande ce qu'il me veut; à peine pouvoit-il parler. Cependant, après avoir déboutonné son surtout, tant pour reprendre haleine, que pour me faire voir un habit galonné qu'il croyoit propre à m'éblouir, il me dit, en s'interrompant souvent pour respirer, qu'il m'avoit donné, à mon bénéfice, de

solides preuves de son amour. Je tenois en outre de sa générosité, trente livres, reste de compte que je lui devois pour de l'argent emprunté sur mes bijoux, et qu'il ne m'avoit jamais demandé.

Sur ce galant accueil, je priai, très-décidément, mon amoureux essoufflé, de s'aller promener, sans quoi j'instruirois sa jeune femme de sa malice et de sa folie. Je n'étois pas, ajoutai-je, si dénuée d'amis, que quelqu'un, encore, ne prît encore à moi assez d'intérêt pour le corriger de son insolence, s'il osoit jamais reprendre une pareille liberté. A ces mots, l'empesé courtisan s'enfuit, et malgré mon effroi, je ne pus m'empêcher de rire de l'étrange figure qu'il faisoit, en courant, comme s'il eût eu des grisons à ses trousses. Mes porteurs qui avoient entendu la conversation et reconnu le mangeur de tortues, (*a*) ne s'en amusèrent pas moins que moi.

Je contai un jour cette anecdote à une intime amie de sa femme; elle s'en divertit

(*a*) Mets fort recherché à Londres, et servi avec appareil aux repas somptueux qui se donnent à la réception du Lord-Maire, des Aldermen, etc. *N. du Tr.*

fort

fort, et se promit d'en régaler son amie : au reste, elle me dit que ce galant suranné, paroissoit chez lui le plus docile et le plus tendre des maris.

Je n'avois plus entendu parler de ce miroir de chevalerie, lorsqu'un jour je lus dans les journaux qu'il étoit mort. Je ne sais si le violent exercice qu'il s'étoit donné pour me faire sa déclaration, n'avoit pas contribué à abréger ses jours ; car on annonçoit qu'il étoit mort d'une attaque d'asthme, dans laquelle il s'étoit rompu un vaisseau.

Je doute que le gras Chevalier de Shakespeare, dans aucune des infortunes que lui attirent ses entreprises sur les dames de Windsor (*a*), vous offre un meilleur fond de gaité que ne me le fournit cette amoureuse expédition de mon Chevalier de la Cité.

(*a*) *Les Commères de Windsor*, pièce de Shakespeare.

LETTRE LXXXIX.

2 Décembre 17—

L'ÉTÉ suivant, le roi de Danemarck vint en Angleterre. M. Garrick manquoit d'acteurs. Tous ceux qui appartenoient aux théâtres de Londres avoient joint en province leurs troupes ambulantes. On ne put rassembler en ce moment que ceux de Richmond : il s'adressa à M. Woodward qu'il pria de me demander. J'acceptai, à condition que le directeur de notre théâtre y consentiroit. M. Woodward crut cette précaution inutile : il se proposoit, me dit-il, de s'adresser à M. Harris qui, sans doute, signeroit une permission pour moi en même-tems que pour lui.

La première pièce que nous jouâmes fut *the suspicious Husband* (le Mari soupçonneux, de Garrick) dans laquelle je jouai le rôle de Clarinda. Lorsque je parus, quelqu'un siffla. Peu habituée à pareille salutation, je ne pus me défendre d'en être affectée. Mais M. Garrick observa que ce ne pouvoit être qu'une mé-

chanceté particulière, parce que l'opinion étoit évidemment pour moi Cette assurance me tranquillisa, et je jouai aussi bien que je pus.

Notre seconde pièce fut *the provoked Wife*, dans laquelle je fis le rôle de Lady Fancifull. Au dernier acte, la personne chargée d'avertir les acteurs, ne m'ayant point appellée, je ne paroissois pas. M. Garrick fut sur le point d'entrer en scène pour y faire une plaisanterie analogue à celle qu'avoit faite M. Quin plusieurs années auparavant, lorsque je disparus au milieu de cette même pièce. J'entrai heureusement assez tôt pour le priver du plaisir d'exercer sa satyre.

J'ajouterai ici qu'au commencement de l'hiver suivant, le roi de Danemarck vint voir Jane-Shore, dans laquelle je jouois Alicia. Je m'apperçus que Sa Majesté préféroit Morphée à Melpomène; ne voulant pas qu'il perdît les belles choses qu'il étoit censé être venu voir, je m'approchai très-près de sa loge, et d'un fort éclat de voix que le rôle permettoit, je m'écriai : *ô Thou false Lord, etc.* Je parvins si bien à réveiller Sa Majesté, qu'il dit à l'infortuné comte de Bathmore qui, comme je vous l'ai dit, venoit souvent chez moi, qu'il ne vou-

droit pas avoir une femme qui eût une pareille voix; car il ne pourroit jamais se flatter de dormir à son aise.

M. Powell mourut dans cet été. La dernière fois que je l'avois vu, il m'avoit demandé pardon, et m'avoit promis de réparer, l'hiver suivant, le tort qu'il m'avoit fait dans ma profession.

Je jouai peu dans la dernière année de mon engagement. Ce qui fut heureux pour moi; une cruelle maladie m'ayant laissé trop peu de forces pour subir de grandes fatigues; d'autant que jamais je n'ai ni refusé de paroître quand je le pouvois, ni aposté des applaudisseurs à gages, ni rempli les journaux de dissertations à ma louange, sous le nom d'impartiaux écrivains. Ceci me rappelle une anecdote antérieure de plusieurs années à cette époque, et qui vous fera voir quelle confiance méritent tous ces paragraphes des papier-nouvelles.

Dans le tems des nombreuses représentations de Romeo et Juliette, qui se donnoient à Drury-lane, feu sir John Hill, qui n'étoit pas alors Chevalier, publioit un papier intitulé, je crois : *Gray's inn Journal*, dans

lequel il avoit mis plusieurs articles à ma louange, quoique je ne le connusse nullement.

A mon retour à Covent-Garden, je le vis un soir dans le foyer, pendant la représentation de la même pièce; on m'appella pour jouer la scène du Balcon, celle précisément pour laquelle il m'avoit donné le plus d'éloges. Je fus très-surprise de lui entendre dire : Il faut que j'aille voir cette scène; c'est, dit-on, l'endroit le mieux joué de toute la pièce. Me retournant vers lui, je lui demandai s'il n'avoit pas écrit une critique sur ce morceau : Oui, me dit-il d'un air indifférent; mais je l'ai écrite d'après ce qu'on m'en avoit dit au *Bedford;* car, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu occasion de voir la pièce.

Vous remarquerez que, depuis deux ans, on donnoit constamment Romeo et Juliette aux deux théâtres; et vous en conclurez aisément de quel poids doivent être les observations d'un pareil critique. Je crois, en général, que les censures, ainsi que les éloges que nous voyons dans les journaux, sont dictés, soit par les amis, soit par les ennemis des acteurs: si ce n'est, peut-être, lors des pièces nouvelles, à l'occasion desquelles les journalistes, parlant

de l'ouvrage, se croient obligés de parler aussi de ceux qui y ont figuré.

Cet été, je perdis, avec mon occupation au théâtre, mon emploi chez le Comte de Haslang. J'avois emprunté pour payer mon marchand de charbon, quarante guinées à M. Woodward. Celui-ci, ayant besoin d'argent, j'eus recours au Comte qui me renvoya à Mrs. Myers, veuve de son valet de chambre, dont il avoit fait d'abord sa concierge, puis sa gouvernante.

J'allai parler à cet important personnage que je trouvai dans l'antichambre par où passoient tous les gens à la mode pour aller à la galerie de la Chapelle. La grossièreté de ses propos commença par m'amuser, ainsi que les personnes qui traversoient la chambre. Mais, sur quelques mots que je lui répondis, elle se mit à déclamer si violemment contre son bienfaiteur et son maître, que je m'éloignai. Je ne voulus plus remplir de fonctions dans la maison.

Retirée dans ma petite habitation de Strand, j'y vis un jour arriver M. Cook, employé du théâtre qui, de la part de M. Colman, me dit que, si je voulois accepter six l. par semaine,

il m'engageroit : si cela ne me convenoit pas, je pouvois me regarder comme n'étant plus de la troupe.

Quoique justement offensée du procédé, je ne pouvois me plaindre de la chose en elle-même. J'avois manqué de complaisance pour M. Colman, et je recueillois le fruit de ma conduite peu judicieuse.

M. Harris me vint voir : il parut prendre part à mon mécontentement ; il espéroit que le procès alloit finir, et promettoit de me rétablir dans mon emploi.

M. Hoole, leur associé, étoit alors un peu brouillé avec M. Woodward, ce qui, par contre-coup, m'éloigna de sa famille et de lui, à qui j'avois beaucoup d'obligations. Malheureusement ces révolutions dans les liaisons de la société sont aussi fréquentes, aussi inévitables que les autres vicissitudes des affaires humaines. Les plus chères, celles qui, fondées sur des rapports de sentimens et de caractères, semblent les plus solides, ne sont pas à l'épreuve du souffle de la discorde.

A la fin de l'été, M. Woodward s'engagea avec son ancien adversaire, M. Foote, à aller en Ecosse, jouer, pendant l'été, au petit

théâtre. Je m'étois proposé de rester à Strand, où je m'amusois avec des livres, des oiseaux, du travail. J'avois commencé une comédie : mais une indisposition dont j'avois déja beaucoup souffert, m'obligea de retourner à la ville pour y consulter M. Adair.

Je n'avois alors de ressources que l'amitié du comte d'Haslang. Il me restoit, du legs de Miss Meredith, quelques bijoux, dont il m'eût coûté beaucoup de me séparer. Cependant, sans considérer le ton dispendieux sur lequel vivoit une femme de ma connoissance, nommée Mrs. Moore, je lui mandai de me retenir, pour quelques semaines, un logement pour moi et une femme de chambre. Je partis donc le lendemain, laissant à Strand le jardinier, le cuisinier et le domestique.

M. Woodward, avant son départ, s'étoit arrangé pour vivre chez moi. Il avoit même voulu, malgré son absence, me payer toute la somme dont nous étions convenus; et partant pour l'Écosse, il m'avoit laissé l'argent du quartier, ainsi que tous ses papiers, dans un coffre-fort. En quittant la campagne, je ne voulus pas y laisser ce dépôt, et je portai le coffre avec moi à la ville. Mais pressée, chemin faisant, par un de mes pressentimens

intérieurs, je résolus de ne point le porter chez Mrs. Moore, quoiqu'elle eut plusieurs domestiques; et je le portai chez M. Colley, dans Grosvenor-street, à qui je le laissai.

En arrivant dans South-Audley-street, je trouvai Mrs. Moore très-malade, et couchée sur un lit de repos, dans un cabinet de toilette, sur la rue. Son appartement donnoit sur le derrière. Sa femme-de-chambre, me dit-elle, avoit retenu un logement pour moi dans Leicester-street, à raison de deux guinées par semaine. Ce prix m'effraya. Je n'avois, en tout, que neuf guinées, et je n'avois rien à attendre jusqu'à Noël, que je devois recevoir le quartier de M. Woodward.

Mrs. Moore exigea que je restasse à coucher chez elle. Lorsqu'elle voulut reposer, j'allai souper dans une autre pièce, causant avec un Seigneur qui l'étoit venu voir. Il se retira vers minuit. Immédiatement après, j'entendis frapper un grand coup à la porte: c'étoit Mylord qui rentroit: il avoit rencontré au coin de la rue des gens de mauvaise mine qui, sur quelques soupçons qu'il leur avoit témoignés, lui avoient dit : Passez, Mylord, on ne veut pas vous faire de mal. Ce propos avoit engagé celui-ci à revenir pour prendre

un bâton qu'il avoit apperçu en passant dans l'antichambre.

Je lis ordinairement jusqu'à ce que je m'endorme. J'avois porté un livre dans la chambre à coucher, et je m'occupai à y lire jusqu'à deux heures du matin. J'allai alors me coucher. Il n'y avoit pas cinq minutes que j'étois au lit, lorsqu'il se fit un grand bruit dans la maison.

L'instant d'après, j'entends ouvrir la porte de notre chambre, et je vois briller une grande lumière. Mrs. Moore s'éveille, et croyant que c'étoit sa femme-de-chambre, dit : Marie, Marie! Aussi-tôt on nous crie d'une voix terrible : Restez tranquilles, ou je vous tue. Six personnes, entrant l'une après l'autre, nous répétèrent la même chose. Il sembloit, à entendre leurs menaces, que tous ces gens eussent étudié la manière dont ils pourroient nous faire le plus de peur.

Ils se mirent alors à fouiller dans les armoires, et à empaqueter tout ce qu'ils purent trouver. Leur recherche dura une heure entière, après laquelle ils se retirèrent. Nous n'avions pas prononcé une parole. Nous crûmes être quittes de leur visite; mais nous nous trompions : l'un

d'eux revint tout de suite, tenant d'une main une chandelle, et de l'autre un pistolet. Il tira les rideaux du lit; Mrs. Moore rompant alors pour la première fois le silence, s'écria : Vous ne voulez pas me tuer? Le misérable, après avoir semblé délibérer assez long-tems, répondit : Non. Sur quoi ma compagne reprit: Et vous ne voulez tuer aucun de ceux qui m'appartiennent ? Il répondit, sans hésiter: Non. On entendit en ce moment la cresselle d'un watchman (1). Le voleur, alors, jetta son pistolet, et s'enfuit. Quoique j'eusse tout entendu, je n'avois rien vu de ce qui s'étoit passé. Dans ma frayeur, je m'étois cachée au fond du lit, où j'étois restée plus morte que vive. Je n'en sortis que quand ce dernier homme fut parti.

Voici ce qui les avoit troublés : La femme-de-chambre couchoit dans un grenier sur le devant : elle avoit avec le sommelier quelques habitudes; et entendant du bruit dans la mai-

---

(*a*) Les watchmen parcourent les rues pendant la nuit, armés d'un bâton ferré. Ils annoncent à haute voix les heures, à mesure qu'elles sonnent, et sont munis d'une cresselle, avec laquelle ils s'avertissent les uns les autres. *N. du Tr.*

son, elle avoit cru que c'étoit son amant qui rentrant un peu ivre, montoit en chancelant chez elle. Regardant alors par dessus la rampe de l'escalier qui étoit tournant, elle avoit vu les voleurs en troupe, qui portant chacun une chandelle et un pistolet, entroient dans la chambre de sa maîtresse. Sur-le-champ, elle avoit couru au balcon, et y étoit restée jusqu'à ce que voyant un watchman, elle avoit donné l'alarme.

Le Watchman observa que la lampe avoit été ôtée de la lanterne à la porte de la maison, et que la fenêtre étoit ouverte : une fille avoit négligé de la fermer. Aussi-tôt il fit jouer sa cresselle, ce qui effraya tellement les voleurs que, laissant là leur butin, chacun chercha à se sauver. Celui qui étoit venu à notre chambre se trouvant seul, passa dans le jardin, et delà, dans une place voisine, où, après avoir caché quelques bagatelles qu'il avoit dérobées à l'insu de ses camarades, il fut pris par les domestiques du colonel Sloper.

Remis par eux aux Watchmen qui, alors, étoient assemblés en grand nombre, on lui promit de l'indulgence : il dit où étoient ses associés, dont cinq furent pris. Deux autres, que la troupe avoit chargés de garder les do-

mestiques de Mrs. Moore, étant près du jardin, avoient trouvé le moyen de s'échapper. L'un de ceux-ci, qui gardoit le sommelier, lui dit qu'un des leurs avoit voulu poignarder le Lord qui étoit sorti ; mais qu'un jeune homme, revenu depuis peu de la déportation, et qui ne s'étoit joint à eux que de ce jour-là, avoit insisté pour qu'ils ne commissent point de meurtre. Le sommelier, entendant appeller sa maîtresse, dit au même homme : J'espère qu'ils ne tueront pas ma maîtresse. Je l'espère aussi, avoit-il répondu ; mais il y a parmi eux un méchant chien, et si j'avois de l'argent, je les quitterois. C'est ce qu'il fit probablement ; car ce fut un de ceux qui se sauvèrent, et l'on n'en a point entendu parler depuis.

Le matin, on les amena tous six pour que Mrs. Moore désignât avec serment, celui qui étoit venu, tenant un pistolet, à côté de notre lit. Elle indiqua le jeune homme dont j'ai parlé, et qui étoit d'une figure agréable. Comme elle alloit prêter serment, il lui recommanda de prendre bien garde à ce qu'elle alloit faire, parce qu'un serment étoit une chose sacrée. Cet avis, vu celui qui le donnoit, étonna toutes les personnes présentes.

Par la suite, cinq de ces misérables furent

exécutés. Le jeune homme, en faveur de qui se présentèrent quelques circonstances favorables, fut de nouveau déporté. Il tenoit à une famille opulente; on m'a assuré depuis que sa sœur, dans ce même tems, rouloit dans une voiture à six chevaux.

Une imprudence avoit occasionné le vol. Le sommelier de M^rs^. Moore avoit été recevoir pour elle une somme assez considérable en or, qu'il avoit mise dans un sac de toile. Avant de rentrer, il s'étoit arrêté dans un cabaret voisin, et avoit posé son sac sur la table. Quelqu'un lui ayant demandé, comme par curiosité, si c'étoit de l'or, il avoit répondu que oui, et imprudemment avoit ouvert le sac pour en convaincre les assistans. De ce moment, la maison avoit été épiée, et les voleurs avoient pris, pour exécuter leur coup, le jour même où j'étois venue chez M^rs^. Moore.

Le Seigneur qui avoit rencontré les voleurs en sortant de chez M^rs^. Moore, alla à Newgate pour les voir. Il y trouva le jeune homme dont j'ai parlé qui, d'un air aussi dégagé que s'il n'eût eu aucune part à l'affaire, lui dit: Mylord, voulez-vous que je vous montre les coquins? Quand celui-ci lui demanda pourquoi ils ne l'avoient pas volé, puisqu'ils en avoient une

si belle occasion, le voleur en allégua deux raisons : La première, qu'ils avoient en vue un meilleur coup ; la seconde, que les Officiers aux Gardes (ce qui prouve qu'ils connoissoient fort bien Mylord) avoient tant d'usages à faire de leur argent que, rarement, ils en avoient beaucoup sur eux.

LETTRE XC.

7 Décembre 17 —

Je me rendis le lendemain soir à mon nouveau logement. Il étoit cher ; et ce qui en augmentoit le prix, c'est que la maîtresse de la maison, accoutumée à loger des gens riches, et à les nourrir, me servoit avec une magnificence que ne comportoit nullement ma position.

Le Comte Haslang m'envoya l'argent qu'il m'avoit promis. J'y comptois peu désormais, parce qu'il y avoit trois mois d'échus. M. Woodward ayant su le vol dont je viens de vous rendre compte, m'envoya, sur-le-champ, une traite sur un Imprimeur, dont j'ai oublié le nom. Je la remis, pour en faire toucher le montant à un domestique que j'avois fait venir de la campagne ; simple et honnête garçon qui, pour ne pas perdre ce papier précieux, l'attacha dans un coin de son mouchoir. Mais, s'étant arrêté sur une place publique à écouter une serinette, il se laissa

prendre

prendre par des filoux son mouchoir et sa lettre-de-change. Il fallut user de précautions pour empêcher les voleurs d'en profiter. Je le fis; je n'ai pas ouï dire qu'ils se soient jamais présentés.

Ma santé s'étoit rétablie. J'allois souvent à Strand, où les habitans, presque tous pêcheurs, me témoignoient une amitié dont j'étois flattée. Je recevois souvent des visites de M. Harris, et quelquefois de M. Leake, qui avoit acheté une portion de la part de M. Ruthørford, celui-ci ayant été obligé de vendre son quart. L'un et l'autre m'assuroient qu'il ne se feroit point, entre les directeurs, de réconciliation, que ma rentrée dans la troupe ne fût une des conditions.

Bientôt, je renonçai à la vie trop coûteuse de Londres, pour me retirer tout-à-fait dans ma champêtre solitude. J'y étois occupée, tranquille; j'y trouvois le tems court, parce que j'aimois à l'employer.

Au bout de quelque tems, un billet de M. Foote m'apprit qu'il étoit de retour d'Ecosse, où il avoit laissé M. Woodward, qui devoit revenir dans un ou deux mois. Il ajoutoit qu'il seroit bien aise de me parler; son

petit théâtre étoit prêt à me recevoir; et si je voulois m'y engager, j'y serois reçue à bras ouverts.

Je le remerciai de son offre : ni ma santé, ni ma disposition d'esprit ne me permettoient de l'accepter. J'avois perdu ma gaité, mon courage : mon imagination, jadis riante et vive, étoit devenue froide et triste. Ainsi dégradée, qu'eussé-je pu offrir au favori de Momus ?

Si le théâtre de Haymarket avoit été alors sur le pied où il a été depuis (*a*), je ne connois pas un acteur qui, s'il eût pu en supporter la fatigue, n'eût dû, avec plaisir, y accepter un engagement. M. Colman est très-actif, et n'épargne aucun soin pour amuser le public. Mais l'instituteur de ce théâtre, (M. Foote), comptoit principalement sur son talent personnel et sur les pièces de sa composition; ce qui donnoit peu d'occasions à un acteur de quelque distinction d'y figurer avec agrément.

(*a*) On y joue actuellement pendant l'été ; les autres théâtres ferment au commencement de Juin. *N. du Tr.*

M. Woodward, à son retour d'Écosse, joua sur le théâtre de M. Foote, au grand avantage de celui-ci, qui fit une ample recette. Satisfaits de leurs succès, l'un et l'autre, à la fin de l'été, allèrent faire en France un petit voyage. Rien, alors, ne me retenoit en Angleterre. J'allai à Boulogne passer quelques jours dans le couvent où j'avois été élevée. J'eus encore le plaisir d'y voir la mère Saint-François, pour qui j'avois conservé tant de respect et d'attachement. Des souvenirs toujours chers m'attachoient à cette maison : elle m'inspiroit des regrets toujours nouveaux.

A mon retour en Angleterre, M. Harris, m'étant venu voir, m'apprit que M. Colman étoit sur le point de se réconcilier avec les autres propriétaires, et que mon engagement seroit sûrement une des conditions du traité. Je ne doutai point qu'une promesse si positive ne dût avoir son exécution.

M. Woodward à qui j'en fis part, à son arrivée, n'en jugea pas comme moi. Il ne voulut pas même bien augurer d'une lettre par laquelle ma mère, nouvellement revenue d'Oxfordshire, me mandoit que M. Harris désiroit de me voir le lendemain chez elle.

Je m'y rendis de bonne heure. M. Harris

y étoit arrivé une heure avant celle qu'il avoit indiquée : ce n'étoit pas par empressement de me voir qu'il l'avoit devancée. Son abord me présagea de mauvaises nouvelles. Après de froides politesses, il m'apprit, avec un air embarrassé, que la paix étoit faite entre les propriétaires. Il avoit, ajouta-t-il, proposé de me donner un engagement; mais M. Leakes ne l'avoit pas secondé, et M. Colman avoit déclaré qu'il mettroit plutôt le feu à la salle, que me voir entrer dans la troupe.

Je conservai assez de sang froid pour dire à M. Harris qu'il eût pu se dispenser de me faire venir en si grande hâte, pour m'apprendre une nouvelle aussi peu flatteuse. Il avoit pris, dit-il, cette mesure pour me dire que M. Colman désirant d'avoir M. Woodward, je pourrois inviter mon ami à ne s'engager qu'à la condition que je serois admise.

Cette proposition me parut une nouvelle offense. J'avois trop de fierté, répondis-je, pour entrer attachée à la suite d'un acteur, quel qu'il fût, et trop de talens pour rester dans une troupe sans y être occupée. M. Harris me fit quelques complimens, loua ma façon de penser, et me quitta avec force cérémo-

nies. Trois jours auparavant nous étions amis : une heure de conversation nous rendit aussi étrangers l'un à l'autre, que si jamais nous ne nous étions vus.

LETTRE XCI.

12 Décembre 17—

Ainsi s'évanouirent, sans retour, toutes les espérances que j'avois formées, de rentrer au théâtre. Je n'eusse pu me résoudre à y prendre un engagement, à moins qu'on ne m'eût rendu la plupart des rôles qui m'avoient appartenu, et ma portion dans les nouveaux. Or, je ne pouvois espérer que M. Woodward, en exigeant du directeur de pareilles propositions, compromît les mille livres qui lui étoient offertes. L'amitié est, sans doute, en spéculation, une fort belle chose; mais peu de gens sont disposés à lui faire d'aussi grands sacrifices. Je regrettai, alors, plus que jamais, d'avoir offensé M. Colman. Au reste, je dois dire, à son éloge, qu'il m'a pardonné depuis, et qu'il m'est encore permis de le mettre au nombre de mes amis.

J'étois dans l'usage de donner, le 3 Décembre, un dîner aux personnes de ma société la plus intime, en l'honneur de la fête

du Comte Haslang (*a*). J'avois, en conséquence, invité, pour ce jour-là, quelques dames, et le secrétaire de son Excellence, à dîner chez ma mère, où je logeois quand je venois à la ville.

La veille, ma mère avoit paru indisposée; mais elle ne se crut point assez incommodée pour que nous dussions remettre notre partie. Cependant, après être sortie le matin, pour faire les complimens d'usage, je la trouvai, en rentrant, plus foible et plus changée que je ne l'avois laissée. Je voulois contre-mander mes convives; elle s'y opposa, et alla se coucher.

Rien n'annonçant que son mal fût dangereux, nous dînions gaiment: quelques personnes rioient un peu haut. Tout-à-coup nous vîmes entrer, dans la salle à manger, ma mère, qui, s'adressant à M[rs]. Howe, l'une des dames présentes, la pria de ne pas attirer la foule devant sa porte, par ses éclats de rire. Ma mère étoit d'une politesse extrême, et sur-tout très-attentive pour toutes les person-

(*a*) Le Comte etoit Ambassadeur de Vienne, et Catholique Romain. Les Protestans, au lieu du jour de la fête, célèbrent celui de la naissance des personnes qu'ils considèrent. *N. du Tr.*

nes d'un certain rang. Sa conduite, en cette occasion, nous parut si étrange, que nous dûmes l'attribuer à quelque chose d'extraordinaire. Effectivement, elle étoit en délire.

Je fis, sur-le-champ, avertir le docteur Macdonald, en qui elle avoit confiance, et qui, invité à notre dîner, n'avoit pas voulu y paroître, parce qu'obligé d'assister le matin à un enterrement, il s'étoit mis en deuil. Le succès ne paroissant pas couronner ses soins, il me pria d'appeller un autre médecin. Celui-ci déclara que le mal étoit une paralysie léthargique, à laquelle il étoit impossible de remédier. Ma mère languit durant quelques tems, sans recouvrer un seul intervalle de raison. Un jour, pendant qu'assise à côté de son lit, je lui baisois la main, elle jetta les yeux sur moi, me sourit, et mourut sans pousser un seul gémissement.

J'eus la satisfaction de voir que tous ceux qui l'avoient connue, regrettoient amèrement sa perte. Les pauvres eurent raison de s'en affliger : elle étoit aussi libérale pour eux, qu'économe pour elle-même. Quant à moi, je perdis en elle, une mère tendre, une pré-

cieuse amie. Heureuse, si j'avois suivi les conseils de son expérience!

Le propriétaire de la maison qu'occupoit ma mère, avoit promis de ne point augmenter, tant qu'elle ou moi l'occuperions, le prix du loyer, qui étoit très-modique. Je me décidai donc à la garder. Tout ce qu'avoit ma mère étant venu de moi dans l'origine, je crus avoir un droit incontestable à m'en emparer; et comme mon frère avoit renoncé à y rien prétendre, il me parut inutile de prendre des lettres d'administration.

J'avois invité une dame et ses deux filles, à demeurer avec moi pendant la maladie de ma mère. Elles eurent la bonté, après sa mort, de prolonger leur visite, pour me distraire de la mélancolie qui s'étoit emparée de moi.

Ma mère ayant toujours paru vivre dans l'aisance, je voulus qu'elle fût enterrée conformément à l'état qu'elle avoit tenu. On m'engageoit à ne point assister à son enterrement. Je rejettai ce conseil. Il m'a toujours semblé qu'on ne se dispensoit, que par une fausse délicatesse, de remplir ces tristes et pieux devoirs. La nature, au contraire, nous invite

à suivre nos amis jusqu'en leur dernier asyle, et à mêler nos pleurs à la terre qui va couvrir leur dépouille. Les gens du peuple, qui n'écoutent, en général, que l'impulsion de sentimens vrais, ne connoissent point cette sensibilité mensongère, et ne quittent qu'au bord de la tombe, ceux qui leur furent chers pendant la vie.

La fortune avoit décidé que je ne jouirois jamais d'aucun des biens qu'elle avoit paru m'offrir. Peu de tems après la mort de ma mère, j'étois un soir tranquillement assise avec Mrs. Butler, (la dame qui étoit chez moi) lorsque nous entendîmes frapper fortement à la porte. Surprise, je dis à la fille de ne pas ouvrir; mais on cria de dehors, que, si l'on n'ouvroit pas sur-le-champ, on alloit enfoncer la porte, parce qu'on avoit un ordre du grand-sceau. Ne sachant ce que c'étoit que le grand-sceau, je demandai par la fenêtre, ce qu'on vouloit : On me le diroit, répondit-on, quand on seroit entré; et si je n'ouvrois pas à l'instant, on avoit le droit d'enfoncer la porte. Enfin, je fais ouvrir : cinq ou six coquins entrent, et prennent possession de la maison, au nom de mon honorable cousin Crawford.

Cet honnête praticien, apprenant la mort de ma mère, et sachant que j'avois eu l'imprudence de ne pas me mettre en règle, prit *des lettres d'administration*, en faisant serment (*a*) qu'il étoit son héritier légitime. Il ne croyoit pas en avoir le droit; mais il pensoit que s'il étoit une fois maître de la succession, il sauroit bien éluder l'obligation d'en rendre compte. Vous allez voir qu'il y réussit parfaitement.

Sir John Fielding, à qui je m'adressai sur-le-champ, ne put me fournir aucun moyen d'échapper à cette injustice. Il fallut prendre patience. Je ne devois pas songer à faire entendre raison à ces misérables. Après d'inutiles altercations, ils exigèrent que je vuidasse les lieux le soir même. Il étoit alors plus d'onze heures;

(*a*) Le serment joue un grand rôle dans la Jurisprudence Anglaise, et sous certains rapports, il fait honneur au peuple chez lequel il est admis, dans beaucoup de cas, comme preuve légale; mais cette institution, née de la discipline religieuse, a survécu à l'esprit qui l'avoit dictée. Le serment est devenu, entre les mains du fripon, une arme que le magistrat ne peut lui arracher. C'est un frein usé, qui n'arrête que celui qui n'a pas besoin d'être retenu. *N. du Tr.*

les enfans de M^{r}. Butler étoient couchés ; et je ne savois, à une heure si avancée, où trouver un gîte. Enfin, je m'adressai à M. Woodward qui avoit loué, dans Leicester-street, une grande maison, pour en sous-louer une partie. Il consentit bien volontiers à nous recevoir, quoique, pour nous loger, il fût obligé de quitter son lit.

Le lendemain, j'envoyai dire à M. Gordon, entrepreneur, qui avoit fait le convoi de ma mère, qu'il eût à s'adresser, pour son paiement à l'administrateur de la succession. Mais il me répondit que, comme c'étoit moi qui l'avois mis en œuvre, il espéroit que je voudrois bien le payer. C'étoit, ajoutoit-il, un fort joli enterrement ; et il défioit ses confrères d'en faire un pareil pour cinquante livres, quoiqu'il me le passât à quarante-deux.

Ce qui rendit cet événement plus fâcheux, fut que sept cents livres dues à ma mère, devoient être payées le Mercredi suivant. Dans la précipitation avec laquelle je quittai la maison, j'oubliai les papiers relatifs à cette affaire. Je les avois mis dans le parloir, dans une boîte de porcelaine, pour les avoir prêts au besoin.

Les malheureux qui les trouvèrent, les jugeant, sans doute, de nulle valeur, les jettèrent comme inutiles : de façon que tout ce que je gagnai à la mort de ma mère, fut une pauvre parente dont elle prenoit soin, et qui tomba à ma charge.

Les effets de ma mère furent vendus, comme on dit, pour une vieille chanson. Mais la maison m'étant louée verbalement, du moins on ne put pas disposer du bail. J'intentai un procès à la Chambre des Communes, contre Crawford, et je l'aurois sûrement gagné ; car j'étois née pendant le mariage de ma mère. Mais le déprédateur, après avoir dépensé tout l'argent qu'il avoit retiré des effets, et rançonné quelques sous-locataires qui tenoient des écuries dépendantes de la maison, commença à craindre les suites de sa friponnerie. Il s'en alla à Gravesend, prendre un bateau pour fuir son pays. Mais la justice, apparemment, le poursuivoit : étant très-ivre, il tomba dans la rivière, et l'on n'en entendit plus parler.

Je ne peux mieux achever le tableau que je vous ai fait de sa bassesse et de sa rapacité, qu'en vous disant que son fils n'ayant pas voulu lui donner son consentement pour la vente

d'une annuité de cinquante livres, dans laquelle il avoit un intérêt, le barbare intenta contre lui une demande pour la nourriture qu'il lui avoit donnée, le fit arrêter, et jetter, quoique mineur, dans la prison de Fleet. Le jeune homme ayant le courage de persister dans son refus, resta enfermé jusqu'à la mort de son père.

Ah! sans doute, il doit y avoir, il y a ; nous devons le croire, quelque lieu disposé pour la vengeance, où de terribles châtimens attendent des monstres couverts de pareils crimes.

L'Evêque de Glocester étoit chargé d'acquitter les sept cents livres dues à ma mère. Je fus obligée de lui mander que je ne pouvois aller les recevoir, parce que les papiers qui établissoient cette créance, étoient perdus. Mylord me répondit qu'il ne paieroit point, qu'on ne lui remît les obligations, parce qu'il pourroit être exposé à les payer à ceux qui les auroient trouvées.

Ainsi, loin de rien retirer de la succession de ma mère, j'eus à payer son enterrement, quelques autres petits articles, et de plus, les frais du procès à la Chambre des Communes, qui se montoient à dix-sept livres.

Quelque tems après, je reçus une visite de Lord Hampden, qui me fit présent d'un billet de vingt livres, avec autant d'ostentation que s'il m'eût offert un million.

LETTRE XCII.

29 Décembre 17 —

Ayant fait venir mes meubles de Strand, je m'établis de nouveau dans Brewer-street. Le comte Haslang, lorsqu'il entendit parler de mon malheur, dit qu'il me paieroit les meubles de mon premier étage, qui revenoient à cent vingt livres, et désira qu'en conséquence, je prisse un terme fixe pour payer le tapissier qui les avoit fournis. M. Woodward me fit présent de deux beaux dessus de porte, de trois girandoles, d'une belle grille de cheminée, etc. Presque tous mes amis m'aidèrent, par quelques dons du même genre, à décorer ma maison.

Précisément à cette époque, M. Calcraft mourut. On annonça, dans les journaux, qu'il m'avoit fait un legs considérable; mais ce bruit se trouva très-faux: je n'etois nommée dans son testament, que comme la mère de ses enfans. Sa mort laissa peu de regrets.

grets. Malgré son immense fortune, il étoit réduit, par le mépris des honnêtes gens, à ne voir que quelques malheureux qui dépendoient de lui. Ni toutes ses richesses, ni ses magnifiques demeures, ni ses vins précieux, ne purent faire rechercher sa société par une seule personne de quelque considération. Son commis, son procureur, et probablement quelque percepteur de l'excise, composoient tout le cercle de ses liaisons. Son frère, le Général, ne daignoit pas le voir. Pour retenir même auprès de lui son commis, il lui avoit promis un legs considérable qui se réduisit à cent livres, trait digne de sa générosité ordinaire.

Dans son testament, il n'avoit rien laissé à sa femme, et ne l'avoit pas même nommée : oubli, par suite duquel elle obtint le tiers des biens de son mari, aussi bien que de sa fortune personnelle. Chacun applaudit à son succès, et personne ne s'en réjouit plus sincérement que moi; car j'avois sçu que c'étoit une femme très-estimable.

Au jour désigné pour payer mon tapissier, je mandai au Comte que je devois faire ce paiement à quatre heures : son secrétaire et M. Tuffnal étoient avec moi, lorsque je reçus

la réponse écrite sur le quart d'une feuille de papier, et cachetée au coin, comme un billet du matin. Voyant, à l'ouverture, qu'elle commençoit dans la formule ordinaire du Comte : « Je m'étonne qne vous n'obteniez pas d'engagement, etc. » je supposai que tout étoit du même style, et n'imaginant pas qu'il pût y avoir rien de précieux dans un billet de cette forme, je le jettai au feu. M. Kilkroff me dit en plaisantant : Est-ce ainsi que vous traitez vos billets doux? Ce n'est rien moins, répondis-je ; c'est un subterfuge pour éluder l'accomplissement d'une promesse.

Pendant que je réfléchissois à ce procédé du Comte, son portier vint me dire qu'il attendoit une réponse. Je n'en avois point, dis-je, à faire sur un sujet si rebattu. Le portier, revenant sur-le-champ, me dit que Mylord étoit surpris de ce que, du moins, je n'accusois pas la réception de son billet. Je n'eus pas plutôt entendu ce mot de billet, que je m'écriai : Je suis perdue ! je suis perdue ! je l'ai brûlé : chacun de nous resta pétrifié.

Le portier, enfin, retourna vers son maître; mais deux ou trois heures après, je reçus d'un

banquier de la Cité, nommé, je crois, Nightingale, une promesse de payer la somme de cent vingt livres, si tel billet de banque ne paroissoit point de-là à un an et un jour. Il s'étoit heureusement trouvé que le Comte, le même jour, étant seul et de loisir, s'étoit amusé à prendre note des numéros de plusieurs billets de banque qu'il venoit de recevoir, précaution qu'il n'avoit jamais prise auparavant. Il m'a assurée depuis, qu'il ne concevoit pas pourquoi l'idée lui en étoit venue.

M. Woodward m'avança les fonds; le tapissier fut payé. Et comme le billet brûlé n'avoit garde de paroître, l'argent, à la fin de l'année, fut remis à M. Woodward.

L'entrepreneur Gordon me pressoit d'acquitter l'enterrement de ma mère. Je cherchai à emprunter, pour les lui payer, les quarante guinées qu'il me demandoit. A cette occasion, quelqu'un me recommanda un Juif, nommé Cohan, qui promit de me trouver, dans quelques jours, de l'argent sur mes billets. Pour les rendre plus négociables, il demanda que je lui fisse deux billets séparés, payables à son ordre, et à différentes échéances. Ne connoissant rien à ces sortes d'af-

faires, et n'ayant, sur l'honnêteté de cet homme, aucun soupçon, je fis ce qu'il vouloit; persuadée que j'allois ainsi me procurer de l'argent pour payer le mémoire de M. Gordon, je lui fis dire que je l'acquitterois la semaine suivante.

Huit jours s'étant écoulés sans que j'entendisse parler de mon Juif, j'envoyai chez la personne qui me l'avoit indiqué. Je sus alors que mon petit Isaac avoit disparu; et je n'en reçus aucune nouvelle, jusqu'au moment où l'on me demanda le paiement des billets. Ce genre d'escroquerie, malheureusement très-commun, appelle toute la vigilance de la législature. Des billets ainsi surpris, sont passés à des marchands qui peuvent jurer qu'ils en ont fourni la valeur: et quoiqu'on ne l'ait pas reçue, on est obligé de la payer. Bien d'autres que moi, ont été dupes des artifices de ces prêteurs de profession, qui s'annoncent dans les journaux, avec un si grand étalage.

Les exécuteurs testamentaires de M. Davy, reprirent alors, contre ceux de M. Calcraft, le procès intenté à celui-ci. Ces derniers eurent la mal-adresse de m'inviter à me joindre

à eux contre moi-même ; c'est-à-dire, contre ceux qui m'avoient prêté de l'argent. On peut croire que je les refusai. J'étois même déterminée à les poursuivre. Je voulois, à cet effet, consulter M. Wedderburne, (depuis Lord Loughborough) pour savoir ce qu'il avoit pensé du procès, et ce qu'il y avoit à faire pour le soutenir. Mais, je manquois d'argent pour payer cet habile Jurisconsulte.

Lord Huntingdon, qui, autrefois, avoit été de mes amis, étoit, depuis peu, de retour en Angleterre. Sa générosité m'étoit bien connue. Je lui écrivis pour lui faire part de mon besoin, et de mes motifs.

Mylord vint, sur-le-champ, me voir, et me fit présent d'un rouleau contenant une somme très-supérieure à ce qu'exigeoit la circonstance. Il étoit accompagné d'un de ses parens, qu'il avoit envoyé, quelques momens auparavant, m'annoncer sa visite. Cette particularité est nécessaire à l'intelligence de quelques faits postérieurs.

Cependant, M. Gordon avoit gagné contre moi son procès, et menaçoit de faire exécuter le jugement; et comme un mal vient rarement seul, au même moment on me signifia la copie

de deux sentences prises sur des billets que j'avois remis à Cohan; pour m'achever, on me demanda le paiement d'une traite qu'avoit tirée sur moi mon fils Henri, qui étoit en pays étranger.

Pressée par tant de besoins, j'employai à en satisfaire une partie, l'argent que m'avoit donné Mylord Huntingdon. Il ne tarda pas à le savoir. M. Wedderburne, auquel il demanda ce qu'il avoit pensé de mon affaire, répondit qu'il n'en avoit aucune connoissance; ce qui n'étoit pas étonnant, puisque, d'une part, on ne lui en avoit pas parlé, et que de l'autre, les exécuteurs de M. Davy ne l'avoient pas intentée sous mon nom.

Lord Huntingdon, offensé de mon apparente duplicité, m'écrivit une lettre de reproches, que son parent m'apporta. Je m'empressai d'expliquer à celui-ci ce qui s'étoit passé. L'intérêt que je semblois mettre à me justifier, et l'éloge répété que je faisois de Mylord, donnèrent à son émissaire l'occasion de me laisser voir qu'il soupçonnoit son parent d'avoir jadis été mon amant. Je l'assurai qu'il n'en étoit rien, et que c'étoit ce qui me rendoit plus chère la marque de bien-

veillance qu'il m'avoit donnée. Mon interlocuteur, déconcerté, me dit alors d'un air très-surpris : « Cela rend le cas très-différent » ; et sortit en ajoutant quelques mots, que je ne compris point.

LETTRE XCIII.

4 Janvier 17 —

Je vous ai dit, je crois, que lorsque je quittai Parliament-street, Lord Tyrawley avoit pris mon fils Henri Calcraft, et l'avoit placé dans une Académie, près de Greenwich. Il aimoit beaucoup cet enfant, qui annonçoit de grands talens, et le vit à regret se destiner au service de la marine. À la mort de son père, il quitta cette profession, prit des manières élégantes, et ne voulut plus rien faire.

Lord Tyrawley mourut à-peu-près dans ce tems. Cet événement m'affecta moins quand il arriva, que lorsque sa maladie me l'avoit fait prévoir : la mort, dans la situation à laquelle il étoit réduit, étoit pour lui plus précieuse que la vie.

Miss O'Hara, en m'apprenant cette mort, m'annonça l'enterrement pour le Dimanche suivant. Mylord avoit demandé que son corps fût déposé à l'hôpital des Invalides de Chelsea, parmi les braves vétérans qui si souvent avoient

combattu sous ses ordres. Ne supposant pas que le Gouvernement voulût bien s'occuper de ses obsèques, il avoit ordonné qu'elles fussent très-simples, et qu'on donnât une guinée à chacun des soldats qui suivroient son corps. Miss O'Hara, pour suivre à la lettre ses dernières volontés, prétendit qu'il n'étoit question que des invalides qui avoient réellement combattu sous son père. Il ne s'en trouva de vivans que vingt-six, et ceux-là seuls furent avertis.

Supposant que l'enterrement avoit été fait au jour indiqué, je pris le deuil. Quelques jours après, j'avois chez moi beaucoup de monde; nous apperçûmes, du sallon où nous étions, un corbillard magnifiquement orné de trophées et d'écussons, qui sortoit de chez l'entrepreneur, au coin de Golden-square. Quelle fut ma surprise lorsque sur les ecussons je reconnus les trois lions noirs de Lord Tyrawley! Extrêmement touchée, je fondis en pleurs; je ne pus soutenir de près ce spectacle, dont, de loin, l'idée m'avoit peu affectee.

Je sus alors que le Gouvernement, pour honorer la mémoire de Mylord, avoit offert un enterrement public, et que la fille chérie du défunt, sous prétexte de fidélité à ses ordres,

avoit refusé cet honneur. Il eût satisfait sa vanité; mais il effrayoit son avarice, parce que, si la cérémonie proposée avoit eu lieu, tous les militaires de l'hôtel auroient suivi le corps, et eussent eu droit à la demi-guinée.

Mes deux fils, George Metham et Henri Calcraft, vinrent à cette époque en Angleterre. Le premier, distingué par son courage et sa conduite, avoit été promu, dans son corps, au grade de capitaine. Le second, livré malheureusement à une femme méprisable, s'étoit jetté dans le désordre. Son généreux frère, non-seulement, s'engagea pour lui, mais il lui prêta les fonds nécessaires pour acheter une commission dans le régiment où lui-même servoit, et qui étoit employé dans l'Amérique septentrionale. Dans l'intervalle, George nommé à un emploi à la Jamaïque, partit pour sa destination, ne doutant point que son frére ne se rendît bientôt à la sienne; mais celui-ci, entraîné par la femme qui le dominoit, la suivit en France, y fut mis en prison pour dettes, et y resta jusqu'à ce que M. William, un des exécuteurs de M. Calcraft, allât l'en retirer. Doublement affligée, j'étois inquiète pour la vie de l'un, et allarmée des extravagances de l'autre.

L'incommodité de M. Woodward ne pouvoit plus se cacher ; une chute qu'il avoit faite au théâtre l'obligea d'avoir recours à M. Bromfield, qui conçut peu d'espoir de le guérir. Quelque tems auparavant, m'annonçant qu'il étoit dans l'intention de me laisser tout ce qu'il possédoit, excepté l'intérêt de quelque argent placé dans les fonds publics, dont il vouloit donner l'usufruit à son frère, il m'avoit demandé qui je lui conseillois de prendre pour exécuteur testamentaire ; et je lui avois indiqué M. Ward, en qui je prenois, avec raison, toute confiance. Il fit, en conséquence, son testament.

Mais ici, ma mauvaise fortune ne m'abandonna pas. M. Woodward avoit transigé pour son procès avec Barry, et avoit pris de celui-ci des billets payables d'année en année : il pria M. Ward de faire assurer la vie de Barry, dont la santé étoit, aussi, chancelante, mais que l'on ne croyoit pas en danger. Un commis chargé par M. Ward de cette opération, négligea de se procurer la police d'assurances, et Barry mourut. M. Woodward, mécontent de ce qu'on n'avoit point suivi son ordre, et ne pensant point qu'il eût été difficile de faire assurer une forte somme sur la vie d'un homme in-

firme, s'en prit à M. Ward ; il ne voulut plus le charger de l'exécution de ses dernières volontés. Quelques jours après, il pria l'un de ses voisins, nommé Cornish, de vouloir bien être son exécuteur testamentaire, et sur-le-champ, fit venir son procureur pour changer son testament.

En m'instruisant de ses motifs, il m'invita à choisir un second exécuteur. Je fus affligée de ce changement ; mais il ne me convenoit pas d'insister ; j'indiquai M. Bromfield.

Je connoissois peu ce dernier ; mais j'avois pour lui beaucoup d'estime et de considération : je n'ai point changé de sentiment, et quoique j'aie eu beaucoup à me plaindre des exécuteurs de M. Woodward, je suis encore persuadée qu'ils ont cédé à des impulsions étrangères.

Je transcris ici le testament de M. Woodward, pour que vous puissiez juger entre moi et ceux auxquels il avoit confié mes intérêts (*a*).

« Au Nom de Dieu, *Amen*. Je, Henri Woodward, de Chapel-street, Grovesnor-

---

(*a*) J'ai pensé qu'on pourroit lire avec quelque curiosité ce testament : les formes légales des actes importans de la vie, font une partie intéressante des mœurs d'un peuple.

N. du Tr.

place, dans la paroisse de Saint-George, Hanover-square, dans le comté de Middlesex, sain d'esprit, de mémoire et d'entendement, fais et publie mon testament et acte de dernière volonté, ainsi qu'il suit :

« Premièrement, je veux et ordonne que les dépenses de mon enterrement et mes dettes légitimes soient entièrement payées et acquittées, ainsi que les frais d'homologation de mon testament. »

« *Item*, je donne à William Bromfield, Esq., cent guinées, et mon anneau d'onyx; et à mon voisin, M. Mason Cornish, vingt guinées pour un anneau. »

« *Item*, je donne à mon amie George-Anne Bellamy, ma montre d'or, ma chaîne et mes cachets; comme, aussi, mon argenterie, mes bijoux, mon linge, ma porcelaine, et tous les meubles de la maison que j'occupe en Chapel-street. »

« *Item*, je donne à mes exécuteurs ci-après nommés, et au survivant d'iceux, ainsi qu'à leurs exécuteurs, administrateurs, et survivans d'iceux, sept cents livres dans les trois pour cent consolidés, qui sont placées en mon nom dans les livres du gouverneur et de la compagnie de la Banque d'Angleterre; ledit legs en

fidéi-commis aux fins et usages ci-après expliqués : savoir, à la charge de recevoir l'intérêt, les dividendes, et le produit de ladite somme, et de les payer aux époques où ils sont dûs et payables, à mon frère John Woodward, fabricant de chandelles, Cripple-gate, à Londres, pendant sa vie naturelle; et immédiatement après son décès, à la charge de vendre lesdites sept cents livres dans les trois pour cent consolidés, et d'en employer le produit à l'acquisition d'une rente viagère placée en leur nom et à leur choix, pour et durant la vie naturelle de George-Anne Bellamy. Je veux, entends et ordonne expressément que mesdits exécuteurs fidéi-commissaires, et le survivant d'iceux, perçoivent de terme en terme, par quartier, et aux échéances où ils seront dus, les arrérages de ladite rente viagère, et les paient eux-mêmes à ladite George-Anne Bellamy, dont le simple reçu sera pour eux, à chaque terme, une décharge suffisante. C'est de plus mon intention expresse que cette rente viagère ne serve qu'à l'usage seul de ladite Bellamy, que l'argent en provenant ne puisse être par elle vendu, ni transporté, ni chargé du paiement de ses dettes, non plus qu'affecté aux dettes, ni soumis au pouvoir ou à la disposition

d'aucune personne qu'elle pourroit, par la suite, épouser ; et en cas de décès de ladite G.-A. Bellamy, antérieurement à mon frère John Woodward, à la charge, immédiatement après ledit décès, de transporter ladite somme de sept cents livres à mondit frère, ses exécuteurs, administrateurs, ou cessionnaires. »

« Je donne et lègue à mes exécuteurs ci-après nommés, tout le reste et surplus des biens que je posséderai au tems de ma mort, quelque part et de quelque nature qu'ils soient, à la charge d'en disposer et de les vendre le mieux et le plutôt possible après mon décès, et avec les fonds en provenant, acheter en leur nom et à leur choix une rente viagère pour et durant la vie naturelle de ladite George-Anne Bellamy. »

« Je veux, entends et ordonne expressément que mes exécuteurs fidéi-commissaires, et le survivant d'iceux, reçoivent de terme en terme, par quartier, aux échéances où ils seront dus, les arrérages de ladite rente viagère, et les paient eux-mêmes à ladite George-Anne Bellamy, dont le simple reçu sera pour eux, à chaque terme, une décharge suffisante. C'est, de plus, mon intention expresse que cette rente viagère ne serve qu'à l'usage seul de ladite Bel-

lamy; que l'argent en provenant ne puisse être par elle vendu, ni transporté, ni chargé du paiement de ses dettes, non plus qu'affecté aux dettes, ni soumis au pouvoir ou à la disposition d'aucune personne qu'elle pourroit, par la suite, épouser.

Et enfin, je nomme, désigne et constitue le susdit William Bromfield, Esq., et ledit Mason Cornish, exécuteurs et fidéi-commissaires de mon présent testament; révoquant tout testament antérieur que j'aurois précédemment fait, et déclarant que celui-ci est ma dernière volonté. En témoignage de quoi, je susnommé Henri Woodward, ai apposé à mon présent testament ma signature et mon sceau, ce 20 Janvier, l'an de notre Seigneur 1777.

Signé Henri Woodward.

Signé, scellé, publié et déclaré par ledit Henri Woodward, comme étant son dernier testament, en présence de nous,

Anne Pitt, E. Willet.

N°. 89, Wardour-street-Soho.»

Rien n'étoit plus clair que ce testament, rien n'étoit

n'étoit plus positif que la volonté exprimée par le testateur, de me donner sa fortune; il étoit, ce semble, impossible d'éluder les effets de cette disposition; et cependant, par l'application inconcevable qu'on en a faite, je n'en ai encore retiré aucun avantage. Si du fond de sa tombe, mon généreux ami pouvoit voir comment on a perverti ses intentions, son cœur bondiroit d'indignation. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

LETTRE XCIV.

18 Janvier 17—

La maladie de M. Woodward dura sept mois, pendant lesquels je ne me couchai que onze nuits. Il supporta ses longues souffrances avec une résignation constante. Le matin du jour où il mourut, M. Bromfield, fondant en larmes, sortoit de sa chambre : Adieu, Henri, dit-il au malade : Adieu, répondit mon ami mourant, je ne vous verrai plus. Je m'approchois pour lui présenter une potion. Il regrettoit, dit-il, de ne pouvoir reconnoître tous les soins que j'avois pris de lui. Prenant alors ma main avec un peu d'agitation, il me dit : Je m'en vais, Dieu ait pitié de moi ; et il expira.

Homme aussi distingué par sa droiture, sa religion et ses mœurs, que par ses talens, sa mémoire n'a pas besoin de mes éloges. Mais j'ai toujours été surpris que, parmi tant de contemporains, ses amis, ses anciens camarades d'étude, aucun n'ait rien écrit à sa louange,

que le docteur Madden, qui fit quelques vers à cette occasion. Mon affliction, proportionnée au tendre attachement que m'avoit inspiré cet homme respectable, fut telle, que la fièvre me saisit. Je restai, plusieurs jours, dans un état de stupeur et d'insensibilité.

J'étois encore redevable au joaillier Lazarus, dont j'ai parlé. Salomon, son gendre et son héritier, ayant entendu parler du legs que m'avoit fait M. Woodward, chargea son procureur de me poursuivre pour le paiement de sa créance. Celui-ci, par une méthode trop usitée, ne me donna aucune connoissance de la procédure, jusqu'à ce qu'il eût obtenu contre moi une condamnation par défaut. Il prétendit m'avoir écrit; je n'ai jamais reçu de lui aucune lettre.

On m'avoit conseillé d'aller à la campagne; je me rendis à Walcot-place, n°. 3, Lambeth, où l'on m'avoit retenu un logement. La maîtresse de la maison crut que j'arrivois chez elle pour y mourir. Rassurée par M. Bromfield, elle consentit à me recevoir, et fut disposée à me bien traiter, parce qu'on lui dit que l'argent ne me manqueroit pas.

Cependant, on crut convenable que, jusqu'à ce que mes affaires fussent arrangées, je ne prisse pas mon nom. Le premier qui me vint

à l'esprit, fut celui de West. Je le pris sans y avoir aucun droit, puisque, d'une part, je n'avois plus rien de commun avec M. Digges, et que, de l'autre, lui-même, ayant pris un engagement à Hay-market, ne devoit plus le porter.

J'étois sans argent; il en étoit dû à M. Woodward. Mais, dans les derniers momens de sa vie, je n'avois pas voulu lui en demander: et j'avois mieux aimé en emprunter pour payer le seul des médecins par lui consultés, qui voulût en accepter, que de le troubler dans ces tristes circonstances.

Dans ce moment, le docteur Fothergill, ayant entendu parler de mon embarras, me prêta de lui-même cent livres. Il ne me connoissoit point personnellement; mais il avoit, dans sa jeunesse, connu quelques parens de ma mère, qui étoient de la même secte que lui, et de plus, il avoit entendu faire mon éloge à la Déesse de la Déraison, Miss Wordley, qui, comme je l'ai dit, étoit devenue quaker et prédicatrice.

Je mettois un grand intérêt à rembourser une somme si obligeamment prêtée: j'avois donné, dans le tems, une obligation et un jugement; mais le docteur étoit trop généreux

pour faire usage de ces titres. J'avois emprunté précédemment de M. Woodward, une somme pour laquelle le tapissier qui occupoit, alors, ma maison, avoit fourni par manière de garantie, une hypothèque sur mes meubles. Mais M. Woodward, peu de tems après sa première maladie, me fit présent le jour de sa naissance, du papier qui établissoit cette hypothèque. Le docteur Fothergill étoit, par conséquent, le seul qui eût quelques droits sur ce que je possédois en Brewer-street.

Les coquins chargés par Salomon, vinrent bientôt s'emparer de l'habitation qu'avoit occupée mon respectable ami. Empressée de payer le docteur Fothergill, et en même-tems de purger la condamnation par défaut, je donnai un pouvoir de vendre tout ce que j'avois, tant dans ma maison que dans celle de M. Woodward, pour acquitter ces deux dettes. La vente, quoique faite dans une saison où tout le monde étoit à la campagne, produisit même quelque excédent.

Dans la première année qui suivit le décès de M. Woodward, je reçus à différentes fois, de M. Cornish, cinquante-neuf livres; c'est tout ce que j'ai jamais touché du legs de mon ami, quoique les exécuteurs se fussent fait

payer, sur-le-champ, de seize ou dix-huit cent livres qui lui étoient dues. Livrés aux conseils de M. Willet, leur procureur, ils entreprirent, au nom de la succession, deux procès dispendieux, l'un avec le frère du mort, et l'autre avec les exécuteurs de M. Barry. Ils suivirent à grands frais cette dernière cause en Angleterre, au lieu d'employer à Dublin, M. Burton, qui avoit entre les mains les titres en vertu desquels, en cas de non-paiement des termes convenus, on pouvoit attaquer le théâtre de Crow-street.

Cette étrange conduite des exécuteurs de M. Woodward, me privant de tout ce que m'avoit laissé leur ami, me jetta dans des malheurs plus grands que n'en éprouve le dernier des mendians : détresse d'autant plus douloureuse, que s'ils m'eussent remis ce qui m'étoit dû, j'aurois pu vivre en repos et dans l'aisance. Je vécus même pendant un an, assez tranquille, dans la persuasion que j'allois toucher prochainement le legs qui m'avoit été fait. Mais à l'instigation de leur procureur, les exécuteurs s'avisèrent de demander au frère de M. Woodward, le paiement d'une obligation de lui, qu'ils avoient trouvée dans les papiers du défunt; engagement ancien, dont les inté-

rêts accumulés faisoient une somme considérable qui absorboit presque tout le legs fait au débiteur. M. Woodward n'avoit probablement jamais compté réclamer cet argent, et je suppose qu'il n'avoit gardé l'obligation que pour empêcher, en cas de mort de son frère, que la somme passât à une femme que celui-ci avoit épousée contre le gré de sa famille. Légataire universelle, et par conséquent, seule intéressée, j'aurois cru pouvoir exiger des exécuteurs, qu'ils renonçassent à cette demande que je n'approuvois pas. M. Cornish m'avoit même promis qn'on l'abandonneroit; mais cet arrangement n'eût pas fait l'affaire du procureur, et ses conseils l'emportèrent sur ma volonté comme sur mes besoins.

Je passai à Walcot-place, quinze mois; j'avois conservé un domestique et une fille; pour pourvoir à cette dépense, j'empruntai sur mon argenterie, sur ce qui me restoit de bijoux. Depuis long-tems séparée du monde, les seules personnes que je voyois, étoient les habitans de la maison, et une amie qui demeuroit à la ville.

C'est ainsi que, peu-à-peu, à pas plus ou moins accélérés, les personnes que leur imprudence, la perversité d'autrui, ou le caprice de

la fortune, ont fait sortir d'une position plus heureuse, descendent par degrés dans la vallée de misère. La pente est rapide et le sentier glissant. Une fatale nécessité vous entraîne: rarement remonte-t-on sur ses pas; rarement même, peut-on s'arrêter dans cette chute, que rend plus terrible la profondeur inconnue de l'abîme où l'on doit tomber.

LETTRE XCV.

29 Janvier 17 —

Mon second fils, devenu majeur, arriva alors de France. L'aîné, ayant obtenu un congé, revint aussi en Angleterre. Quelques explications qu'ils eurent entre eux, sur les engagemens qu'ils avoient pris l'un pour l'autre, amenèrent une querelle dont le résultat pensa être un duel. Mes larmes et mes instances prévinrent seules cet horrible combat, qui eût mis le comble à mes malheurs.

Henri, peu de tems après son arrivée, tomba entre les mains des fripons; et ayant perdu au jeu, beaucoup d'argent, fut, de nouveau, obligé de s'absenter. Un ami lui fit obtenir une commission au service de la Compagnie des Indes; il partit pour le Bengale. Son frère s'étoit lié avec un Officier, homme extrêmement dérangé. Ils se prêtèrent leurs noms l'un à l'autre, et n'eurent ainsi que trop de facilité à contracter des dettes. Bientôt le capitaine Metham se vit contraint de retourner à la Jamaïque.

A l'instant de son départ, une jeune femme vint me trouver, avec une lettre de lui. Il la recommandoit à ma bienveillance, et m'assuroit qu'elle avoit, dans ce moment, les plus grands droits à sa tendresse.

Je n'étois pas dans l'aisance; mais j'eus pitié d'une personne qui me parut plus malheureuse que moi. Je promis de lui donner, chaque semaine, quelque petite chose; mais je ne pus continuer long-tems cette libéralité.

A l'expiration du terme que prennent ordinairement les exécuteurs testamentaires pour régler les intérêts qui leur sont confiés, j'allai voir ceux de M. Woodward. Quelle fut ma surprise, quand ils me dirent qu'il n'y avoit pour moi, ni argent, ni espoir d'en obtenir! Je devois, ajoutèrent-ils, m'adresser à M. Willet, leur procureur : ils lui avoient transmis tous leurs pouvoirs.

Etonnée de cette réception, je priai un ami de M. Woodward, d'aller voir M. Bromfield; mais celui-ci ne voulut rien entendre. Je lui écrivis sans succès; mes lettres furent renvoyées à M. Willet. Enfin, j'allai voir cet important personnage, qui me traita avec une insolence que je n'avois jamais éprouvée.

Lorsqu'en définitif, je lui demandai quand

je pourrois recevoir quelque chose, il me dit que je n'avois rien à attendre; que les exécuteurs avoient autant de droit que moi à l'argent, s'il s'en trouvoit; et que si j'en touchois, je le gaspillerois sur-le-champ.

Il m'étoit aussi inutile de contester avec lui, que d'insister auprès des exécuteurs. Ils me renvoyèrent constamment à l'obstiné procureur.

Je me vis donc encore une fois, sans aucune faute de ma part, déçue d'une espérance aussi légitime qu'il étoit possible d'en concevoir. Jettée dans de nouveaux embarras, je renvoyai Orgell, ce fidèle domestique qui me servoit depuis long-tems; et je quittai mon appartement au premier, pour monter plus haut dans la même maison (*a*). Je n'avois pas même de quoi payer les loyers déja échus.

(*a*) Les maisons de Londres sont toutes très-petites, et n'ont que deux étages. Le second n'est, pour l'ordinaire, occupé que par des personnes gênées dans leur fortune. Dans ce pays où, plus que par-tout ailleurs, c'est presque un devoir que d'être riche, on attache une sorte d'humiliation à habiter le second, plutôt que le premier étage d'une maison. *N. du Tr.*

Mon fils, Metham, avoit promis de m'envoyer de l'argent de la Jamaïque; mais je ne pouvois le recevoir de quelque tems. L'honnête fille qui me servoit, aima mieux partager ma détresse, que de me quitter. Je devois quelque argent au frère de M. Woodward; j'en devois à une boutique du voisinage, où l'on me fournissoit tout ce que je consommois, excepté le pain et la viande. J'avois donné, pour cette dernière somme, un billet, et l'on me menaçoit de me faire arrêter. Cette dette étoit, pour nous, un double malheur; parce qu'outre l'inquiétude qu'elle me causoit, elle nous privoit de tous moyens de subsistance, et nous réduisoit aux derniers besoins.

Je me défis successivement de tout ce qui pouvoit me produire même un shelling. La pauvreté, avec toutes les horreurs qui marchent à sa suite, commença à m'envelopper. Je n'avois pas un ami à qui je pusse m'adresser. Sir George Metham m'avoit donné quelques secours: mais il étoit absent, ainsi que tous les gens que j'avois connus. Je ne croyois pas posséder un shelling, et je ne concevois aucun moyen de m'en procurer. Je me voyois accablée de dettes, manquant des choses les plus nécessaires à la vie. La pauvre fille qui

s'attachoit à mon sort, augmentoit mon affliction, en partageant ma misère. Enfin, lasse de douleurs, épouvantée de l'avenir, je cherchai à me persuader que le suicide n'étoit pas un crime; je ne ferois, en mourant, que cesser d'être à charge aux autres et à moi-même. Je résolus de terminer cette pénible existence, en me jettant dans la Tamise.

Pleine de ces sinistres idées, un jour, entre neuf et dix heures du soir, je sortis, sans être apperçue, par une porte qui ouvroit du jardin sur le chemin; car je n'avois pas le courage de parler à ma fidèle servante : sa tendresse inquiète auroit deviné mes projets, à l'aspect de mes traits décomposés.

J'errai sur la route jusques vers onze heures, et alors, je me dirigeai vers le pont de Westminster. J'avois attendu, jusqu'à ce moment, pour qu'aucun passant ne vînt me troubler dans l'exécution de mes vues. Je n'étois pas sans espoir de rencontrer quelques vagabonds qui, me trouvant sans argent, voulussent bien m'ôter cette vie dont j'étois si lasse.

Parvenue au pont, je descendis, à pas lents, l'escalier qui conduit à la rivière, et je m'assis sur la dernière marche, attendant avec impatience que la marée vînt me couvrir; car,

quoique ma résolution fût bien prise, elle n'étoit pas violente; et je ne songeois point à me précipiter.

Ainsi résignée, je priois avec ferveur cet Etre Suprême que j'allois si grièvement offenser, en ne supportant pas les maux qu'il jugeoit à propos de m'envoyer. J'osois même penser qu'une impulsion divine me conduisoit à cette action coupable; comme si l'Eternel n'avoit pas défendu le meurtre de soi-même.

La lune brilloit foiblement, au travers des nuages, et donnoit assez de clarté pour laisser voir les gens qui passoient sur le pont. Mais comme j'étois en deuil, je ne craignois pas qu'ils m'apperçussent. J'avois ôté mon bonnet et mon tablier que j'avois posés près de moi, sur les marches. La tête appuyée sur mes mains, je me perdois, absorbée dans mes tristes pensées, stupéfiée par la douleur et les réflexions sans suite qui se pressoient dans mon imagination.

Souffrez qu'ici je m'arrête pour contempler avec vous la vicissitude des choses humaines. Voyez votre amie que, jadis, environnoient l'aisance, la considération, la gloire, réduite au dernier dégré de l'infortune, en proie à la

faim, aux outrages, au désespoir. Voyez-la prête à franchir le seuil de l'éternité, et à se présenter, *sans en avoir reçu l'ordre*, devant son créateur. Ce souvenir me fait encore frissonner.

Je restai, pendant quelques minutes, dans cette pensive attitude ; je calculois l'approche de la marée ; j'accusois sa lenteur, lorsque, pour me servir des termes de Thompson, il plut à cette suprême intelligence qui gouverne les mondes, et dirige le mouvement de tout ce qui les remplit, depuis l'astre qui brille dans les cieux, jusqu'au grain de sable qui roule à nos pieds, de m'arrêter au bord du précipice, et de me sauver de ma ruine.

Une voix que j'entendis au loin, me tira tout-à-coup de ma rêverie. Autant que j'en pus juger, car je ne voyois personne, c'étoit une femme qui parloit à son enfant. « Comment, disoit-elle, d'une voix douce, et d'un ton plaintif, comment pouvez-vous, mon cher, crier pour avoir du pain, quand vous savez que je n'en ai pas un morceau à donner à votre père mourant ? Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle ensuite, avec toute l'amertume d'une profonde douleur, y a-t-il un malheur égal au mien ? Mais ta sainte volonté soit faite ! »

Les derniers mots de cette touchante exclamation, comme une étincelle électrique, frappèrent mon cœur découragé. Je sentis l'avertissement que Dieu, dans sa bonté, vouloit bien me donner. Effrayée du crime que j'allois commettre, je fondis en larmes, répétant dans la sincérité de mon âme, la phrase que l'on venoit de prononcer : Ta sainte volonté soit faite !

Cherchant dans ma poche mon mouchoir pour essuyer mes larmes, j'y trouvai quelques sols que je ne croyois pas posséder. L'humanité qui, comme tous les autres sentimens, s'étoit tue devant le désespoir, fit entendre sa voix. Obéissant à son impulsion, je remontai promptement l'escalier, et ayant trouvé mon invisible prédicateur, je les lui donnai. Je reçus, en retour, mille bénédictions auxquelles la pauvre femme avoit, sans doute, plus de droit que moi, puisqu'elle m'avoit soustraite à ma perte éternelle.

Retournant alors au lieu où elle avoit dû se consommer, je m'humiliai devant celui qui avoit préparé cette heureuse circonstance, et pour la première, pour la dernière fois de ma vie, je trouvai quelque douceur à penser qu'il

y avoit au monde des gens aussi malheureux que moi.

En comparant ma position avec celle de cette pauvre femme qui pleuroit, à la fois, sur un mari mourant et un fils affamé, je songeois, avec une douce satisfaction, que tous les êtres auxquels m'attachoient le sang ou l'affection, étoient tranquilles et heureux. Je n'avois d'inquiétude que pour la pauvre enfant que retenoit auprès de moi sa tendresse, et que je regardois comme ma fille. Je priai Dieu qu'un jour, je pusse reconnoître les soins de cette honnête créature, et lui procurer de plus heureux jours.

LETTRE XCVI.

8 Janvier 17 —

Après avoir prié avec plus de ferveur et de satisfaction que je n'avois encore fait, je me sentis soulagée. L'espoir se réveilla dans mon âme, et je repris assez tranquillement le chemin de ma demeure. En y entrant, je trouvai ma pauvre Sally ayant le cœur gonflé et les yeux noyés de pleurs. Elle craignoit qu'il ne me fût arrivé quelque malheur. Elle se consola bientôt, en voyant que mes regards étoient moins sombres, et que mon âme paroissoit plus calme. Sa sœur, me dit-elle, étoit venue, en mon absence, et lui avoit donné deux schellings, qu'elle avoit employés à acheter quelque chose pour mon souper, ainsi que du thé et du sucre, pour le déjeûner du lendemain.

Nous mangeâmes gaîment. Je n'ai guères fait, dans ma vie, de repas plus agréable. J'étois si touchée de l'affection de cette bonne fille,

que les témoignages qu'elle m'en donnoit, m'étoient aussi précieux que ceux de la plus flatteuse amitié.

Le lendemain, j'étois seule. Sally étoit allée passer la journée chez sa sœur. J'entendis frapper doucement à ma porte. Depuis que je m'étois reléguée au second, j'évitois, par une vanité mal entendue, de voir personne qui m'eût connue dans une position plus brillante. Je fus donc fort étonnée de voir entrer Madame Krudnar. C'étoit la veuve d'un Baron Polonais, femme agreable, généreuse, et pleine de sensibilité.

Elle avoit entendu parler de mon malheur, et me fit quelques reproches d'avoir caché à mes amis une infortune qui n'avoit rien de honteux, puisqu'elle étoit le fruit de la friponnerie d'un procureur qui avoit, malgré moi, dépensé mon bien en procès inutiles.

Deux ou trois jours après cette visite, je fus très-surprise d'en recevoir un matin plusieurs autres de gens qui venoient m'offrir des secours. Madame Krudnar, affectée de ma situation, avoit fait mettre dans les journaux un avertissement, portant que le Timon

femelle (*a*) manquoit du nécessaire, et que ceux qui, jadis, avoient partagé sa prospérité, devroient rougir de la laisser dans une pareille situation. Mon adresse étoit jointe à cet avis, qui m'amena beaucoup de monde.

De ce nombre étoit M. Harris, qui se plaignit obligeamment de ce que je n'avois pas instruit de mon sort les directeurs de Covent-Garden. Il me donna cinq guinées, qu'il m'invita à porter en compte. Je leur en devois, je crois, trente ou trente-cinq, et à M. Harris vingt.

Le même jour vint aussi Mrs. Withfield, fille de la bonne garde Carter, autrefois ma coëffeuse. Elle venoit de la part de deux personnes, qui se proposoient d'ouvrir pour moi une souscription. Elle-même avoit le projet de rassembler, parmi ses amis, une petite somme, sur laquelle elle me paieroit une guinée par semaine. J'acceptai ces offres, propres à écarter de moi, non-seulement le besoin, mais les dettes, bien plus fâcheuses,

(*a*) Allusion au *Timon d'Athènes*, de Shakespeare, qui, tombé dans le besoin, après avoir dissipé une grande fortune, dont il avoit donné la majeure partie à ses amis, n'en trouva pas un qui veuille le secourir dans sa détresse. *N. du Tr.*

selon moi, poison de tous les momens ; véritable enfer anticipé, dans lequel il n'y a plus ni sommeil, ni tranquillité (*a*). Ah ! ceux-là ne savent pas de quel prix est l'indépendance, qui n'ont jamais connu la servitude du besoin ! Heureux celui qu'une honnête industrie nourrit obscurément d'alimens, dont la source ne tarit jamais ! Je le répète ; celui qui, une fois, est obéré, a mis le pied dans le Tartare : il est dévoué aux fouets et aux Furies.

J'observe que les personnes qu'amena chez moi cet avertissement, n'étoient point celles que, jadis, j'avois eu le bonheur d'obliger. Parmi celles-là, je dois le dire, *une seule* sentit le reproche, et en fut touchée. Tant est rare ce sentiment de la reconnoissance !

Madame Krudnar revint me voir, enchantée du succès de sa manœuve. Bientôt je reçus du théâtre une somme suffisante pour payer

(*a*) Toutes les dettes, en Angleterre, emportent la contrainte par corps. Plusieurs réclamations se sont élevées, dans ces derniers tems, contre ce système, qui, dans un pays où les transactions sont aussi nombreuses, et la jurisprudence aussi compliquée, livre habituellement une moitié de la société à la tyrannie arbitraire de l'autre. *N. du Tr.*

les dettes que, récemment, la nécessité m'avoit fait contracter. La guinée par semaine, que m'avoit promise Mrs. Withfield, dura assez long-tems, plus que je ne l'aurois espéré.

Je reçus une visite de Mrs. Abington, qui me conseilla de demander une représentation à mon bénéfice, et qui m'offrit de la soutenir de ses talens. Elle m'aida de son crédit, pour une petite somme que j'ai payée depuis, et dont je lui ai autant d'obligation que si elle l'avoit déboursée. M. King, M. Smith, m'offrirent également de jouer à mon bénéfice. Mais la saison parut trop avancée pour qu'on s'en occupât cette année.

Je me souvins alors de quelques réclamations que j'avois à faire contre le tapissier qui tenoit ma maison de Brewer-street ; il prétendit ne me rien devoir. Je plaidai, et je gagnai mon procès. Mais je ne voudrois pas, pour une somme décuple, subir tout ce qu'il m'en a coûté pour employer de pareils moyens.

Isaac Bickerstaff (*a*) dit, dans une de ses

(*a*) Auteur de plusieurs ouvrages dramatiques. Il a fait, entre autres pièces, l'Ecole des Pères et l'Hypo-

Veillées, que, dans chaque village, il y a une Mrs. Bleu-Manteau, babillarde commère, qui n'a d'autre occupation que de recueillir toutes les nouvelles du pays, et de les débiter à tout venant, ornées de quelques accessoires de son invention. J'éprouvai bien, pendant mon séjour à Walcot-place, qu'il y avoit aussi dans le canton, une Mrs. Bleu-Manteau.

Une femme, dont le mari vit à Londres dans quelque aisance, et qui y a amassé de quoi avoir une habitation à la campagne, me fit l'honneur de me venir voir à Walcot. Elle s'amusa, depuis, à répandre de prétendus détails de ma prodigalité, dans un tems où je manquois des premières nécessités, et où j'étois retenue au lit par une grave et douloureuse maladie. On devroit punir ces pestes de société, qu'on ne peut pas attaquer en réparation d'injures, et qui, cependant, font autant de mal que le calomniateur le plus outrageux. J'ai bien éprouvé ce triste effet; car un homme estimable m'assura, peu de tems après, qu'il m'auroit certainement secourue dans mon

---

crite. Celle-ci est une imitation du Tartuffe, de Molière, corrigée d'après le *non juror*, que le célèbre Colley-Cibber avoit tiré de la même source. *N. du Tr.*

infortune, si le hasard ne lui eût pas fait rencontrer cette obligeante voisine, qui lui dit que ce qu'on publioit de mon malheur, étoit une chimère.

LETTRE XCVII.

16 Février 17 —

Mrs. Willet, mon hôtesse, ayant loué la plus grande partie de sa maison, je trouvai incommode de demeurer plus long-tems à Walcot-place. Je revins donc à la ville, où je me fixai dans la maison que j'occupe encore.

La Duchesse de Montague, (jadis Lady Cardigan) que j'informai de ma position, m'aida de quelques secours; mais ils ne suffirent pas pour me permettre de vivre sans contracter des dettes.

Je fus moins heureuse auprès de Sir George Metham, à qui je m'étois adressée directement. Je ne reçus de lui qu'une lettre de reproches, dans laquelle il me remontroit l'inconvenance d'une demande d'argent. Quand j'avois eu le pouvoir de faire du bien, je l'avois fait avec plaisir. Je n'eusse pas pensé que, pour d'autres, ce fût une peine.

Je demandai à M. Harris, une représenta-

tion à mon profit. Non-seulement il me l'accorda nette de tous frais, mais il intéressa à mon sort les acteurs qui, tous, me prêtèrent, avec plaisir, le secours de leurs talens.

On pensa que je devois paroître moi-même sur la scène. Eloignée du théâtre depuis six ou sept ans, je m'y décidai avec peine; et au moment de jouer, j'aurois, volontiers, pour m'en dispenser, abandonné tout le produit du bénéfice, quoiqu'il fût beaucoup plus considérable que je ne m'en étois flattée : ce qui provint, en grande partie, de ce que Mrs. Yates reparoissoit pour la première fois, après une longue maladie.

J'étois si effrayée, que Miss Cateley fut obligée de me pousser, en quelque sorte, sur le théâtre. Cette actrice montroit une joie si vive de voir la salle remplie, qu'elle n'eût pas été plus satisfaite, si la représentation eût été donnée à son bénéfice. Cependant j'avois quitté le théâtre avant son retour d'Irlande; et elle ne me connoissoit point.

La santé de Mrs. Yates étoit si chancelante, que je craignis qu'elle ne pût jouer. Mais la bonté de son cœur lui fit affronter tous les dangers, pour obliger une camarade malheureuse. Elle parut, au milieu de nombreux ap-

plaudissemens, dans son rôle justement admiré, de Jane-Shore. A cette pièce, on avoit joint *Comus* (*a*), dans laquelle tous les acteurs se piquèrent d'exceller.

Quant à mon jeu, il fut, je crois, très-médiocre. Je ne sais comment j'achevai mon rôle, qui étoit, comme à l'ordinaire, celui d'Alicia. La crainte s'étoit tellement emparée de moi, qu'elle m'empêcha de faire aux spectateurs, un remerciement que j'avois préparé.

Il faisoit, ce jour-là, excessivement chaud, ce qui rendit plus remarquable l'affluence des dames du premier rang, qui, malgré cet inconvénient, ornèrent les loges de leur présence.

La personne que m'avoit recommandée mon fils m'avoit engagée à endosser, pour elle, un billet à six mois d'échéance. J'employai, à acquitter cet engagement, une partie des produits de mon bénéfice. Le reste paya d'autres dettes. J'attendois chaque jour des nouvelles de mon fils. L'espérance d'en recevoir me flattoit d'autant plus, que le Comte Haslang,

---

(*a*) De Milton. *N. du Tr.*

qui avoit bien voulu m'allouer une certaine somme par mois, venoit de tomber malade, et m'avoit mandé qu'il étoit obligé d'interrompre pour quelque tems cette libéralité. Ce fâcheux incident m'arriva dans un instant où, malade d'un rhumatisme, je ne pouvois me lever que pour faire faire mon lit.

Dans ce triste état, je reçus la visite d'une femme que j'avois connue dans la société. Elle venoit, dit-elle, pour me consulter sur les talens d'une jeune personne qui se destinoit au théâtre. Mon indisposition m'empêchoit de m'occuper de son amie; mais je promis de lui donner avis de mon rétablissement. Elle me quitta, en m'engageant à boire du vin de Madère. C'étoit, lui dis-je franchement, un remède trop cher pour ma fortune encore plus délabrée que ma santé. Elle me pria de trouver bon qu'elle m'en envoyât. Un homme vint, en effet, le lendemain, de la part de M^rs. Stewart, apporter du vin de Madère, et dit à la fille qu'il viendroit l'après-midi, chercher son panier.

Le soir, on me dit qu'il étoit en bas. Je me disposois à lui envoyer quelque argent par la fille, lorsque deux drôles se précipitèrent dans ma chambre, et me dirent qu'ils avoient ordre

de m'arrêter pour une somme considérable, ajoutant qu'il falloit que j'allasse, sur-le-champ, avec eux. Je leur demandai le nom du créancier qui avoit pour moi un pareil procédé. Ils me le dirent; et ajoutèrent que c'étoit pour des toiles que l'argent étoit dû. Je ne connoissois, leur dis-je, personne de ce nom, et depuis bien des années je n'avois acheté aucun article de ce genre que chez Mrs. Evans, de Marybone-street. Mes remontrances furent inutiles; la dette, dirent-ils, étoit affirmée. Ils eurent même l'audace de déclarer que quand je me procurerois une caution, ils avoient ordre de ne pas l'accepter.

Je représentai l'état où j'étois; ils furent inflexibles : il fallut faire de nécessité vertu, et céder à leur autorité. Je demandai que, du moins, je ne fusse pas obligée de me lever devant eux. Ils y consentirent avec quelques difficultés, en m'enjoignant de me dépêcher, parce qu'ils étoient fort pressés, et que je devois l'être aussi. Je ne peux vous dire tout ce que je souffrois de me voir exposée à ces brutalités, sans y avoir donné aucun prétexte légal. Ma pauvre domestique étoit si effrayée, qu'elle augmentoit mon tourment; jamais elle n'avoit vu pareille scène.

Les misérables insultoient à sa sensibilité. Placés, l'un à chaque porte, pendant que je me levois, ils donnoient carrière à leur gaité. Dans leurs propos, ils nommèrent la femme qui m'étoit venue voir la veille. A l'instant, la fausseté de cette créature me fut dévoilée. Je vis quel étoit l'objet de sa visite; et l'actrice débutante, et le vin de Madère étoient autant de prétextes pris par elle pour préparer le coup qu'elle vouloit me porter.

Aussi-tôt que je fus prête, j'entrai dans la voiture avec mon honorable cortège, qui me conduisit chez Armstrong, dans Cary-street. La persuasion où j'étois que la créance étoit fausse, me donnoit du courage; mais lorsque j'entendis le nom du procureur qui avoit pris le mandat, j'en conçus l'intention. Devant à M. Stacie, aux armes de Bedford, une somme considérable, pour laquelle j'avois été caution de mon fils Metham, j'avois demandé à ce procureur de me remettre, pour en faire un transport à M. Stacie, une obligation que j'avois autrefois confiée au père du premier.

J'envoyai donc, sur-le-champ, chercher M. Stacie, qui vint avec son procureur; il promit

à l'officier que je me représenterois, et je retournai chez moi sans mes deux acolytes. La joie que causa mon retour à ma petite fille, fut inexprimable, et j'eus le plaisir de voir que personne, dans la maison, n'avoit soupçonné le motif de mon absence.

Cependant le délai du mandat d'arrêt expiroit prochainement; et comme il n'étoit pas en mon pouvoir de me procurer une caution pour une si grosse somme, je n'eus d'autre ressource que de faire inscrire mon nom sur les registres de King's-bench. Décidée à ne me servir pour aucune dette, et encore moins pour une que je ne devois pas, du privilège que pouvoit me donner le nom du Comte Haslang, je résolus de soutenir le procès. L'affaire, d'ailleurs, commençant à se dévoiler, je reconnus que la malheureuse femme à laquelle mon fils Henri avoit jadis été attaché, s'étoit réunie à une autre personne, pour engager un pauvre Irlandais, qui jamais n'avoit eu dix livres dans sa vie, à jurer que je lui devois une somme que ni lui, ni tous ses ancêtres n'avoient pu posséder.

Cette intrigue avoit été imaginée pour m'épouvanter et me faire donner une décharge de l'obligation. On avoit calculé qu'il étoit très-

hasardeux pour moi, dans ma position, de changer de logement, et l'on supposoit que la crainte du résultat me détermineroit à acheter, à tout prix, ma liberté. Je dois ajouter que l'obligation dont il s'agit, avoit été donnée par un jeune parent que j'avois élevé, et pour lequel, à l'effet de le faire partir pour les Indes orientales, j'avois emprunté de l'argent de M. Woodward. C'étoit une somme de quatre-vingt et quelques livres. Le jeune homme avoit donné une obligation; mais M. Woodward insista pour qu'elle fût faite à mon nom, et voulut même absolument que je la gardasse, afin que personne ne pût en poursuivre le paiement.

M. Stacie, en plusieurs circonstances, ayant rendu beaucoup de services tant à moi qu'à mes deux jeunes gens, je pensai qu'un transport de cette obligation, fait à son nom comme une garantie de ce que lui devoit le capitaine Metham, lui prouveroit que si je n'avois pas les moyens, j'avois au moins l'intention de m'acquitter. J'envoyai donc l'obligation au père de ce procureur, qui étoit un des solliciteurs de M. Woodward, à l'effet d'en faire le transport au nom de M. Stacie. Cela n'ayant pas été fait, j'écrivis au fils pour qu'il me renvoyât

renvoyât l'obligation, et je la demandai d'une manière si péremptoire, que l'on imagina cette arrestation pour m'intimider, et me faire reconnoître que je l'avois reçue. Je ne peux expliquer autrement les indignités que l'on me fit essuyer. (*a*)

(*a*) Ces particularités seroient pour nous d'un médiocre intérêt, si, d'une part, elles ne montroient quel est, en tous pays, le caractère des officiers inférieurs qui font métier de poursuivre l'exécution des loix, et si, de l'autre, elles ne donnoient quelque idée du désordre de la législation civile Anglaise. La multiplicité des loix, la rigueur des formes, l'adresse des légistes, ont fait de la jurisprudence un labyrinthe plus dangereux que celui de Crète; car, du moins, dans celui-là, il ne se trouvoit qu'un monstre. *N. du Tr.*

LETTRE XCVIII.

22 Février 17 —

A LA fin de la saison, je priai les directeurs du théâtre de Drury-lane de me donner un certain nombre de billets, ce qu'ils firent très-honnêtement ; dans cette occasion, le feu Comte Spencer ayant engagé Milady Spencer à se joindre à mes anciennes protectrices, j'obtins le succès que je désirois.

Je ne recevois point de nouvelles de mon fils George Metham, et ce silence me faisoit craindre pour sa vie. On m'avoit dit que, par une circonstance heureuse, il avoit gagné huit mille livres; ce que cette nouvelle avoit eu de plus intéressant pour moi, étoit de m'assurer qu'il vivoit encore. Vers ce tems, la femme qu'il m'avoit recommandée, étant venue me voir, me dit qu'elle avoit reçu de lui une lettre dans laquelle il promettoit de m'écrire prochainement. Il lui avoit envoyé, ajouta-t-elle, un ordre pour toucher la pension qu'il lui faisoit : elle me pria de l'aller recevoir chez Ross et Gray; sur le montant, je me

paierois de ce qu'elle me devoit. Le lendemain, elle reviendroit prendre le surplus. Pour terminer, elle me pria de lui prêter une guinée.

Satisfaite de ces nouvelles, je fis ce qu'elle vouloit, et je courus chez le correspondant. Là, j'appris que, le matin même, elle avoit touché son argent; elle devoit, quand elle étoit venue chez moi, l'avoir dans sa poche. Ce qui me choqua le plus, c'est qu'elle avoit reçu de mon fils, des lettres pour moi, en même-tems que les siennes, et les avoit supprimées.

Indignée de cette double fraude, il est certain que si, dans le moment, j'avois trouvé la malheureuse, j'aurois fait mettre à exécution le billet que j'avois d'elle. J'ai la fausseté tellement en horreur, que si j'étois coupable des plus grands crimes, je les avouerois franchement, plutôt que de descendre à un mensonge.

Dans le court séjour que je fis chez l'officier, dans Cary-street, j'y rencontrai une personne que je crus avoir vue ailleurs. Comme elle me fit politesse, je crus, à son air d'aisance, qu'elle étoit de la maison.

Pendant qu'on dressoit mon cautionnement, elle m'apprit qu'elle s'appelloit Douglas, qu'elle

étoit d'une bonne famille, mais, que des indiscrétions l'avoient jettée dans une dette de trente livres, pour laquelle elle se trouvoit arrêtée ; elle n'avoit pu trouver cette somme pour s'acquitter. L'humanité, comme vous savez, est presque chez moi une foiblesse. Je pris à cette femme de l'intérêt. Quelque tems après, elle fut délivrée par ce qu'on appelloit alors un *billet de feu*, (*a*) qui lui avoit été adressé par une main inconnue. Elle vint aussi-tôt me voir; et comme je suis toujours portée à croire les gens tels qu'ils se montrent, je l'invitai à rester chez moi : une étroite liaison s'établit entre nous. Les événemens, comme vous voyez, ne me corrigeoient pas. Je crains même qu'ils ne me rendent jamais plus sage, si, pour le devenir, il faut renoncer à cette sensibilité confiante dont je me suis toujours glorifiée.

(*a*) Exemption de dettes accordée à des personnes qui avoient été victimes d'un incendie. *N. du Tr.*

LETTRE XCIX.

1er. Mars 17 —

Un avis parut dans les papiers publics, annonçant qu'on alloit publier, dans une brochure, le nom de toutes les personnes qui s'étoient rendues dans King's-bench, ou qui étoient inscrites sur les livres de cette demeure. Craignant de voir mon nom confondu avec ceux de gens qui s'y étoient fait inscrire, et s'étoient procuré des *billets de feu* dans des vues frauduleuses, j'écrivis à M. Woodfall (*a*) pour empêcher, s'il étoit possible, cette insertion. Je lui exposois les vraies circonstances de mon arrestation, et le priois de ne pas mettre mon nom, parce que, dans le mois suivant, devoit se terminer une affaire qui m'avoit causé tant de désagrément. Mais, à mon grand chagrin, quand la fâcheuse liste parut, mon nom s'y trouva, ainsi que celui de Mrs. Douglas, en assez mauvaise compagnie.

(*a*) Propriétaire d'un journal ancien et estimé, connu sous le nom de *Woodfall register*. *N. du Tr.*

Les gens de la maison que j'habitois, n'avoient eu aucune connoissance de ce qui m'étoit arrivé : quand ils virent mon nom sur le rôle de King's-bench, ils prirent beaucoup d'inquiétude, et craignirent que, pour annuller de nouvelles contraintes, je ne voulusse profiter de ma qualité de prisonnière, ce que prétendoient pouvoir faire toutes les personnes qui étoient sur la liste. Je fus extrêmement humiliée d'une supposition si contraire à mes principes. Je trouve tout simple que le malheureux marchand, qui se trouve réduit, par des pertes, à l'impossibilité de payer, profite des actes d'insolvabilité, ou d'autres moyens légaux, pour éviter des poursuites. Mais je ne pense point qu'il soit permis à d'autres d'user de ces avantages. Je m'étois conduite conformément à cette opinion, lorsque j'avois refusé de me libérer par un pareil acte de dettes bien autrement importantes.

J'avois fait part à mon fils Metham de la manière dont s'étoit comportée avec moi son amie. Surprise de ne point recevoir de lui de réponse, par le retour du paquebot (*a*), je pressentis

---

(*a*) Le départ et le retour des-paquebots, pour les Colonies, sont aussi réglés que celui des couriers de la

mon malheur. Mes craintes ne tardèrent pas à se réaliser. J'écrivis à Sir George, pour savoir s'il avoit reçu quelques nouvelles. Sa réponse me parvint cachetée de noir; je l'ouvris en tremblant; je vis à la première ligne : « Rassemblez tout votre courage.» Je ne pus continuer; je tombai par terre, sans connoissance.

Lorsque je repris mes sens, je vis autour de moi, fondantes en larmes, la maîtresse de la maison et quelques autres personnes qu'elle avoit appellées à mon secours. Mes pleurs ne couloient point; la douleur étoit prête à me suffoquer. De tous les chagrins que j'ai éprouvés, ce fut-là sans contredit le plus sensible. Je perdis dans mon fils tout ce qu'une mère pouvoit espérer ou désirer; un ami, un protecteur, le seul soutien qui me restât. Mon fils Henri étoit aux Indes orientales, et le sinistre événement qui m'enlevoit son frère, redoubloit pour lui mes craintes : je me regardois comme sans enfans; car pour ma fille, je ne pouvois, après les procédés qu'elle avoit eus pour moi,

---

poste. Nous avons eu en France des paquebots pour nos isles de l'Amérique; mais l'usage en a duré peu de tems. Il seroit à souhaiter qu'à la paix on renouvellât cet utile établissement. *N. du Tr.*

la considérer comme mon enfant; elle m'avoit montré par sa cruauté qu'elle étoit la vraie fille de M. Calcraft.

Je n'avois pas même de quoi acheter des vêtemens de deuil. Sir George, que je priai par écrit de venir à mon secours, me répondit qu'il ne le pouvoit pas: ses propres dépenses absorboient tout ce qu'il avoit sauvé des débris de sa fortune. J'eus encore recours à M. Stacie, qui me donna ce qui m'étoit nécessaire.

Je fis des démarches pour obtenir des lettres d'administration de la fortune de mon fils. On m'en détournoit, par l'observation que, peut-être, cette fortune ne suffiroit pas pour couvrir les frais; mais je ne pouvois croire qu'il n'eût pas laissé quelque chose à la Jamaïque. Je persistai dans mon dessein. Au bout de quelques mois, un des principaux créanciers de mon fils détermina son procureur à prendre pour moi, à la Chambre des Communes, l'engagement de payer les frais. Après beaucoup de peines, les lettres furent obtenues. Si-tôt que je les eus, j'appris, à mon grand étonnement, par M. Barry, secrétaire du Général Dalling, qu'il y avoit un testament, dont il promit de m'envoyer copie. Cette nouvelle m'empêcha de faire aucun usage de mes lettres.

Malgré tous les soins que j'ai pris depuis trois ans, j'ignore encore aujourd'hui si mon fils est mort riche ou insolvable.

Ainsi, toujours trompée dans mes espérances, jouet habituel de la fortune, je ne savois de quel côté me tourner. Heureusement, le Comte Haslang, sorti, comme par miracle, de sa longue indisposition, promit de me renouveller le secours qu'il m'avoit donné pendant quelque tems; mais tout ce que je recevois étoit consommé d'avance par des besoins antérieurs. Les directeurs de Covent-Garden se prêtèrent encore à m'obliger, en me donnant des billets; mais un changement de pièce, une erreur d'affiches, empêchèrent qu'ils ne me fussent utiles. Je ne reçus que vingt guinées de Mrs. Armstead, pour une loge; libéralité particulièrement méritoire de la part de cette dame, que je ne connoissois point. Le Comte Haslang eut alors une rechute, ce qui me rejetta dans de nouveaux embarras. Tout sembloit se réunir pour les augmenter; chaque espérance qui s'offroit à moi s'évanouissoit à l'instant où j'allois la saisir; chaque rameau auquel je m'accrochois se brisoit au premier effort, et je retombois dans le torrent qui m'entraînoit. Ceci me rappelle un quolibet de ma mère. Elle pré-

tendoit que la fortune avoit frappé si souvent à ma porte sans que je lui permisse d'entrer, qu'il y avoit à craindre qu'un jour elle ne m'envoyât une *Miss* (*a*) de sa famille, qui ne se laisseroit pas éconduire. La prédiction n'a été que trop vraie. L'infortune est venue; il a bien fallu la laisser entrer; et au lieu de se contenter d'une simple visite, elle est devenue ma compagne pour la vie.

(*a*) *Misfortune*, qui, en anglais, répond à notre mot infortune. Les *calembourgs* sont dans toutes les langues; il s'en est fait dans tous les tems. *N. du Tr.*

LETTRE C.

30 Mars 17 —

La rechute du Comte me privant de ce qu'il m'avoit promis de me donner jusqu'à ce que mes affaires fussent arrangées, je fus obligée de réduire encore ma dépense; je changeai de logement pour en prendre, provisoirement, un moins cher que celui que j'occupois.

Pour me débarrasser de mes dettes, j'étois convenue avec le frère de M. Woodward de vendre l'argent placé dans les fonds dont il devoit recevoir l'intérêt pendant sa vie. M. Willet, le procureur des exécuteurs, avoit promis de faciliter cette opération; mais, lorsque l'affaire fut portée devant les Barons de l'Echiquier, il s'y opposa, sous prétexte que cette demande étoit contraire à l'esprit ainsi qu'à la lettre du testament de M. Woodward. Sur ses observations, la requête fut

rejettée. M. Willet, à tout prix, vouloit éviter de rendre un compte; cette action répond au reste de sa conduite; elle recevra, peut-être, un jour, sa récompense.

Ma détresse devenoit si pressante, que je me vis obligée d'importuner de nouveau le Comte Haslang. Je sentois combien cette démarche étoit peu délicate; j'avois tant de preuves de l'amitié du Comte, que je ne pouvois supposer qu'il m'eût négligée; et la nécessité seule pouvoit me déterminer à lui reparler de mes besoins.

Vous serez tentée, peut-être, de penser que l'amitié qui subsistoit entre nous, avoit quelque rapport à l'amour. Mais je peux dire avec amour-propre, malgré tous les reproches qu'on a faits à ma conduite, que j'ai été honorée de l'amitié désintéressée de quelques-uns des plus grands personnages qui aient figuré de mon tems, soit au sénat, soit dans la société privée, ou au théâtre.

Je n'attribue cette distinction flatteuse qu'à une philantropie générale, à une sincérité constante, et à ce que je n'ai jamais prétendu à aucune supériorité d'esprit; foible trop

commun aux femmes qui, à quelques talens, joignent de l'instruction et de la mémoire.

Etant allée un Dimanche à Golden-square, je vis avec un extrême plaisir le Comte assez bien rétabli pour assister au service divin dans la chapelle; ce qu'il n'avoit pu faire depuis plusieurs mois. Il m'assura qu'il ne s'étoit pas trouvé si bien depuis trente ans. Il me dit ensuite qu'il se proposoit de venir me voir incessamment, et que je pouvois envoyer le Jeudi prochain ma domestique chercher la réponse à la lettre que je lui avois écrite. Il eut la bonté d'ajouter qu'il étoit bien fâché de m'avoir laissée dans le cas de lui rappeller sa promesse.

Attachée à son Excellence, par une longue suite d'obligations, je me réjouis de son rétablissement, et je me flattai d'avoir, jusqu'à l'arrangement de mes affaires, un petit revenu assuré.

Conformément à son ordre, j'envoyai le Jeudi ma fidèle petite domestique qui se rendit à midi à Golden-square, persuadée qu'elle alloit toucher ce que j'attendois, et toute

contente de revoir le Comte qui la traitoit toujours avec bonté. Je comptois tellement sur ce qu'elle devoit me rapporter au retour, que je retins, pour dîner avec moi, une amie qui étoit venue me voir. Mais devois-je croire qu'une de mes espérances se réalisât ?

Lorsque Sally revint, je tendis bien vîte la main pour prendre la réponse que, sans doute, elle me rapportoit. Au lieu de me la remettre, elle me cria : « Point de ré-» ponse : vous avez perdu votre unique ami ; » le Comte est mort. » Frappée comme de la foudre, je ne pouvois l'en croire. Je courus, sur-le-champ, à l'hôtel, où je trouvai que la nouvelle étoit trop vraie : la veille, l'Ange de de la mort avoit administré les trois fatales gouttes. (*a*)

Le Dimanche, le Comte, après que je l'eus quitté, avoit demandé sa voiture pour aller

(*a*) C'étoit une opinion reçue chez les anciens Juifs, et qui subsiste encore chez quelques uns de leurs descendans, que lorsque Dieu a ordonné la mort de quelqu'un, l'Ange exterminateur plane sur la tête de la personne désignée, ayant à la main une épée, à la pointe de laquelle pendent trois gouttes de fiel. Le mo-

rendre quelques-unes des nombreuses visites qu'on lui avoit faites pendant sa maladie. Le tems étoit très-froid; et quelques domestiques engagèrent son Excellence à remettre sa promenade à un moment plus doux. Mais il insista, disant qu'il auroit à peine le tems de rendre toutes ses visites avant le jour de la naissance du Roi.

Il partit donc. Dans sa course, un des chevaux tomba ; le Comte ouvrit la glace de la voiture jusqu'à ce que l'animal fût relevé. Cela prit un peu de tems, pendant lequel il reçut le vent qui lui souffloit dans le visage ; circonstance nécessairement dangereuse pour quelqu'un qui n'étoit pas sorti de sa chambre depuis plusieurs mois, et qui venoit d'échapper miraculeusement à une longue et terrible maladie.

Le soir, il se plaignît du froid. Le lende-

---

ribond, appercevant cette vision, s'effraie, ouvre la bouche, et l'Ange de la mort verse à l'instant la fatale potion, qui produit les effets suivans : La première goutte prive de la vie; la seconde donne au cadavre une pâleur livide; la troisième le réduit en poussière dans le tombeau. (*Calmet, dissertation sur la défaite de l'armée de Sannach.*) *N. de l'Aut.*

main, il ſut mieux; mais le jour suivant, on vit la mort approcher. J'ai su, de bonne part, qu'au lieu de le laisser finir en paix, on l'importuna dans ses derniers momens, pour lui faire faire un testament au préjudice du Co . te, son fils.

Le jeune Baron, héritier et exécuteur testamentaire du Comte, se laissa conduire par les personnes qui l'environnoient. Au lieu de faire rendre à son Excellence les honneurs qui convenoient à sa place et à son rang, on le déposa dans le cimetière commun de Saint-Pancrace. Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'on mît une seule pierre ou une indication quelconque, pour désigner la place où il étoit. Je fus d'autant plus affectée de le voir traiter avec si peu d'égards, que lui-même avoit paru très-mécontent de ce qu'on avoit enterré dans cet endroit sa vieille femme-de-charge : il s'étoit exprimé à ce sujet avec beaucoup d'aigreur, et avoit dit : « J'aurois plus d'attention pour un chien que j'aurois aimé. » Ce ne fut qu'avec peine qu'il consentit qu'elle y restât, quoiqu'on lui eût dit qu'elle-même l'avoit désiré. Pauvre homme ! Que n'eût-il par souffert, s'il eût su que ses propres restes devoient

devoient être déposés dans un lieu pour lequel il avoit tant de dégoût. (*a*)

(*a*) Des plaintes si peu sensées rappellent ces vers connus :

Je rêvois, cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un mort, l'on m'avoit inhumé;
Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin; va pourrir loin d'ici.
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, me reprit-il, d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même:
Ici tous sont égaux : je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

LETTRE CI.

7 Décembre 17 —

Destituée de toute ressource, je mis dans les journaux un avis par lequel je demandois une place de femme-de-charge ou de gouvernante de quelque personne âgée ou infirme. Je faisois cette annonce sous le nom de *West*, afin que le souvenir des erreurs qu'on m'avoit imputées ne devînt pas un motif de refus ; mais, quoique souvent répétée, ma demande n'obtint aucune réponse ; qui que ce soit ne prit même la peine de s'informer de cette personne qui désiroit tant de se rendre utile.

J'avois écrit, dans l'Inde, à mon fils et à mon neveu ; mais je ne pouvois recevoir leurs réponses que dans deux ou trois ans. Mon grand embarras étoit de vivre jusques-là : ce qui me touchoit le plus, étoit le sort de ma petite domestique. Car, pour moi, ha-

bituée au malheur, je le contemplois avec indifférence. J'étois plus calme, peut-être, que jamais je n'avois été. Cette sérénité d'âme étoit une jouissance que je n'avois pas connue pendant tant d'années que j'avois passées dans la dissipation et la folie.

Une souscription fut ouverte pour moi, au club de Brooke; mais la saison étant avancée, presque tous les membres étoient à la campagne, et je ne retirai de-là que de quoi appaiser un créancier qui me menaçoit.

Cependant, cette souscription eut un effet plus heureux, en ce qu'elle convainquit de mon malheur un membre du club qui en avoit entendu parler légèrement. Je ne peux assez exprimer de reconnoissance pour tous les services qu'il m'a rendus: et je regrette qu'il ne m'ait pas permis de prononcer un nom que j'aurois tant de plaisir à publier.

Prête à quitter l'Angleterre, mon bienfaiteur offrit de me continuer ses services; mais je le refusai, craignant que sa généro-

sité n'eût déja excédé les bornes de sa prudence.

J'appris un jour que le procès qu'avoient intenté les exécuteurs de M. Davy contre ceux de M. Calcraft, avoit été jugé en notre faveur. On m'offroit de prendre des mesures pour me faire payer de la portion de ma rente que je n'avois pas vendue à M. Davy, et qui, par conséquent, m'étoit encore due par la succession de M. Calcraft. J'avois, depuis long-tems, perdu de vue cette affaire dont je ne croyois jamais rien retirer. La nouvelle que je recevois m'en fut d'autant plus agréable.

Je me rendis chez l'homme de loi qui m'avoit donné cet avis ; il m'apprit qu'il falloit faire un serment, parce que les exécuteurs de M. Calcraft avoient produit des reçus de moi : reçus qui ne pouvoient avoir aucun trait à cette affaire : je n'en avois jamais donné à-compte de cette rente viagère.

Quoique tout fut ainsi en règle, rien encore ne m'a été payé ; rien même, dit-on,

ne peut l'être que les affaires de M. Calcraft ne soient arrangées : ce qui ne semble pas devoir être prochain. Celle-ci ne se terminera probablement que long-tems après ma mort. Si la sœur de M. Calcraft qui a hérité d'une partie de sa fortune, vouloit se rappeller que je l'ai aimée comme une sœur, que je l'ai servie, protégée contre l'avarice de son frère; si son mari se souvenoit de ce que j'ai fait pour contribuer à un mariage qui le rend heureux, il leur seroit facile de me faire payer de cette dette, et cette marque d'attention seroit un foible salaire de tant de soins pris par moi pour l'augmentation d'une fortune dont ils jouissent aujourd'hui : mais, j'ai souvent eu occasion de vous le répéter, la reconnoissance est la plus rare comme la plus humble des vertus.

Un remboursement qui me fut envoyé du pays étranger, me mit à même de rendre au bienfaiteur dont je viens de vous parler, presque tout ce qu'il m'avoit prêté. Je le fis avec d'autant plus d'empressement que je savois qu'il en avoit besoin. Pressée, dans le même tems, pour le paiement d'une dette que j'avois contractée pour le compte de mon fils George,

j'employai à l'acquitter le surplus de ce que j'avois reçu : et je me trouvai encore une fois sans le sol.

J'avois eu mille preuves de la bienveillance de la Duchesse de Bolton. Sa générosité ne m'étoit pas inconnue : je pris la liberté de l'instruire de ma détresse. Par le retour du courier, je reçus la lettre la plus obligeante avec une traite y incluse sur son banquier : quel que fût mon besoin, je fus encore moins touchée du service, que flattée de la manière dont il étoit rendu.

Souffrez que, pour vous donner un autre exemple de cette grâce qui ajoute du prix, même à la bienfaisance, je vous rapporte une lettre que je reçus vers le même tems.

« Madame,

» Je suis bien touchée d'apprendre que
» vous êtes dans l'embarras ; mais, s'il n'y
» avoit quelque cruauté dans ce sentiment,
» je serois tenté de dire que je me félicite de
» ce que vos peines me donnent l'occasion de
» vous être utile.

» Je joins ici une traite de cent livres, que
» je vous prie d'accepter. J'espère que vous

» voudrez bien ne me jamais rendre cette
» somme. Je serai trop payé, si elle peut
» contribuer à mettre votre esprit en repos.
» Si, dans toute autre circonstance, je peux
» vous être de quelqu'utilité, donnez-moi
» vos ordres, bien sûre que rien ne me cau-
» sera plus de satisfaction que d'obliger un
» cœur comme le vôtre. Je suis avec la plus
» grande considération,

Votre humble et obéissant serviteur.

Il ne m'est point permis de désigner l'auteur de cette lettre. Mais son action a si souvent rappellé à ma mémoire un passage de notre immortel Shakespeare, que je ne peux m'empêcher de vous le citer.

« Qu'aurions-nous *besoin* d'avoir des amis,
» si jamais nous n'avions *besoin* d'eux? Ils
» ressembleroient à ces instrumens sonores
» qui, suspendus enfermés dans leur étui, n'ont
» que la faculté de rendre des sons. Souvent,
» j'ai souhaité d'être plus pauvre pour vous
» appartenir de plus près. Nous sommes nés
» pour faire du bien, et que pouvons-nous
» mieux regarder comme à nous que ce qui

» appartient à nos amis? Combien il est doux
» d'en avoir autant qui, comme des frères,
» disposent de la fortune les uns des autres !.. »

TIMON D'ATHÈNES. *Acte I, Scène V.*

LETTRE CII.

19 Juin 17 —

Peu de tems après Noël, une femme avec laquelle j'étois fort liée étant, un jour, venue me voir, elle admiroit avec moi cette singulière suite d'évènemens bizarres, et d'espérances déçues dont ma vie étoit remplie. Ma domestique entre en palpitant d'aise, et me demande de l'argent pour payer le port d'une lettre qui venoit de l'Inde. Persuadée que cette lettre vient de mon fils, qui souvent m'avoit écrit sous le nom de West, je la déchire plutôt que je ne l'ouvre : je cherche avidement quelques nouvelles de ce fils si cher...., Au lieu d'épître, je trouve sous l'enveloppe deux lettres de change, l'une qui étoit une *seconde*, de cinquante l. sur un particulier de Marlborough-street, l'autre de trente l. sur un habitant d'Irlande, avec une lettre d'avis adressée à ce dernier.

Je m'informai, sur-le-champ, s'il n'existoit pas dans le voisinage quelque autre personne du

nom de West. On n'en trouva point. Je me souvins que quelqu'un de Wimpole-street, que je ne connoissois pas, étoit venu chez moi, un an auparavant, sans me trouver. Supposant que cette personne connoissoit quelque autre Mrs. West, avec laquelle elle m'avoit confondue, je lui écrivis pour le lui demander. Je ne reçus point de réponse.

Au bout de quelques tems, je portai à l'acceptation la traite de cinquante livres qui étoit à trente jours de vue. L'accepteur me demanda où étoit la *premiere;* je dis que je ne l'avois pas reçue. Nous présumâmes alors qu'elle étoit perdue. Au tems de l'échéance, on me fit dire qu'il se présentoit un autre réclamant qui avoit la *troisième*, et qui se trouvoit être le mari de Mrs. West, à l'ordre de qui les effets étoient tirés. Je remis donc à celui-ci, et l'autre effet, et la lettre qui l'accompagnoit; et ainsi s'évanouit, comme tant d'autres, cette nouvelle illusion.

Alors Mrs. Douglas arriva, me dit-elle, d'Écosse. Je la reçus à cœur ouvert, avec cette franchise qui fait le fond de mon caractère; et je pris plaisir à partager avec elle le

peu que je possédois. Mais, suivant l'usage, quand elle se vit plus heureuse, elle désira de s'éloigner de la personne qui l'avoit secourue dans l'infortune. Pour cela, elle commença par me chercher une querelle : je la soutins avec modération ; elle, avec aigreur. Mais je ne répondis point à ses injures. J'ai pour règle, lorsque j'éprouve de la part de quelqu'un que je considère, de l'ingratitude, de la fausseté, des insultes, d'écrire son nom dans le livre de ma mémoire, au rang des morts. Cette méthode m'épargne des ressentimens pénibles dont ne peut se défendre une sensibilité trop vive. Je regarde donc cette dame comme aussi duement ensevelie que tous ses aïeux, et je pardonne à ses mânes.

Enfin, Madame, mon pénible récit est achevé. Vous connoissez tous les évènemens d'une vie qu'ont remplie les contrariétés, les vicissitudes et les chagrins. J'ai rassemblé, je crois, toutes les particularités propres ou à vous amuser, ou à instruire ceux qui me liront. J'ai choisi, sur-tout, celles qui pouvoient servir à mon principal objet ; c'est-à-dire, présenter avec franchise et simplicité le tableau de ma conduite. Je n'ai rien atténué par vanité, rien

caché par mauvaise intention. En vous exposant mes erreurs, je vous en ai indiqué les sources, et j'ose penser que cette véracité contribuera à les faire excuser.

Je ne crois pas avoir besoin de vous assurer que tous les faits que vous venez de lire sont exactement vrais. Quelques-uns pourront vous paroître extraordinaires, même fabuleux; mais il existe, de presque tous, des témoins vivans qui ne me démentiront point. Les incidens qui ne me concernent pas personnellement ne sont pas moins authentiques; la plupart se sont passés sous mes yeux, ou m'ont été transmis par des autorités incontestables.

Les circonstances que je vous ai détaillées, et la suite entière de ma vie vous prouveront, je pense, que j'ai dû mes malheurs plutôt à la fortune qu'à toute autre cause, et que l'imprudence, l'irréflexion ont eu plus de part que la dépravation du cœur, à l'irrégularité de ma conduite. Il en résultera, j'espère, que le public jugera avec moins de rigueur et mes actions et mon caractère.

Shakespeare a dit: « La trame de notre vie est

» un fil mêlangé de bien et de mal. Nos vertus » nous énorgueilliroient si nous n'étions hu- » miliés par nos fautes, et nos vices nous jette- » roient dans le désespoir s'ils n'étoient rachetés » par nos vertus (*a*). » Cette considération sera pour moi de quelque poids auprès des âmes généreuses, et des esprits non-prévenus. Ils ne m'absoudront pas de tout vice : ils penseront que mes qualités sont balancées par mes défauts ; mais il se mêlera quelque indul- gence à la censure, aux reproches quelque estime.

Si le récit de mes inconséqences et de leurs tristes résultats, peut servir de leçon à mon sexe, s'il peut détourner quelque impru- dente des sentiers que je suivis, et lui ins- pirer plus de raison que je n'en eus moi- même, je n'aurai pas mal employé mon tems.

Puisse le public qui me lira, avoir pour moi la même compassion que j'eus tou-

---

(*a*) Le texte dit littéralement : « Nos vertus seroient fières, si nos fautes ne les fouettoient pas; et nos crimes désespéreroient, s'ils n'étoient pas caressés par nos vertus. »

jours pour les autres : puisse l'ange des souvenirs laisser tomber sur mes fautes une larme de pitié, et les effacer de sa main indulgente!

NOTE DU TRADUCTEUR.

Mrs. Bellamy fit imprimer ces Memoires, ou, pour m'exprimer comme elle, cette apologie, en 1784. Elle y joignit la lettre à M. Calcraft, qu'elle s'étoit proposée de publier en 1767, et que celui-ci, par ses menaces, l'avoit empêchée de faire paroître. Dans cette lettre, qui est fort longue, elle rappelle à M. Calcraft tous les torts dont ce misérable s'étoit rendu coupable envers elle. Elle en reprend l'histoire au jour où, instruit par elle de sa querelle avec M. Metham, et du présent de mille livres qu'elle avoit reçu d'un bienfaiteur inconnu, il l'engagea à faire usage de cette somme. Quoiqu'il ait, depuis, prétendu en avoir été le donateur, elle élève, à cet égard, des doutes que justifie toute la conduite de l'imposteur. Passant de-là à l'engagement contracté entre elle et lui chez M. Gansel, elle donne la copie de cet acte; par lequel M. Calcraft reconnoissoit lui devoir cinquante mille livres, et s'obligeoit à les lui payer s'il épousoit toute autre personne qu'elle. Le soin qu'il prit de faire entendre à toutes les personnes qu'elle connoissoit, qu'elle étoit

mariée avec lui, quoique étant le mari d'une autre, il ne pût jamais être le sien, consomma l'iniquité d'une si odieuse tromperie. Miss Bellamy rappelle toutes les peines qu'elle s'est données pour augmenter une fortune qu'elle croyoit devoir devenir celle de ses enfans, les dépenses qu'elle a faites pour lui, les dettes contractées, soit par son ordre, soit pour ses intérêts, et qu'il a tant et si vainement promis de payer. Mais ni ces injures répétées, ni le souvenir des souffrances de tout genre, que lui a fait subir l'infâme duplicité de son perfide suborneur, ne la conduiront à des indiscrétions que réprouve la délicatesse. Bornée au récit de ses propres injures, elle ne révélera point ce qui, dans la conduite de M. Calcraft, ne la concerne pas. Les craintes qu'à cet égard il a témoignées, et le silence qu'il lui a fait demander, lui ont semblé une nouvelle offense. Elle s'élève, avec amertume, contre les insinuations qu'il affecta de répandre sur les motifs de leur séparation, calomnies d'autant plus perfides, qu'il connoissoit et les offres qu'elle avoit refusées, et la résolution qu'elle avoit prise de ne former

de

de liaisons d'aucun genre. La fourberie avec laquelle il s'appropria des bijoux qu'il prétendoit avoir vendus à vil prix, mérite des reproches plus graves encore. Une transaction a prévenu la honte dont un jugement eût flétri cette action. Mais la bassesse subsiste, et c'est à l'opinion à en faire justice. Vil à l'égard de la femme qu'il prétendoit chérir, Calcraft se montra lâche et traître envers son bienfaiteur. M. Fox lui avoit confié, sous le secret, une conversation qu'il avoit eue avec le Roi : le malheureux la divulgua inconsidérément, et nuisit beaucoup à son protecteur. Ce trait, devenu public, donna lieu, non-seulement à de beaux vers de Churchill, mais à un poëme tout entier, intitulé l'Ingratitude. *Ce qui ajouteroit à l'amertume que laisse à l'Auteur l'humiliation d'avoir consacré une partie de sa vie à un homme qui ne pouvoit inspirer que le dégoût et la haîne, ce seroit le regret de lui avoir quelques obligations. Miss Bellamy, pour prouver qu'elle n'en a aucune à M. Calcraft, termine sa lettre par une espèce de compte, duquel il résulteroit qu'il est son débiteur de vingt-cinq à trente mille livres.*

Cette lettre n'offre aucun fait important, qui ne soit raconté dans le cours de l'ouvrage ; elle est écrite avec plus d'aigreur que de force, plus de ressentiment que d'indignation. M. Calcraft, lorsqu'elle a paru, étoit mort, et cette circonstance dut diminuer encore l'intérêt d'un écrit qui n'en auroit aucun pour le lecteur Français.

En 1786, *parut la quatrième édition de ces Mémoires ; c'est celle dont je me suis servi. L'auteur y ajouta les lettres suivantes.*

LETTRE CIII.

4 Mai 17 —

Vous avez pris, Madame, tant de part aux événemens de ma vie, que je crois devoir vous instruire aussi de ceux qui se sont passés depuis le commencement de cette année 1785. Ce récit, peut-être, coûtera encore quelques larmes à votre âme compâtissante. Cependant, comme l'horison semble s'éclaircir devant moi, et que je vois briller l'aurore d'une tranquillité à laquelle je fus bien long-tems étrangère, cet avenir, je l'espère, consolera votre sensibilité, et vous donnera quelque satisfaction.

Au moment où je publiai mes Mémoires, j'étois fort obérée; l'argent qu'ils me produisirent, fut en entier employé à satisfaire des des créanciers. Je payai jusqu'à ma dernière guinée, et je me vis obligée de contracter de nouvelles dettes pour soutenir ma misérable existence.

J'avois, je ne sais comment, encouru la malveillance de la maîtresse de la maison que j'habitois. L'espoir que je pouvois fonder sur la générosité du public, excitée par la lecture de mon histoire, n'adoucit point cette animosité dont je n'ai jamais conçu la cause; elle s'augmenta tellement, quoique j'eusse constamment cherché à complaire à cette femme, qu'un jour elle prit un mandat contre moi pour quatorze livres de loyers, échus, dont je lui étois redevable, et conduisit elle-même dans mon appartement, l'officier du Sherif, chargé d'exécuter cet ordre; et pour que cette arrestation fût aussi pénible, aussi dispendieuse, qu'il étoit possible, elle prit soin de la faire faire un Samedi, à huit heures du soir. (*a*)

M. Baten de Hare-court dans le Temple, (*b*)

(*a*) Le Dimanche est en Angleterre un jour de repos universel; aucun acte, aucune affaire ne se fait ce jour-là. Un débiteur arrêté le Samedi, ne peut, par conséquent, fournir caution ni obtenir sa liberté avant le Lundi. *N. du Tr.*

(*b*) Quartier qu'habitent particulièrement les gens de loi. *N. du Tr.*

voulut bien m'aider à sortir de cette fâcheuse affaire ; mais la haîne s'accroît par le mal qu'elle fait, par celui qu'elle a voulu faire : les revers ajoutent, ainsi que les succès, à son intensité. Ma persécutrice, irritée de voir que j'avois échappé à sa malveillance, alla trouver tous les gens à qui je devois, et par tous les moyens qu'elle put imaginer, les engagea à prendre contre moi des mandats d'arrêt. Bientôt, les dettes ajoutées aux frais, se trouvèrent quadruplées.

Pour comble de désagrément, n'ayant pas, à raison de mon ignorance des loix, répondu convenablement à l'un de ces ordres, je fus attaquée pour *mépris du tribunal*, et hors d'état de payer l'amende ; je me vis, de nouveau, conduite en prison.

L'officier chez lequel on me mena, s'appelloit M. Parson ; c'étoit celui chez lequel j'avois été précédemment conduite, à raison d'un billet que j'avois souscrit pour rendre service à Miss Smithers, cette femme ingrate et méprisable qui avoit trompé et mon fils Metham et moi. Je ne possédois pas un sheling ; j'eus recours encore à M. Baten, dont l'amitié ne m'abandonna pas : mais prête à quit-

ter la triste demeure que j'étois revenue habiter, mon hôte me signifia un mandat pour cinq guinées que je lui devois, à raison de cette détention antérieure.

Ces persécutions répétées me rejettèrent dans le désespoir ; je ne voyois aucun moyen d'échapper à tant de malheurs. Enfin, grâce aux secours que m'ont donnés généreusement la Duchesse de Bolton, le Duc de Montague, la Duchesse de Rutland, le Comte de Mansfield, Sir Francis et Lady Basset, Lady James, Mrs. Hastings, un obligeant inconnu, et l'estimable Mrs. Bull, dont je dois l'amitié à la lecture de mes Mémoires, le nuage qui m'enveloppoit commença à se dissiper; j'eus lieu d'espérer que bientôt je serois débarrassée de toutes mes dettes. Mais un jour, je reçus une visite de M. Naylor qui me présenta un long mémoire pour les frais d'un procès qu'il avoit suivi pour moi, relativement à la fausse arrestation dont je vous ai rendu compte.

Je fus d'autant plus étonnée, que je lui avois payé sept guinées et demie à valoir sur ces frais; et comme depuis plus de cinq ans, il n'avoit rien reclamé, je ne pouvois supposer que je lui dusse quelque chose. M. Baten que

je consultai de nouveau, arrangea avec lui cette affaire.

J'aurois dû vous dire que j'avois connu ce dernier, parce que, chargé des intérêts du frère de M. Woodward, il étoit venu me trouver pour m'engager à déclarer que je renonçois à l'obligation souscrite par son client, et trouvée dans les papiers de mon ami; je me prêtai avec grand plaisir à une reclamation qui me paroissoit juste; et comme je suis la seule partie intéressée à la succession, j'espère que ma renonciation aidera M. Woodward à gagner le procès que lui ont, si mal-à-propos, intenté les exécuteurs de son frère. (*a*)

Après vous avoir affligée par le détail de mes nouvelles peines, j'ai quelque plaisir à vous apprendre que devant moi s'ouvre une nouvelle perspective; j'ai lieu de croire que moins triste je vais me trouver, pour ma vie, dans une position agréable et tranquille.

Mais l'indépendance même qui m'est si chère, me flatte moins que la satisfaction de

---

(*a*) M. Woodward étoit mort en 1777, et ce procès, comme on le voit, duroit encore en 1785. On peut voir par cet exemple, combien sont fondés les reproches si souvent faits à la jurisprudence civile des Anglais. *N. du Tr.*

me retrouver protégée, chérie par les personnes que distinguent de véritables vertus.

M. Townley-ward, homme de loi, qui honore sa profession, a pris en main ma cause; il me soustraira, je l'espère, à la tyrannie d'un homme qui n'a usé que pour me nuire, des pouvoirs qu'on lui avoit donnés pour me servir.

Désormais, bornant mes jouissances à la conversation de quelques amis que j'ai conservés, je remercie mes bienfaiteurs, et je bénis la Providence.

LETTRE CIV.

8 Mai 1785.

Je croyois avoir pris congé de vous; mais je ne peux me refuser au désir de mettre sous vos yeux, une lettre que je viens de recevoir. Elle respire une philantropie si douce, une politesse si aimable, que j'ose croire que vous ne la lirez point sans quelque satisfaction. Les louanges flatteuses que me donne l'obligeante anonyme, la sensibilité qu'elle me témoigne, les consolations qu'elle m'offre, ainsi que les vœux qu'elle forme pour moi, ont fait, sur mon cœur, une impression qui n'en sera point effacée. Puisse l'auteur inconnu de cette lettre touchante, lire ici l'expression de ma reconnoissance!

« Ma chère Dame,

« Je viens d'achever la lecture de ce que » vous appellez modestement *l'apologie de* » *votre vie*. Cet ouvrage, sans doute, pour- » roit servir d'apologie à une vie plus blâ- » mable que la vôtre. Nulle histoire encore

» ne m'avoit paru aussi intéressante. Si l'on
» eût donné ce récit pour un roman, j'aurois
» repris l'auteur d'avoir passé les bornes du
» vraisemblable, et je l'aurois accusé de se
» jouer de la crédulité de ses lecteurs. Mais
» vous nous avez prouvé que l'imagination la
» plus inventive, étoit bien au-dessous de la
» réalité.

» Ah! ne dis pas, aimable infortunée, ne
» dis pas que tu n'as point d'amis qui pren-
» nent part à tes chagrins, ou qui puissent
» se réjouir de tes consolations. Toute âme
» libérale s'intéressera à ton sort. Tout cœur
» sensible sera attendri de tes maux, et se
» félicitera de ta satisfaction, si le Ciel en-
» core daigne te sourire. Et, sans doute, il
» te regardera en pitié; sans doute, cet Être
» qui t'a retenue suspendue sur le bord de
» l'abyme, ne t'abandonnera pas tout-à-fait.
» N'as-tu pas nourri la veuve et l'orphelin?
» N'as-tu pas donné du pain à celles qu'or-
» nent aujourd'hui les symboles de la gran-
» deur, lorsque leurs parens désolés, n'en
» avoient point à leur offrir (*a*)? Ils peuvent

(*a*) Ceci fait probablement allusion aux deux Miss Gunnings. On a vu comment l'une avoit reconnu les services rendus à son enfance. *N. du Tr.*

» t'oublier, ceux que tu as secourus dans le
» besoin ; mais le Dieu du Ciel ne t'oubliera
» pas.

» Heureuse ! trois fois heureuse ! si je pou-
» vois vous offrir quelque soulagement. Ma
» demeure seroit votre asyle ; mes tendres
» soins rendroient le calme à votre âme fa-
» tiguée ; votre société charmeroit mes vieux
» jours. Mais je ne puis prétendre à de si doux
» plaisirs. Des prières et des vœux sont les
» seuls trésors dont je puisse disposer. Mais
» c'est un cœur compâtissant qui vous les of-
» fre, et vous n'en repousserez point l'hom-
» mage.

» Quelques paroles consolantes sont souvent
» plus douces aux malheureux, que les dons
» de l'opulence. C'est-là le tribut du pauvre ;
» et j'ose vous le présenter. Souffrez que
» j'y joigne quelques conseils. Je ne suis pas
» de ces gens qui, assis sur des fleurs, prêchent
» la patience à ceux qu'ils voient couchés sur
» des épines. Peu de personnes, peut-être,
» ont bu à plus longs traits que moi, dans la
» coupe du malheur ; l'affliction a, depuis
» long-tems, courbé ma tête. Mais, grâce à
» Dieu, elle n'a point flétri mon âme. Lors-
» que l'adversité, sous des formes multipliées,

» m'est venue assaillir, une résignation ab-
» solue aux volontés du Ciel, m'a con-
» servé le repos intérieur. L'espérance, ce
» baume souverain des cœurs blessés, m'a
» soutenue contre la fortune. Sans son appui,
» j'aurois, depuis long-tems, succombé aux
» peines les plus amères qui puissent affliger
» une mère tendre et une épouse affectionnée.

» N'oubliez point, quelques infortunes qui
» s'amassent pour vous accabler, que la main
» qui vous frappe, peut aussi vous guérir; que
» cette même Providence qui, si long-tems, a
» permis que vous fussiez le jouet d'hommes
» vils et cruels, peut, en un instant, vous rendre
» l'amitié des justes, la bienveillance des grands,
» heureux dispensateurs des bontés que le ciel
» réserve aux malheureux! Ce seroit ce noble
» emploi que je convoiterois, si j'étois suscep-
» tible d'envie.

» Je me flatte, Madame, que vous excuserez
» la liberté que prend une personne plus âgée
» que vous, et qui ne craint point de se dire,
» avec vérité, Votre amie,

P. S.

« *P. S.* S'il survenoit, comme je l'espère,
» quelque changement heureux dans votre po-

» sition, veuillez bien l'annoncer dans le Journal
» du Soir, et y joindre l'indication de votre
» demeure. Ne la connoissant point, j'adresse
» cette lettre à M. Bell (*a*) qui, j'espère, vous
» la fera parvenir. »

(*a*) Libraire chez lequel se vendoit l'ouvrage de M[rs]. Bellamy.

LETTRE CV.

1er. octobre 1785.

Une quatrième édition de ces Mémoires se prépare ; et je crois devoir y joindre cette lettre qui terminera tout ce que j'ai à vous dire de moi.

Vous avez vu dans ma dernière, que la fortune, lasse de me persécuter, avoit semblé m'offrir une perspective de tranquillité. Mais ai-je dû jamais compter sur ses faveurs? D'autres peines sont venues s'ajouter à tant de peines que je vous ai racontées.

Un étranger demande un jour à me parler. Son nom, me dit-il, étoit Finton. Il demeuroit à Newington, dans Surry. Un sir James Walker, habitant de la Jamaïque, l'avoit chargé de me voir. Ce dernier devoit à mon fils, George Metham, une somme considérable, pour argent gagné au jeu. Aussi honnête que riche, il se proposoit de me payer cette dette, si j'en avois besoin. Je n'hésitai pas, comme bien vous croyez, à la réclamer, non

plus qu'à témoigner la satisfaction que me causoit un exemple si rare de délicatesse. Le même jour, ce M. Finton partoit, me dit-il, pour la Jamaïque : il se chargea d'une lettre que j'écrivis à M. Walker.

Une représentation fut donnée à mon bénéfice : le produit surpassa ce que j'en avois espéré. La beauté, la grandeur, la grâce et la bonté se réunirent pour orner les loges. On m'avoit prévenue qu'il seroit nécessaire que je me montrasse, ne fût-ce que pour témoigner ma reconnoissance : extrêmement affoiblie par une cruelle maladie, j'aimai mieux subir cette pénible comparution, que de passer pour ingrate.

Mrs. Yates fit le rôle de la Duchesse de Bragance ; jamais elle n'avoit mieux joué. Je peux dire, avec vérité, que je jouis plus de son succès, que si j'eusse été moi-même l'objét des applaudissemens qu'on lui prodigua. Tous les acteurs multiplièrent leurs efforts. La belle Miss Farren prononça un épilogue dans lequel j'étois représentée comme un Bélizaire femelle. Elle s'exprima avec tant de chaleur et d'intérêt, que ma timidité s'en augmenta.

Enfin, il fallut me présenter. Je m'avançai, dans l'intention de faire un remercîment : mais il me fut impossible de prononcer un seul mot de ce que je m'étois proposé de dire. J'étois si troublée que, certainement, je serois tombée sur les lampions, si l'aimable personne qui avoit prononcé l'épilogue, ne m'avoit soutenue jusqu'à ce que je fusse hors du théâtre. En y arrivant, je tombai évanouie.

Je me trouvai, grâce à ce bénéfice, en état d'acquitter mes nouvelles dettes. Ne doutant point, d'ailleurs, que je ne reçusse bientôt de l'argent de la Jamaïque, je payai quelques anciens créanciers, et donnai des sûretés à d'autres dont l'indulgence avoit droit à tous mes égards. Vous le voyez : l'expérience ne me corrigeoit point, vous me retrouvez toujours crédule, toujours prompte à me reposer sur un avenir illusoire.

Peu de tems après, je me rompis la cheville du pied. Sortie trop tôt après cet accident, je tombai, et me fendis l'os de la même jambe, ce qui me fit craindre de ne pouvoir plus marcher.

Inscrite aujourd'hui sur la liste des pensionnaires de la Duchesse de Devonshire, j'espère n'avoir

n'avoir plus à redouter les atteintes de la misère. Je n'ai reçu aucune réponse de la lettre que j'avois écrite à la Jamaïque. Plus je réfléchis à la visite de ce M. Finton, et moins je conçois ce qui put le déterminer à venir ainsi, par une fausse amorce, me placer dans le paradis des fous.

Mon fils Henri, revenu de l'Inde, m'offre tout ce qu'une extrême tendresse peut donner de consolations à une mère. Sa fortune ne lui permet point de payer ce que je dois; mais il me donne des secours réglés; et si le poids de ces dettes éternelles ne troubloit pour moi toute félicité, protégée par la meilleure des femmes, objet des tendres soins d'un excellent fils, je me trouverois encore heureuse, quoique dépourvue de santé, et privée du plaisir que je préfère à tous autres, celui de faire de l'exercice.

(Tant de petits faits, des détails si dénués d'intérêt, remplissent ces dernières lettres de Mrs. Bellamy, que, les ayant beaucoup réduites, je crains encore de ne les avoir pas assez abrégées.

L'anecdote suivante, relative à un théâtre dont il est si souvent question dans ces Mé-

moires, et à des personnes dont plusieurs y sont nommées, m'a paru propre à dédommager le lecteur de particularités insignifiantes que ne rachètent pas des réflexions trop communes.)

Extrait du Magasin Encyclopédique, page 526, 4e. année.

« Le célèbre acteur Palmer, du théâtre de Covent-Garden, avoit joué depuis quelques tems à Liveerpool. Abattu par la perte de son épouse et celle d'un fils chéri qu'il avoit éprouvées en peu de tems, il donna souvent des marques d'une douleur profonde qui résistoit à toutes les consolations de ses amis; cependant il joua, peu de tems, après un de ses principaux rôles, le jeune *Wilding* dans le *Menteur*, avec beaucoup de vivacité et de comique.

» Le 2 Août de cette année 1798, il avoit à jouer le rôle difficile de l'Etranger dans la pièce de *Kotzebue*, intitulée : Menschenhaass und Rene (Misantropie et Repentir.)

» Dans les deux premiers actes, Palmer ne montra aucune altération; mais dans le troisième, il parut extrêmement affligé, lorsqu'il entra sur la scène : quand il fallut répondre au Major (dans la pièce Anglaise, le Baron de Stainfort), à la question que lui fait celui-ci sur la santé de ses enfans; frappé tout-à-

coup du souvenir de la mort de son fils, il tomba, poussa un grand soupir et, mourut sur-le-champ.

» Le public crut d'abord que ce n'étoit qu'un coup de théâtre, pour exprimer la force du sentimens; mais lorsqu'on le vit emporter mort, l'étonnement se changea en une frayeur générale. Tous les secours des médecins furent inutiles. On entendit les plaintes des femmes et des acteurs. Enfin le directeur, M. Aikin, parut sur le théâtre; mais les larmes et les sanglots l'empêchèrent de proférer un seul mot. Un autre acteur, M. Incledon, essaya de faire le récit de ce qui s'étoit passé; mais il ne put de même prononcer que quelques mots. Les dernières paroles que Palmer prononça, furent *There is another and a better world!* (il y a un autre, un meilleur monde!) Elles seront gravées sur son monument sépulcral à Walton, où il a été enterré avec beaucoup de solemnité. Il est mort à l'âge de cinquante-sept ans.

» Comme ses finances n'étoient pas dans le meilleur état, ses créanciers avoient assuré sa vie à la Compagnie d'Assurances de Black-Friars pour la somme de deux mille livres sterling, qu'on est maintenant obligé de leur

payer. Il laisse une famille nombreuse et dépourvue de secours ; et tout le monde le regrette comme un des premiers artistes. Il avoit commencé par les roles de valets.

» On se rappelle, à cette occasion, plusieurs événemens semblables, de *Molière*, qui ressentit les premières atteintes de sa maladie mortelle sur le théâtre, dans le rôle du *Malade imaginaire*, de *Montfleury*, qui mourut à la reprèsentation violente du rôle d'Oreste dans l'*Andromaque* de *Racine*; de *Bond*, qui joua le rôle de Lusignan dans la pièce Anglaise de Zaïre avec tant de vivacité, que lorsque Zaïre adressa la parole au vieillard assis dans le fauteuil, il étoit mort, et sans le moindre mouvement.

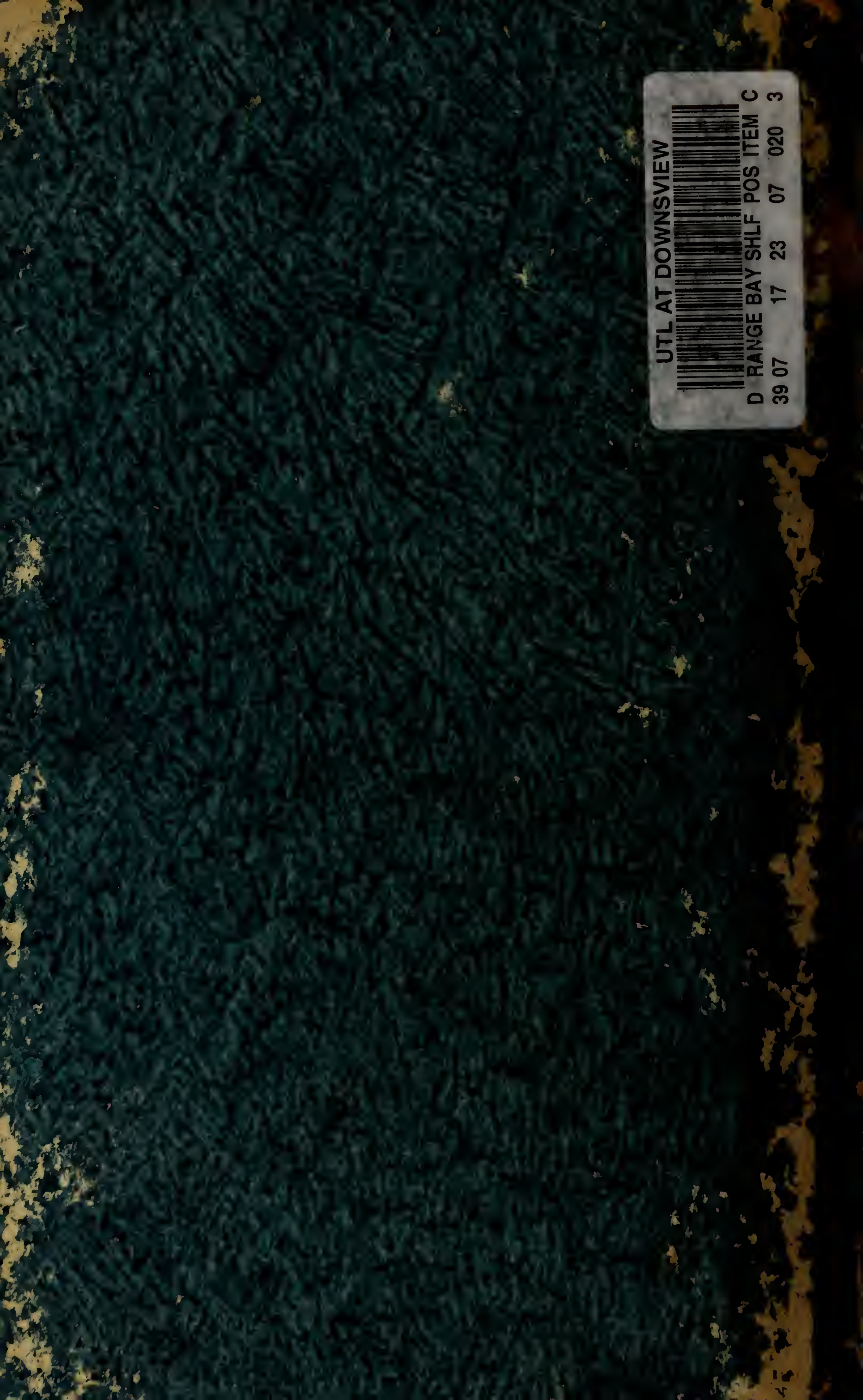
» Lorsqu'on joua à Liverpool au profit des quatre enfans de Palmer, Holman prononça un prologue composé par le célèbre historien Roscœ, qui produisit une sensation générale ; il contenoit des passages très-pathétiques ; il y avoit aussi fait entrer les dernières paroles de Palmer que nous avons citées.

» Lady Derby, ci-devant Miss Farren, qui jouoit autrefois sur le même théâtre avec Palmer, donna, pour cette représentation, cinquante livres sterling.

» La représentation qui fut donnée au bénéfice de la famille de Palmer, au théâtre de l'Opéra à Londres, rapporta sept cents livres sterling.

» Le frère de Palmer voulut prononcer aux spectateurs un discours fait par Colman ; mais les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix ; le public en fut plus vivement touché que des paroles les plus éloquentes, et ce tendre frère fut couvert d'applaudissemens. »

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 07 17 23 07 020 3